**Chapitre 00 : Prologue**

Vendredi soir. La nuit de la fête, la nuit où l’on se lâche. Surtout après le dernier jour des examens.  
Ce soir-là, dans le pub, la musique — Dusk Till Dawn — résonnait dans la salle, tandis que le bar fourmillait d’habitués venus s’imbiber d’alcool dès la matinée. La plupart avaient à peine attendu de pointer leur sortie à dix-sept heures qu’ils filaient directement ici. L’idée de faire des heures sup ne leur effleurait même pas l’esprit.

« La carte, s’il vous plaît. »  
Le vigile, un nouveau vieux bonhomme posté à l’entrée, les barra le passage en voyant débarquer un groupe de jeunes filles à l’air encore trop innocent. Trois avaient clairement l’air sûres d’elles ; la dernière suivait d’un pas gauche, visiblement peu familière avec les lieux de débauche.

« On est en troisième année. » répondit l’une d’elles d’un ton assuré, cherchant l’approbation discrète de ses amies pour confirmer leur histoire.  
« On a vingt-et-un an déjà, tonton. » ajouta une autre sans ciller.  
« Poussez-vous, on a rendez-vous, on est déjà à la bourre. » renchérit la troisième.

Elles se complétaient parfaitement, comme si elles avaient répété la scène. Chacune savait exactement quel rôle jouer. Expressions neutres, gestes mesurés, rien qui puisse éveiller le moindre soupçon. Elles faisaient tout pour masquer leur âge réel. Elles ne s’étaient juste pas attendues à tomber ce soir sur un vigile qu’elles ne connaissaient pas. D’habitude, c’était quelqu’un d’autre, plus accommodant.

« Vos cartes d’identité, les filles. Pas de discussion, je dois vérifier. »  
Rien qu’à leur bouille, il ne voyait bien qu’aucune ne devait avoir dépassé les vingt ans.

« On les a laissées dans la voiture. Une de nous peut aller les chercher, mais en attendant… on peut déjà entrer ? On perd du temps. » tenta l’une, essayant encore d’endormir sa vigilance. Le but était clair : pénétrer à l’intérieur coûte que coûte. Bientôt viendrait l’heure cruciale de leur rendez-vous.

« Non. Soit vous allez ensemble les chercher, soit vous restez dehors ici. »

Quel crétin, ce vigile !  
Les trois filles pensèrent la même chose en silence, sans même s’être concertées.  
Celle qui réagissait le plus vite leur lança un bref regard. Une entente muette, claire : *Laissez, je m’en occupe.*

Les deux autres restèrent parfaitement calmes. Seule la quatrième, celle du fond, continuait à fixer le sol, trop timide pour intervenir.

« C’est ton premier jour, hein, tonton ? » demanda la meneuse.  
« Comment tu sais ça ? N’essaie pas de baratiner. Pas de carte, pas d’entrée. »

*Putain de vigile !* Les mêmes pensées traversèrent encore les trois cerveaux en chœur.

« Mais enfin, une fois la porte franchie, personne ne contrôle plus rien. Les inspecteurs passent rarement avant 23h ou minuit. D’ordinaire ils prennent juste leur dessous-de-table et repartent. Ils font semblant, de temps en temps, mais c’est tout. » expliqua la jeune fille, sûre d’elle, comme si sa mère tenait la boîte de nuit.

« C’est vrai, oui… » Le vigile hésita. Ses collègues l’avaient prévenu : c’était la routine, on procédait de cette manière.

« Là, il est à peine vingt-deux heures. Si on s’en va avant l’arrivée des patrouilles, ça ne pose aucun problème, pas vrai ? »

« Et donc... ? »

Sans répondre, la meneuse sortit lentement son portefeuille, saisit trois billets gris et les tendit avec un sourire enjôleur.  
« Trois mille bahts pour fermer les yeux, on sera parties avant 23h. D’accord ? »

Pas mal, trois mille. Le gardien hésita. Son salaire journalier approchait à peine les cinq cents bahts avec les primes. Mais c’était bien illégal… et puis, ces gamines avaient clairement moins de vingt ans.

« Allez, prends cinq mille. » Elle rajouta deux billets. Pas question d’échouer ce soir.

« Bon… d’accord. Mais si une patrouille débarque, cachez-vous. Je ne veux pas d’ennuis. » Cinq mille, c’était plus que son salaire d’une semaine entière. Comment refuser ?

.

.

Ainsi réglé…  
Les quatre jeunes filles entrèrent sans difficulté dans le pub. Une perte de cinq mille bahts ? Pas grave. Elles savaient que dans moins d’une heure, cette dépense serait largement compensée… avec un bénéfice multiplié par dix.

Elles traversèrent la piste de danse bondée malgré l’heure encore précoce, puis gagnèrent un salon VIP à l’étage : karaoké, micros, canapé, amuse-bouches… tout était prêt, comme réservé.

« Putain, Tonnliu ! Toi, t’es vraiment une championne. Je n’en reviens pas ! »  
« Tu m’étonnes. Il a eu les yeux qui brillaient dès qu’il a vu le fric. »  
« J’te jure, pour moi il aurait pris les trois mille directs. » dit Tonnliu en secouant la tête, dédaigneuse.

Les rires fusèrent tandis qu’elles ouvraient une bouteille d’alcool fort et mélangeaient avec du soda.

Seule l’une d’elles ne participait pas. Assise en retrait, elle gardait un silence pesant. *Piengfah.* Elle avait suivi sans conviction, incapable de dire non. Voilà qu’elle se retrouvait dans cette pièce enfumée avec des filles qu’elle connaissait à peine depuis un mois. Elles n’étaient même pas ses vraies amies… et pourtant, la voilà coincée. Au début, aucune ne parlait aussi crûment. Mais à présent, elles juraient sans gêne.

« Praphaeng, tu ne bois pas ? » lança l’une.  
« Non… je rentre chez moi. » répondit Piengfah, mal à l’aise. Si sa mère apprenait qu’elle s’était rendue dans un pub, elle serait effondrée.

« Mais enfin, on vient à peine d’arriver ! »  
« Ouais, un verre seulement. Allez, ne casse pas l’ambiance. » ajouta Tonnliu, la cheffe autoproclamée du groupe.

« Très bien… mais juste un verre. Après je rentre. Sinon ma mère se fâchera. » Elle croyait venir pour un simple barbecue entre copines. Pas ça…

« D’accord, bois et ensuite tu files. »

Ce fut sa première gorgée d’alcool. Amer, acre, écœurant jusque dans la gorge. Piengfah se força pourtant à l’avaler, une gorgée après l’autre, d’un trait. Elle reposa le verre et se leva, prête à partir.

« Attends un peu, pars à vingt-et-une heure. » fit remarquer une autre.

« Mais… » Soumise depuis toujours, Piengfah céda. *Soit. Juste quelques minutes de plus.* Elle ne voulait pas décevoir, ni gâcher l’ambiance. Mais ses pensées se brouillèrent peu à peu. Son corps s’alourdissait. Tout semblait irréel, presque onirique.

Vingt-et-une heure sonna…  
Quelqu’un ouvrit la porte. Une femme entra. Plus âgée qu’elles quatre, manifestement hors d’âge universitaire.

« C’est elle ? » demanda-t-elle en désignant Piengfah.  
« Oui. Exactement ce que vous cherchiez. »  
« Très bien. »

Une enveloppe brune passa de main en main. Aussitôt, les trois soi-disant amies se levèrent, prêtes à sortir. Piengfah tenta de se lever aussi, mais ses gestes étaient ralentis, flous, engourdis.

« Reste avec elle un moment, on revient. » lui glissa l’une avant de s’éclipser.

Piengfah resta docilement assise. Ses "amies" sortaient… mais elle, elle se retrouvait seule avec cette inconnue qui s’approchait déjà, bras croisés, un étrange sourire aux lèvres. Pas amical pour un sou.

À l’extérieur…  
Le bruissement distinct du papier, l’ouverture d’une enveloppe pleine de billets. Des chuchotements dans les toilettes.

« Putain ! Cent cinquante mille ! »  
« Elle est blindée de fric ! »  
« Sérieux, cette Praphaeng vaut tout ça ?! »

Elles éclatèrent de rire, complètement euphoriques. Après avoir partagé l’argent, elles quittèrent aussitôt le pub, pressées d’aller dépenser leur pactole ailleurs.  
Pour la seule fois de leur vie, elles touchaient une telle somme.

Elles laissèrent Piengfah derrière elles. Sans plus d’intérêt. Inutile de se retourner.

**Chapitre 01 : Salope**

Le lit tremblait, secoué par des chocs violents et rythmés. Piangfa sentit son corps parcouru par un frisson de fraîcheur. Des soupirs rauques s'échappaient à intervalles réguliers. Un souffle chaud caressait son cou, accompagné de la sensation d'être mordillée.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

Elle ne pouvait pas refermer ses jambes, celles de quelqu'un d'autre se trouvaient coincées entre les siennes. Elle sentit des frottements monter et descendre, produisant un son de plus en plus rapide et humide.

« Hmm... » La jeune femme de presque dix-huit ans gémissait au fond de sa gorge tandis que sa poitrine était pétrie.

« Mmm, délicieux. » Glint souriait, sa respiration se faisait lourde. De sa main droite, elle malaxait la chair de la poitrine jusqu'à ce qu'elle lui tienne parfaitement dans la main. Son coude gauche servait de support à son corps contre le matelas, tandis que ses hanches continuaient de pomper, cherchant à atteindre la jouissance.

La personne sous elle était à moitié endormie, sans force, mollassonne depuis le restaurant jusqu'au condo. Glint était un peu furieuse que cette jeune femme, qui vendait sa virginité pour la première fois, se soit saoulée avant de commencer le "travail". Mais c'était ça qui rendait les choses intéressantes.

...

Cette gosse était rusée, sa technique était excellente. Ce n'était pas son genre de s'asseoir et d'attendre qu'elle l'ouvre. La jeune femme prétendait être innocente, faisait semblant d'être ivre pour que Glint la prenne, et lui fasse vivre une nouvelle expérience.

Elle en avait rencontré de toutes sortes : des timides mais excellentes au lit, ou celles qui semblaient l'être mais se révélaient nulles. Cette fois-ci, elle en avait une qui faisait semblant d'être ivre pour que Glint la monte, comme une petite résistance, ça ne la dérangeait pas.

« Mm... » Glint laissa échapper un cri aigu. Leurs bassins se frottaient intimement l'un contre l'autre. Une sensation de picotement électrique, mais elle n'avait pas encore atteint son but. Ses deux bras s'appuyèrent sur le matelas, elle chercha l'équilibre, puis recommença à pomper ses hanches pour assouvir son désir.

Piangfa était à moitié endormie, à moitié éveillée, la tête lui tournait. Elle voulait rentrer chez elle, mais ne parvenait pas à articuler un mot. Le poids sur son corps et la sensation étrange la laissaient confuse. Elle avait froid sur la peau, le corps dénudé, alors qu'elle n'avait pas retiré ses vêtements. Pourquoi avait-elle l'impression d'être nue ?

Là-bas, elle ressentait un léger picotement, comme si un doigt explorait son intimité. Une verge épaisse et tendue tentait de pénétrer. Par instinct, Piangfa tenta de se dérober, mais n'y parvint pas. L'intrusion s'enfonçait de plus en plus profondément, provoquant une sensation de flottement, comme si elle était perdue dans un vide blanc, avec seulement une silhouette floue devant elle.

« Hmm... Ah... Mm. » Piangfa gémit de manière incontrôlable. Des papillons voltigeaient dans son ventre. Son corps, faible, se raidit et trembla de manière convulsive. Un liquide épais et gluant s'écoula de son intimité, pour être finalement essuyé par le doigt de quelqu'un.

Glint mit le doigt à sa bouche et sourit, satisfaite. Elle se pencha pour embrasser le visage de la personne sous elle, mordilla sa lèvre inférieure d'un air enjoué, puis se retira avec un sourire radieux.

C'était le plaisir ultime.

... Une virginité pure, sans tache, de l'extérieur jusqu'à l'intérieur.

Le prix en valait la peine.

...

Les rayons du soleil dans les yeux, ses paupières clignotèrent plusieurs fois pour s'adapter à la lumière. Piangfa reprit conscience et regarda autour d'elle avec méfiance. Ce n'était pas sa chambre, mais un condo luxueux. C'était peut-être l'appartement d'une amie, mais il n'y avait personne.

Les rideaux flottaient au gré du vent. Quelqu'un se trouvait sur le balcon. La porte était grande ouverte, sans se soucier de la poussière qui pourrait s'engouffrer. Piangfa n'eut pas le temps de s'interroger plus de trois minutes que la propriétaire de l'appartement apparut dans l'entrée. Elle se tenait, les bras croisés, le corps appuyé contre le mur, la regardant avec un regard indéchiffrable. C'était une femme élégante et belle, dont l'allure surpassait celle d'une actrice de premier plan. Piangfa pensait l'avoir déjà vue à la télévision, mais son nom lui échappait.

Elle tenta de se lever, mais sa tête lui faisait atrocement mal, comme si elle avait la gueule de bois. Piangfa se souvint alors qu'elle n'avait bu que deux verres la veille, alors pourquoi était-elle dans cet état ?

« Lève-toi, habille-toi, et va-t'en. » dit Glint, agacée par le regard hébété de la jeune femme sur le lit.

« D'accord. » docilement… Piangfa, encore un peu lucide, se souvint que cette phi était arrivée après elle. Peut-être qu'elle avait été assez gentille pour la ramener et l'héberger. Mais en soulevant la couette pour se lever, elle fut choquée et la remit aussitôt.

Elle était nue !

Pas le moindre vêtement sur son corps. Que s'était-il passé ? Pendant qu'elle dormait, elle regardait l'autre personne dans la pièce avec choc, désirant une réponse au plus vite.

« Phi, qu'est-ce que c'est ? Pourquoi je suis... »

กลินท์ haussa un sourcil, puis se mit à rire.

« C'est le générique de fin, ça ? »

Il fallut un long moment pour que Piangfa comprenne ce qui s'était passé. Elle s'assit, le visage baigné de larmes. Elle venait d'être violée. Son corps tout entier était engourdi par le choc. Elle avait encore mal entre ses cuisses à cause de ce qui s'était passé la nuit dernière.

Elle ne voulait pas que ça se passe comme ça. Elle avait juste demandé à sa mère la permission d'aller fêter quelque chose avec ses amis, mais pourquoi était-ce arrivé…

« Ce n’est pas vrai, n'est-ce pas ? » demanda Piangfa d'une voix tremblante.

« Tu joues bien la comédie. » dit Glint, qui la comprenait parfaitement, mais en avait marre. Elle n'avait pas besoin de ce genre de scène de fin. Puis, la silhouette svelte vêtue d'un peignoir blanc se dirigea vers la table, prit une enveloppe marron et en sépara la moitié de ce qu'il y avait dedans la nuit dernière.

La personne qui l'a recommandée a eu cinquante...

La propriétaire de la virginité a eu cinquante.

Le prix pour s'amuser un moment est de 300 000 bahts. C'est juste de la petite monnaie.

« C'est ta part. » dit-elle en jetant l'enveloppe sur le lit et en se dirigeant vers la salle de bain, indifférente. Avant de disparaître, elle laissa derrière elle une dernière phrase : « Prends le badge-clé sur la table et dépose-le au poste de garde quand tu seras partie. J'espère ne plus te voir quand je sortirai du bain. »

Des mots simples, mais puissants, qui lui ordonnaient de faire ce qu'elle disait, sans qu'elle puisse s'y soustraire.

Piangfa descendit du taxi en état de quasi-léthargie. Elle rentra chez elle, confuse, refusant de croire que ce genre de choses pouvait vraiment arriver. Mais elle ne pouvait pas se mentir à elle-même. Cette sensation de picotement qui a duré toute la nuit... Elle n'avait même pas résisté et avait stupidement tout accepté, comme une femme sans cervelle.

Ce n'était pas comme dans les séries, où la victime hurle et appelle à l'aide. Il n'y avait pas de citoyens bienveillants qui étaient intervenus. Il n'y aurait pas de première fois pour Piangfa

Elle avait perdu sa première fois à cause d'une femme qu'elle ne connaissait même pas, et ce n'était même pas par amour ou par désir.

« Praepang. » appela Pavinee sa fille qui venait de rentrer à la maison. Elle ne la réprimanda pas de ne pas avoir prévenu qu'elle passait la nuit ailleurs. Une amie, qu'elle avait vue avec elle, l'avait appelée la nuit d'avant pour lui dire qu'elles allaient passer la nuit ensemble. Elle n'avait pas appelé Piangfa parce que son amie lui avait dit qu'elle dormait et qu'elle lui dirait de rentrer le matin.

« Salut maman. » Piangfa s'efforça de parler à sa mère, même si elle voulait désespérément se cacher dans sa chambre pour pleurer. Plus elle voyait le visage de sa mère, plus elle était triste de ce qui venait de lui arriver.

« Amusez-vous bien hier soir, ma chérie ? » Elle comprenait que sa fille avait sa vie sociale. Elle venait d'avoir son bac, et quand elle irait à l'université, elle serait confrontée à un monde plus grand. Pavinee ne voulait pas être trop stricte, et Piangfa avait toujours été une bonne fille. En tant que mère, elle était sûre que sa fille ne dévierait jamais du droit chemin.

« Oui. » Piangfa se mordit l'intérieur de la joue, craignant de fondre en larmes devant sa mère.

« C'est bien, ma chérie. Monte te doucher, change-toi. Après, tu pourras faire ce que tu veux. »

Elle hocha la tête, baissa les yeux, monta les escaliers, entra dans la salle de bain, se dirigea vers la douche et se laissa tomber dans un torrent d'eau amère. Elle éclata en sanglots, peu importe qui la voyait. Elle s'assit, adossée au mur, et laissa l'eau couler sur son corps. Ses vêtements étaient trempés, mais ses larmes, elles, restaient chaudes.

Piangfa sanglota plus fort en se levant pour faire face au miroir. Elle tira le col de sa chemise pour laisser apparaître des marques rouges sur sa peau blanche, le signe d'un rapport sexuel.

Elle ne le voulait pas. Elle ne le voulait pas.

...

Les jours, puis les semaines, se transformèrent en mois. Les marques sur son corps avaient largement disparu, mais l'état d'esprit de Piangfa n'était pas encore rétabli. Il se brisait chaque fois qu'elle repensait à ce jour-là.

Impossible de contacter ses amies de ce groupe. Personne ne répondait à ses appels, ni à ses messages sur LINE. Elles l'avaient toutes bloquée sur Facebook, comme si elles s'étaient mises d'accord.

Piangfa se sentait stupide. Elle voulait juste une explication, mais personne ne pouvait lui en donner. Elle voulait en parler à sa mère, mais n'avait pas le courage. Et si elle en parlait à son père, elle savait qu'il serait déçu.

Elle souffrait de toutes parts.

...

Et finalement... elle décida de garder ce secret pour elle-même, de laisser le temps l'enterrer. Elle espérait ne plus jamais revoir ni ce groupe d'amies, ni la personne qui l'avait souillée pour la première fois.

เพียงฟ้า espérait ne plus jamais la revoir, même si elle désirait ardemment des réponses claires.

« Avant la rentrée, papa t'emmènera acheter l'abonnement mensuel de métro, Praepang. » dit son père. Mais Piangfa ne voulait pas de cette carte, c'était trop cher.

« Pas besoin, papa. Je peux prendre le bus, ce n’est pas cher. » dit Piangfa à son père. Le trajet serait un peu plus long, mais elle économiserait beaucoup d'argent.

« Non, ma chérie. Le métro est beaucoup plus rapide. Et puis, l'université est près de la station. Prends le métro. » lui dit Vithan.

« C'est cher. » dit Piangfa

« Ce n'est pas cher. Pense juste que c'est une partie de tes frais de scolarité. »

Piangfa était une élève brillante. Elle avait eu une bourse d'études complète jusqu'à la fin de ses quatre années de licence, qui comprenait également une allocation mensuelle. La seule condition était de maintenir une note supérieure à 3,00. En réalité, Piangfa était assez douée pour obtenir une bourse pour étudier en Australie, comme sa grande sœur, « Papfan ». Mais c'était une charge, et Piangfa voulait rester avec ses parents.

Puisqu'elle ne pouvait pas refuser son père, Piangfa reçut finalement une carte d'abonnement mensuel qu'elle glissa dans son portefeuille. C'était bon pour des dizaines de trajets aller-retour. Au fond, elle était contente que son père ait eu la gentillesse de lui en acheter une. C'était toujours mieux que de prendre le bus. Pour la prochaine recharge, elle prendrait une partie de son allocation mensuelle pour ne pas être un fardeau pour sa famille.

Le premier jour de la rentrée, elle prit le métro pour se rendre à l'université, excitée. Elle y était déjà allée quatre ou cinq fois, mais elle était toujours nerveuse à l'idée de rencontrer de nouvelles personnes. Des étudiants de toutes les années se baladaient, tous élégants. Des chaussures chères, des bijoux luxueux, des sacs de marque… Piangfa agrippa la lanière de son vieux sac à dos, peu sûre d'elle, et se dirigea vers le premier bâtiment pour son cours du matin.

Une fois dans la salle, elle chercha un siège. En quelques secondes, elle choisit la première rangée. C'était près du professeur, elle pouvait voir le tableau clairement et c'était avantageux quand elle avait des questions à poser.

« Salut. » dit une voix douce et claire en saluant Piangfa La jeune femme devant elle s'était déjà assise. Elle était très belle, mais plus mignonne.

Avec un tel visage, elle serait sans aucun doute la plus populaire de la faculté, et peut-être même de l'université.

« Ah, salut. » répondit Piangfa poliment et s'assit à côté de sa première nouvelle amie.

« Je m'appelle Sitang. Enchantée de te connaître. » Non seulement elle était belle, mais elle était aussi sympathique, pensa Piangfa

« Je m'appelle Praepang. » dit-elle en donnant son nom.

« C'est un joli nom. Est-ce que Praepang est ton vrai nom ? » demanda l'autre, engageant la conversation.

« Non, mon vrai nom est Piangfa. »

« Praepang Piangfa... Wow, c'est super mignon. J'aime bien. »

« Et toi ? » demanda Piangfa à son tour.

« C'est le même, mon vrai nom et mon surnom. Mes parents étaient trop paresseux pour en trouver un. » Sitang se mit à rire. Ses grands yeux ronds brillaient.

« Mais Sitang, c'est joli. Ça sonne doux. » dit Piangfa sincèrement. Ça sonnait aussi doux que la personne qui le portait, et c'était chic.

« Merci. On est amies, d'accord ? » conclut Sitang d'elle-même.

Elles n'eurent pas le temps de discuter plus, le professeur arriva quinze minutes en avance, suivi des autres étudiants qui commençaient à arriver. Le cours du matin fut comme Piangfa l'avait imaginé : parler de la façon de se comporter pour le semestre et la dernière préparation avant l'après-midi, qui serait le vrai test.

Le professeur quitta la salle environ dix minutes avant la fin du cours. Plusieurs personnes s'approchèrent de Sitang pour lui parler de son parfum, de la couleur de ses cheveux, de ses chaussures et de son sac. C'était une marque que Piangfa ne connaissait pas très bien, mais elle devait être chère. Elle le déduisait de l'enthousiasme de ses camarades de classe qui semblaient émus d'en parler. Piangfa écoutait en silence. Elle avait accepté d'aller déjeuner avec sa nouvelle amie, et elle pensait que c'était mieux que d'y aller seule.

« Elle, c'est la petite princesse. Et toi, c'est une étudiante boursière ? » demanda une amie après avoir fini de parler avec Sitang, le visage souriant et de bonne humeur.

Piangfa répondit sans réfléchir.

« Oui. »

« De quel genre de bourse s'agit-il ? Financière ou de mérite ? Et de la part de qui ? »

Elle commença à se sentir mal à l'aise, comme si c'était une violation de sa vie privée. Mais Piangfa continuait de sourire.

« De la bourse de mérite de la fondation Chayagorn. »

« On a la même bourse ! Je suis aussi une étudiante boursière, je m'appelle Peach. Enchantée de te connaître. »

Piangfa se sentit soulagée, comme si un poids avait été retiré de ses épaules. C'était aussi une étudiante boursière, elle ne voulait pas la taquiner ou la rabaisser.

« Je m'appelle Praepang. Enchantée de te connaître également. »

À la fin du cours, elles se séparèrent. Piangfa et Sitang quittèrent le bâtiment ensemble. Elles n'allèrent pas à la cafétéria comme Piangfa l'avait initialement prévu, mais à un restaurant en dehors du campus, qui se trouvait à environ trois cents mètres.

« Viens manger avec moi. Ma grande sœur est dans le coin. Elle vient de m'envoyer un message pour me dire qu'elle a déjà réservé une table. » Sitang parla d'une voix mignonne et câline.

« D'accord. » Elle ne savait pas à quel point le restaurant extérieur serait cher, mais par respect pour son amie, Piangfa n'osa pas refuser. Elle s'organiserait avec son argent une fois qu'elle serait rentrée pour s'assurer qu'elle l'utilisait correctement.

« Commande ce que tu veux. Ma sœur nous invite. » Sitang le dit avant de pousser la porte du restaurant et de laisser entrer son amie. Elle referma la porte derrière elle, tenant le bras de Piangfa pour l'emmener vers la table du fond. Une personne vêtue d'un costume bleu foncé était assise, de dos. Même de dos, Piangfa savait que c'était la grande sœur de Sitang. Elle l'appela trois pas avant d'arriver à la table.

« Phi Glint. Sitang a amené une amie. »

Le propriétaire du nom se retourna, le visage de la belle femme resta stupéfait pendant un instant, tandis que Piangfa sentit son corps se figer. La grande sœur de Sitang était la même personne que celle qui lui avait volé sa « première fois ».

« Praepang, voici phi Glint, ma grande sœur. » Sans savoir ce qui se passait, Sitang les présenta l'une à l'autre.

« Phi Glint, voici Praepang, ma nouvelle amie. Elle est mignonne, n'est-ce pas ? » dit-elle en complimentant son amie.

« Asseyez-vous. » L'expression de Glint redevint normale.

Cependant, Piangfa n'avait toujours pas retrouvé son calme. Son cœur battait la chamade, tremblant dans sa poitrine. Ce n'était pas de l'excitation ou du trac, mais une peur inexplicable.

« Praepang, assieds-toi avec moi. » Sitang s'assit à l'intérieur de la cabine, et fit de la place à son amie.

Piangfa voulait partir, mais elle était trop idiote… Elle s'assit à côté de son amie, sans un mot. Où étaient passés ses mots ? La façon de s'en sortir d'une situation désastreuse ? Elle n'en avait plus.

De toutes ses réactions, la seule qu'elle parvenait à produire était le silence. Son cœur tremblait, sa gorge était nouée, elle n'avait pas de voix. Leurs yeux se croisèrent. Elle sentit un regard méprisant, comme un ricanement, même si la personne en face avait un visage impassible.

« Commandez. Phi Glint paiera. » Sitang tendit le menu à son amie, puis commença à regarder le sien.

« Sitang prends... un grand plateau de sashimis, pour qu'on puisse manger ensemble. Des sushis Kanimiso, un plateau A, qui a douze pièces. Et du riz au poulet. Du thé glacé au lait, pas trop sucré. » Elle commanda une longue liste de plats, comme si elle détestait le vide sur la table.

« Il va remplir toute la table. » dit Glint à sa petite sœur, riant doucement. Elle demanda, « D'où viens-tu, pour avoir si faim ? »

« Juste un peu. Nous sommes trois, non ? J'ai commandé pour tout le monde. Et toi, phi Glint, qu'est-ce que tu prends ? »

« Moi aussi. »

« Je vais prendre du riz au tonkatsu. On ne finira jamais tout, et une soupe miso. Du thé au lait. »

« Et Praepang ? » demanda Sitang à son amie.

« Ah... » Piangfa était distraite. Elle n'avait rien prévu. Elle regarda rapidement le menu et choisit la chose la moins chère.

« Du riz blanc et de la soupe miso, ça ira. » Elle voulait juste faire semblant de manger et partir d'ici.

Pourtant... elle aurait pu s'excuser et partir tout de suite, mais elle n'en avait pas le courage. Ses deux jambes étaient comme enchaînées, son corps était lourd.

« Hmm, tu peux manger des œufs ? » demanda Sitang.

« Oui. » répondit Piangfa Elle pouvait manger des œufs de toutes sortes, sauf crus.

« Alors, on va prendre du riz aux œufs brouillés, d'accord ? Comme ça, on aura la même chose. Et la même boisson. » Voyant son amie hocher la tête, Sitang appela le serveur pour prendre la commande et attendit.

En attendant, elles discutèrent. Sa grande sœur était normale. Elle lui posait des questions et répondait. La conversation était vivante, mais son amie semblait très discrète, avec un monde intérieur très développé. Elle ne répondait qu'avec des gestes et quelques mots. Mais ce n'était pas grave. Sitang l'aimait bien, elle voulait devenir plus proche d'elle pour ne pas être seule en classe.

Moins de quinze ou vingt minutes plus tard, les plats commencèrent à arriver, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la commande soit complète. Sitang disposa chaque plat à sa place.

Glint regarda le plat qu'elle avait commandé, les yeux pleins de surprise. Elle regarda le visage de la nouvelle amie de sa sœur et demanda sérieusement :

« T'es pas une salope, n'est-ce pas ? »

Piangfa tressaillit, son cœur s'arrêta de nouveau. Combien de fois avait-elle ressenti cela ? Elle savait que cette personne était dangereuse, mais elle ne pensait pas qu'elle la confronterait directement comme ça. Et d'ailleurs... elle n'était pas une femme de cette sorte. Pourquoi l'accuser ? N'était-ce pas l'autre partie qui l'avait souillée, ne pensant qu'à ses propres émotions, sans se soucier de l'état dans lequel elle se sentirait au réveil, jetant une enveloppe d'argent à la figure et lui donnant un prix qu'elle n'avait pas demandé ? Piangfa se souvint d'avoir ouvert l'enveloppe, pensant que c'était les affaires de son amie. Mais non, c'était de l'argent, qu'elle n'avait pas pris.

Par conséquent... Piangfa n'était pas une salope.

« Ce n'est pas le cas. »

Sitang fut la première à répondre. « Phi Glint, tu as commandé le tonkatsu. Tu as oublié ? »

Glint retrouva une expression normale. Ses sourcils ne se froncèrent plus. « C'est vrai. Je pensais que c'était une salope. J'ai dû être confuse. »

« Repose-toi, phi. Comment tu peux travailler toute la journée et toute la nuit comme ça ? » Sitang dit à sa sœur avec inquiétude.

Plusieurs fois, sa sœur avait dû rester tard, parfois travailler jusqu'à l'aube. Elle ne rentrait pas à la maison. Elle se demandait pourquoi elle avait une telle charge de travail. Elle pensait que ce n'était pas plus important que d'avoir une bonne santé.

« Travailler la nuit, ça me fait du bien. Je peux me libérer. » dit Glint à sa sœur. Ses yeux se posèrent sur l'autre personne à côté de Sitang.

« C'est comme le paradis. »

Sitang continua la phrase. Sa sœur lui disait toujours que les nuits la rendaient plus éveillée que les jours. Son esprit était clair, elle était pleine d'énergie et elle ne se fatiguait pas au travail.

Piangfa serra ses baguettes. Le froid de la climatisation ne la faisait pas frissonner.

C'était la grande sœur de son amie qui était capable de dire ces choses avec un visage impassible.

Salope. Bien. Se libérer... Tous ces mots ne se rapportaient-ils pas à ce qui se passait au lit ?

Quel genre de personne faut-il être pour les prononcer sans émotion, devant la personne que l'on vient de violer ?

Salope...

La colère monta en elle, de la peur à la rage. L'envie de s'enfuir se transforma en désir de sauter sur elle et de la frapper avec ses baguettes.

Piangfa se mordit l'intérieur de la joue pour se calmer. Elle essaya de se sentir mieux.

Même si c'était impossible.

Le déjeuner fut gênant pour Piangfa. Son corps était recouvert du regard méprisant de cette femme. Mais son cœur n'était pas assez fort.

Elle avait toujours l'impression d'être en miettes chaque fois qu'elle pensait à cette nuit-là.

Elle aurait dû oublier et vivre sa vie d'étudiante joyeuse, se faire de bonnes amies. Mais non.

Sitang était une bonne personne.

Mais sa grande sœur était loin d'être bonne.

À part son visage et sa richesse, Glint n'avait aucune once de bonté.

Bien sûr... Son nom lui-même sonnait plus maléfique qu'un être humain normal.

« Praepang, tu n'es pas très bavarde, n'est-ce pas ? »

Sitang parla à son amie après leur retour à l'université. Elles montèrent se mettre dans une salle climatisée, en attendant que le cours commence.

« Ah... » Piangfa acquiesça. Elle essayait toujours de gérer sa relation avec la sœur de son amie.

C'était difficile à accepter.

« Tu as des frères et sœurs ? »

« Oui, j'ai une grande sœur. »

« Elle s'appelle Praephuan ? J'ai deviné juste ? »

« Comment tu as su ? »

Piangfa demanda, surprise.

« Je me suis dit que si la petite sœur s'appelait Praepang, la grande sœur devait s'appeler Praephuan. Si tes parents ont nommé leurs enfants d'après la littérature de *Lilit Phra Lo*. Je suis douée, n'est-ce pas ? » Sitang ne connaissait pas la famille de son amie. Elle avait juste deviné, se basant sur ses connaissances générales de la littérature qu'elle avait lue quand elle était petite.

« Oui, tu es douée. »

Son amie avait raison. Ses parents les avaient nommées d'après cette histoire. Même si la fin était une tragédie, l'amour qu'elles avaient l'une pour l'autre était magnifique, un amour qui a duré jusqu'à la dernière seconde, jusqu'à leur dernier souffle, et qui ne s'est pas éteint.

Aujourd'hui, les gens les connaissent toujours, même si ce n'est qu'une histoire.

Ça n'a que le sens d'un vieux conte.

« Et votre vrai nom est aussi similaire ? S'il y a Piangfa, il doit y avoir Pranonpha ou Sangdao ? »

Sitang essaya de deviner à nouveau.

« Non. »

Piangfa secoua la tête, ce n'était pas juste.

« Ah. »

Celle qui avait mal deviné fit la moue, déçue. Ses yeux demandaient la bonne réponse.

« Papfan. Praephuan Papfan, c'est le nom de ma grande sœur. »

« Wow... Les parents de Praepang sont tellement adorables, ils savent comment donner des noms à leurs enfants. Rien qu'en l'entendant, on sait qu'elle est belle. Je suis jalouse. » Sitang balança ses pieds contre le sol, comme une enfant gâtée.

Mais elle restait mignonne aux yeux des autres, y compris Piangfa.

« Le nom de Sitang est aussi beau. Je n'ai jamais entendu quelqu'un d'autre qui ait le même. » dit Piangfa sincèrement.

Elle aimait aussi le nom de « Sitang ». Comme elle l'avait dit, ça sonnait bien.

Et sa propriétaire était assez belle pour être la future star de la faculté.

« Oui. La plupart des gens utilisent Sasi en préfixe. Mais notre famille utilise Sitang. »

« Ça signifie lune ? »

Piangfa pouvait le deviner. Ce sens.

« C'est ça. Glint veut dire soleil, et le mien veut dire lune. Ensemble, ça fait soleil et lune. »

Sitang expliqua l'origine.

« C'est super. »

Elle voulait continuer à la complimenter, même si elle aimait vraiment ce nom, mais le nom de « Glint » lui donnait l'impression qu'une épine s'était plantée dans son cœur, lui causant de l'inconfort.

Elles se parlaient de leurs grandes sœurs, en attendant que le cours commence. La conversation était légère, sauf quand elle devait parler de cette femme.

Piangfa ne voulait rien savoir, mais elle restait silencieuse, laissant son amie continuer de parler.

Une chose qui réconfortait Piangfa, c'était que Sitang ne savait pas à quel point sa sœur était une mauvaise personne.

Elle avait remarqué que tous ses compliments ne concernaient que ses bonnes actions. Elle ne savait même pas ce que sa sœur faisait de mal la nuit, et Piangfa se doutait qu'elle n'était pas la seule. D'autres personnes malchanceuses étaient probablement tombées dans le même piège.

Menteuse. Méchante. Vil. Et détestable.

Piangfa haïssait cette femme qui s'appelait Glint.

...

Mettant fin à ses pensées désordonnées qui lui brisaient le cœur en mille morceaux, Piangfa s'assit et écouta le professeur faire l'appel.

Le premier cours, il n'avait pas fait l'appel, mais cette fois-ci, il devait appeler chaque personne.

« Piangfa Amonwat. »

« Présente. »

Elle répondit d'une seule syllabe, juste pour signaler sa présence.

Elle entendit des chuchotements d'hommes dans la salle. Elle ne savait pas d'où ils venaient.

*« Elle est belle. »*

*« Mignonne. »*

*« Je les prends toutes les deux. Le lot. »*

C'était un compliment, mais ça la mettait mal à l'aise. Piangfa voulait juste venir en classe en paix. Elle ne voulait pas d'amour ni de relations.

S'il vous plaît, ne la dérangez pas... Elle était fatiguée.

L'appel continua. Tout était normal, jusqu'à ce que le nom d'une personne fasse le silence dans toute la salle.

Même les hommes qui aimaient plaisanter se turent.

« Sitang Chayagorn. »

« Je suis là. »

Sitang leva légèrement la main. Le professeur la regarda et sourit.

Personne ne connaissait ce nom de famille.

Le nom du propriétaire de la bourse d'études complète. Donnée à plus de cinq cents personnes par an. Avec une allocation mensuelle de soixante-douze mille bahts par année scolaire. Transférée sur le compte à raison de six mille bahts par mois. C'était une bourse gratuite, mais après l'obtention de leur diplôme, presque tous les boursiers, qui étaient les meilleurs de leur promotion, rejoignaient les entreprises gérées par la fondation Chayagorn.

Par dévotion et gratitude sincère.

Et elle ne pouvait pas le nier... Piangfa était aussi une étudiante qui bénéficiait de la gentillesse de cette bourse.

Elle avait rêvé... de les rembourser un jour en travaillant avec eux fidèlement.

Mais alors pourquoi... cette bourse était-elle liée à cette femme qui s'appelait Glint !

**Chapitre 02 : Sordide**

De retour à la maison avant 17 heures, le métro aérien avait été ponctuel, comme l'avait dit son père.

Piangfa a aidé sa mère à ranger le linge qui séchait sur la terrasse avant de se retirer seule dans sa chambre, attendant qu'il soit 19 heures. Une fois son père rentré, elle descendrait dîner en famille dans la cuisine. En fait, pas tout à fait en famille…

… il manquait toujours sa sœur aînée.

Elle a profité de ce temps libre pour réviser le cours qu'elle avait eu l'après-midi, pendant environ une demi-heure. Elle a noté les points importants dans un nouveau carnet, qu'elle était allée acheter à la papeterie, et l'a rangé dans le tiroir de sa table de chevet. Il lui serait utile pour ses examens.

Ensuite, elle a envoyé un message à sa grande sœur parce qu'elle lui manquait. Là-bas, il devait être environ 20 heures passées, car l'Australie était en avance de trois heures sur la Thaïlande.

Sans attendre une réponse, Piangfa a ouvert Google et a recherché des informations sur la famille Chayakon pour passer le temps. Plusieurs résultats sont apparus : certains liés à la famille, d'autres éloignés et insignifiants. Ses doigts ont glissé sur l'écran pour sélectionner les nouvelles les plus intéressantes.

‘Jao Sua Setthachayakon a eu un accident de voiture, il est tombé de la falaise’, le titre du site internet était écrit en gras pour attirer l'attention. Piangfa l'a lu calmement, assimilant les faits principaux : le jao sua de l'article était tombé dans un ravin en revenant d'une importante réunion à Korat, accompagné d'une jeune secrétaire. La jeune femme était morte sur le coup, tandis que le jao sua avait été gravement blessé.

Cette nouvelle datait d'il y a cinq ans. Après quelques recherches supplémentaires, Piangfa a simplement conclu que le jao sua était toujours en vie, mais ne pouvait plus vivre normalement. Il était dans un état végétatif permanent, ou ce qu'on appelle autrement un 'prince endormi'. Et le plus important… c'était le père de Sitang, sa nouvelle amie.

Le nom de 'Klin' a été la prochaine chose qu'elle a recherchée. Cette femme, à seulement vingt-sept ans, avait pris les rênes de Chayakon et donné des ordres pour gérer l'ensemble des filiales de l'entreprise depuis ses vingt-deux ans. Elle y était parvenue si bien que les actionnaires avaient fini par l'accepter, après que leur confiance ait été ébranlée au début, car tous avaient jugé qu'elle était trop jeune. Finalement, Klin a prouvé à tout le monde qu'elle était prête à assumer le rôle de leader et a accompli sa tâche à la perfection.

Rien qu'en lisant cela, elle savait déjà que cette personne était talentueuse… mais elle avait une mauvaise personnalité. Piangfa ne l'aimait pas.

La haute silhouette se tenait, appuyée sur la balustrade du balcon, observant la vue nocturne de la métropole. Elle a poussé un soupir de lassitude. Combien de fois était-elle venue ici sans que rien ne change ? Tout était pareil depuis le premier jour, il y a cinq ans. Le corps sur le lit ne montrait aucun signe de réaction, aucune indication qu'il pourrait se réveiller. Elle était à bout… et pourtant, un semblant d'espoir subsistait, et quelque chose la dérangeait, la rendait à la fois agacée, peinée et confuse. Klin ne cessait de se demander pourquoi elle devait porter tout ce fardeau, pourquoi elle devait assumer tant de responsabilités, juste parce que son père était couché, comme mort, alors qu'il était toujours en vie.

La raison ? Il était allé faire la fête avec sa maîtresse !

Sa fille, Klin, a dû cacher l'information jusqu'à en perdre la tête, inventant des réunions fictives pour ne pas faire l'objet de rumeurs. Elle a dû prendre son poste de présidente alors qu'elle-même n'était pas prête. Tout cela, c'était à cause de son père.

Cet homme, un coureur de jupons !

Si on lui demandait qui elle haïssait le plus dans sa vie, la réponse serait sans aucun doute lui. Mais le terme 'parent' lui restait coincé dans la gorge, et c'est pourquoi elle devait assumer cette responsabilité ici. C'était la chose la plus absurde qui soit.

« Sitang, rentrons à la maison. Je veux me reposer. Aujourd'hui, j'ai été très fatiguée. »

Elle est rentrée et a dit à sa petite sœur, qui lisait le journal à leur père, même si ce corps ne pouvait ni entendre ni savoir.

« D'accord, phi. »

Sitang a plié le journal et l'a rangé. Il était rare que sa sœur se plaigne ouvertement de sa fatigue. Si elle le disait, cela ne pouvait signifier qu'une chose : elle avait atteint la limite de ses forces physiques. Bien qu'elle-même ait voulu rester plus longtemps avec son père, s'occuper de celle qui était encore en vie était une priorité.

Leur père était toujours 'là', mais d'une manière différente, et Sitang se souciait de sa sœur encore plus que de lui. Elle admettait du fond de son cœur qu'elle aimait sa mère et sa sœur plus que son père.

Leur mère était partie à cause d'un problème cardiaque. C'est pour cette raison que… sa sœur était la personne la plus importante pour elle.

Elles sont rentrées en voiture vers 21h30 et se sont séparées pour aller dans leurs chambres respectives, se reposant chacune dans leur espace personnel. Mais Klin n'arrivait toujours pas à se décider. Moins d'une heure plus tard, elle est sortie de sa chambre et est allée parler à sa petite sœur avec sérieux.

« Phi Klin, tu ne t'es pas encore lavée. »

Sitang séchait ses cheveux encore humides avec une serviette, car elle ne voulait pas utiliser de sèche-cheveux bruyant qui perturberait leur conversation. Elle était assise de dos à sa sœur, qui la regardait, les bras croisés, avec un regard étrange.

« Sitang, » a appelé Klin, se demandant si elle devait aborder le sujet… à propos de cette fille.

« Oui ? »

« Cette nouvelle amie, vous avez beaucoup parlé ? »

« Hmm… pas tellement, phi. Praepang ne parle pas beaucoup. Pourquoi ? » a demandé Sitang en retour.

« Je ne veux pas que tu deviennes trop proche d'elle. Il vaudrait mieux que tu restes à distance. » a dit Klin à sa sœur, espérant qu'elle coopère pleinement.

« Pourquoi, phi ? Pourquoi est-ce que tu m'interdis ? »

Sitang a arrêté de sécher ses cheveux et s'est tournée pour regarder sa sœur, les yeux pleins d'incompréhension.

« Eh bien… » Klin a pincé les lèvres, a roulé les yeux, a réfléchi un instant, puis a décidé de dire : « Elle a l'air de n'être bonne à rien. »

« Non, phi. Praepang a l'air d'être une bonne personne, elle est fréquentable. »

Sitang ne défendait pas son amie, mais disait simplement la vérité, d'après ce qu'elle avait ressenti au cours de la journée. Cette nouvelle amie ne s'intéressait pas aux objets de marque qu'elle portait, ne demandait pas le prix comme les autres. Piangfa avait l'air simple et ne se mêlait pas aux autres, et Sitang ne voyait pas en quoi l'avertissement de sa sœur était fondé.

« Mais je ne veux pas que tu t'impliques avec elle. » Klin a commencé à hausser la voix.

« Peux-tu me donner une bonne raison ? »

« Eh bien… » Comment dire à sa sœur que cette fille nommée Piangfa était une prostituée ? Klin ne voulait pas que sa sœur se salisse avec une personne de cette classe inférieure. Elle ne s'attendait pas à ce que le monde soit si petit et qu'il envoie une femme dont elle avait acheté la virginité, si près de sa seule petite sœur.

Quelle malchance ! … elle avait une raison, mais elle ne pouvait pas l'expliquer. Comment le lui dire ? Genre, "C'est parce que j'ai couché avec elle" ? C'était la chose la plus folle qui soit.

« Pour faire court, je ne me trompe jamais sur les gens, alors ne t'implique pas avec elle et ne me fais pas savoir que tu as désobéi à mes ordres. »

Finalement, Klin a mis fin à la conversation de manière capricieuse, se levant et quittant la chambre de sa sœur sans rien écouter. Elle avait donné un ordre. Elle espérait que sa sœur comprendrait que tout cela était pour son bien.

« Phi Klin… » Sitang a regardé sa sœur s'éloigner, le visage déconcerté par cet ordre, mais elle n'a pas eu l'occasion de lui poser d'autres questions.

Klin, qui est retournée dans sa chambre, n'a pu que soupirer, lassée de sa vie. Pourquoi la première nouvelle amie de sa sœur devait-elle être une prostituée ? Elle ne comprenait pas.

Y avait-il des milliers d'étudiants, et ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre ? Quelle fatalité.

Il pleuvait depuis 4 heures du matin jusqu'à l'aube. Piangfa avait cours le matin, de 9 heures à midi, et son après-midi était libre. L'essentiel était donc de ne pas être en retard. La jeune fille, dans son uniforme étudiant réglementaire, est descendue de la station du métro aérien. La montre indiquait 8 heures précises. La pluie tombait toujours sans interruption, elle n'avait fait que s'atténuer légèrement.

Elle a sorti un parapluie pliable de son sac à dos et l'a ouvert dès qu'elle a descendu la dernière marche des escaliers, faisant attention à ne pas toucher les gens qui la suivaient. Prendre un moto-taxi pour aller à l'université, située à un kilomètre et demi, n'était pas une bonne option, car elle risquait de se mouiller. En calculant la distance, il ne lui faudrait pas plus de vingt minutes pour y aller à pied, une option que Piangfa a choisie sans hésitation.

De son côté, Klin, qui avait déposé sa sœur avant d'aller travailler, est sortie calmement en voiture par l'entrée de l'université. La réunion importante était l'après-midi, le matin, c'était une affaire de documents, elle pouvait se permettre d'arriver un peu en retard. Même à 10 heures, ce serait encore largement suffisant.

Le regard de Klin était encore plus perçant que celui d'un faucon qui repère sa proie depuis le ciel. Elle a vu une silhouette familière, à moins de cent mètres devant, marchant gauchement sous son parapluie, essayant tant bien que mal d'éviter les flaques d'eau sur le trottoir. Un sourire narquois a orné le coin de ses lèvres.

La nuit dernière avait été stressante… mais le matin a apporté quelque chose pour lui remonter le moral. Ses doigts fins ont tapoté le volant tout en cherchant une opportunité sur la route avant d'accélérer sur la zone qu'elle avait si bien calculée.

Piangfa a fait un pas de côté pour éviter la troisième flaque, ne prêtant pas attention à la voiture qui arrivait en face d'elle. Elle voulait juste éviter l'eau et faire en sorte de ne pas être mouillée par la pluie.

« Aïe ! »

Mais elle a laissé échapper une exclamation face à l'incident inattendu. Elle était mouillée de la tête aux pieds, sur la moitié de son corps.

« Sploutch ! »

La personne dans la voiture a fait un bruitage pour accompagner la scène qui s'offrait à ses yeux. Après avoir accéléré, elle a freiné brusquement, et l'eau sale de la route a éclaboussé l'uniforme d'étudiante blanc et propre.

Regardez-la… trempée comme un rat d'égout. Quelle satisfaction !

Elle a baissé la vitre électrique juste assez pour qu'on la voie, voulant croiser le regard de la prostituée avant de faire autre chose.

« Madame ! »

Piangfa a regardé et est restée sans voix en voyant qui était dans la voiture. Elle a simplement essayé de secouer l'eau de ses vêtements, pleine d'anxiété.

« Sordide. »

Un seul mot de la bouche de Klin avant qu'elle ne relève la vitre et s'en aille en voiture.

La brise froide de la climatisation était plus fraîche que d'habitude pour Piangfa, qui devait s'asseoir pour faire sécher son uniforme avant le début du cours. L'incompréhension s'est abattue sur elle de toutes parts. Elle continuait de se demander, sans réponse, pourquoi Klin avait fait ça. D'où venait cette colère ou cette aversion ? Que ce soit l'incident où elle l'avait emmenée dans son propre appartement pour faire une chose honteuse à laquelle elle n'avait pas consenti, ou les paroles cinglantes qu'elle lui avait adressées la fois suivante qu'elles s'étaient rencontrées, ou la troisième fois… le fait d'avoir délibérément freiné pour l'éclabousser d'eau de la route.

L'avait-elle déjà offensée pour que Klin la déteste autant ? Piangfa n'arrivait pas à s'en souvenir.

Elle a fouillé au plus profond de sa mémoire, ce qui a renforcé le fait que ce club était le premier jour où elles s'étaient rencontrées. C'était étrange… comme si le destin les avait désignées pour se détester spécifiquement, tout en les faisant se rencontrer parfaitement, comme dans un feuilleton. Elle a soupiré de lassitude, a soufflé de l'air de sa bouche pour se réchauffer, mais cela n'a pas aidé. Tout au plus, cela lui a fait du bien aux poumons pendant un instant.

« Praepang, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi es-tu mouillée comme ça ? »

Sa voix était douce comme une cloche de verre. Pleangfah s'est tournée pour voir la personne qui venait d'entrer : Sitang, avec Pornyaa, son amie qu'elle avait rencontrée hier.

Elle n'avait pas envie de répondre. Quand elle s'est rappelé que Sitang était la petite sœur de la personne impliquée, Piangfa a hésité sur la suite à donner. Devait-elle se lier d'amitié avec elle, comme si elle ne se souciait pas de Klin, ou devait-elle fuir ces deux sœurs aux personnalités opposées ?

Ne sois pas déraisonnable, a pensé Piangfa. La sœur et la petite sœur ne sont pas la même personne, et cette femme n'est pas assise en classe non plus.

« Une voiture a éclaboussé de l'eau. Je ne pouvais pas l'éviter. »

Elle a répondu à Sitang avec un sourire forcé. Ses vêtements étaient tellement humides qu'elle se sentait mal à l'aise.

« Et le conducteur t'a vue ? » a demandé Peeraya, ou 'Peach', agacée pour son amie.

« Oui. » Pleangfah a répondu honnêtement. Il n'y avait aucune raison de mentir.

« Et il s'est excusé ? » a demandé Peeraya.

« … » La fille trempée a secoué la tête.

« Oooh ! Sale. »

« C'est une personne très méchante. » a dit Sitang, voyant l'état de Piangfa et se sentant désolée pour elle.

« Il est descendu pour assumer ses responsabilités ? »

« Non. Il a juste freiné et est parti. » a répondu Piangfa.

« Il n'est pas descendu pour dire quelque chose ? Il s'est juste arrêté, a regardé et est reparti ? C'est dingue. » a dit Peeraya, en tirant le mot.

Si, il a dit… il a dit ‘sordide’ avec un mépris non dissimulé.

Mais Piangfa a simplement souri à ses amies, sans rien dire. Cela ne servait à rien de ressasser ou de raconter, car c'était la sœur de Sitang. En fin de compte, cela gâcherait juste l'ambiance.

« Tu ne veux pas te changer d'abord ? Si tu restes comme ça, tu vas tomber malade. »

Sitang lui a demandé. Elle avait déjà réfléchi à ce qu'il fallait faire face au problème.

« Non, ça va. Si je reste assise, ça va sécher. » a répondu Piangfa. Même si elle voulait se changer, elle ne savait pas où trouver des vêtements. En acheter un nouvel uniforme dans une boutique en dehors de l'université semblait trop superflu.

« Change-toi. Mets mon pull d'abord, et pour ta chemise… »

Sitang a regardé, a réfléchi un instant, puis a dit : « Je vais la donner à un professeur pour qu'il s'en occupe. Elle devrait être sèche à la fin du cours. »

Étant une personne qui avait facilement froid, Sitang portait un pull par-dessus son uniforme, ce qu'elle n'avait pas pensé qu'il serait utile dans une telle situation. Et elle a eu de la chance d'avoir mis un pull au lieu du cardigan d'hier.

Quant au fait de 'donner à un professeur pour qu'il s'en occupe', c'était parce que sa sœur lui disait toujours que tous les professeurs étaient prêts à l'aider, même le doyen. Il suffisait qu'elle ouvre la bouche.

Finalement… Piangfa a dû accepter la gentillesse de son amie, se changer, mettre son pull à manches longues et confier sa chemise à la salle des professeurs. Elle n'arrivait pas à croire que tout le monde serait aussi accueillant, simplement parce qu'elle était avec Sitang. Piangfa a commencé à comprendre que 'Chayakon' était au sommet de tout ici.

Elle a assisté au cours de commerce international avec un meilleur moral. Sa chemise n'était plus humide, mais la personne à côté d'elle se serrait contre le dossier de sa chaise, les bras croisés, faisant semblant de ne pas être affectée par la température glaciale.

Une heure plus tard… l'attitude de Sitang montrait qu'elle tremblait de plus en plus, et Piangfa n'a pas pu s'empêcher de se tourner vers elle pour lui demander :

« Tu as froid ? »

« Juste un peu, mais ça va. J'aime bien ça. »

L'autre a répondu avec un sourire si doux que Piangfa s'est sentie gênée. Et maintenant… l'idée qu'elle avait eue toute la nuit de prendre ses distances avec Sitang semblait une décision trop hâtive.

Ne déteste pas la petite sœur parce que tu n'aimes pas la grande sœur. Il ne faut pas faire d'amalgame, Piangfa s'est dit encore une fois.

Jusqu'à ce que le cours se termine…

Avant qu'elle ne retourne chercher sa chemise à la salle des professeurs, les étudiants des années supérieures de sa spécialité et de sa faculté les ont attendues devant la salle pour les empêcher de partir.

« Nous allons sélectionner les futures 'Miss/Mister' de l'université. Voyons voir qui est digne d'être pris. »

Le garçon efféminé, qui avait l'air pas très masculin, a parlé et s'est promené, balayant du regard, comme s'il scannait à la recherche de défauts qu'il pourrait voir.

« Oh là là ! On n'est pas pressés, petite limace. Tu as peur de ne pas avoir de représentant pour le concours avec les autres facultés. »

Un ami de l'étudiant plus âgé l'a taquiné, provoquant un rire général dans la salle.

« Oh ! C'est facile de parler ! Toi, ma vieille, tu m'as proposé de 'cueillir des étoiles et des lunes' depuis le premier jour de la rentrée ! »

Un autre éclat de rire a retenti. Piangfa a mis une demi-minute pour comprendre et a souri quand elle a compris la signification, tandis que les autres se sont esclaffés.

« Eh bien ! Les étudiants de notre promo sont plutôt cool cette année. La Miss et le Mister de la faculté doivent être dans cette salle ! »

Les étudiants plus âgés ont discuté pendant un moment, puis sont revenus au sujet principal, expliquant le processus de sélection des représentants pour le concours, en commençant par choisir un étudiant et une étudiante pour le concours de la faculté, puis en trouvant les représentants les plus appropriés pour le concours de Miss/Mister de l'université. Une dimension très éloignée du monde de Piangfa. Elle ne s'intéressait pas du tout à ces choses.

« Est-ce que quelqu'un veut proposer un ami ? Vous pouvez nous le dire. »

Une étudiante plus âgée a crié.

Les cinq plus beaux étudiants ont été désignés pour se tenir devant la salle. Des cris et des applaudissements des étudiants plus âgés et des amies ont retenti, ce qui était ridicule à entendre.

Cependant, aux yeux de Piangfa … ils étaient peut-être beaux, mais ils n'avaient rien de spécial, pas plus que n'importe qui d'autre. Et si on ne lui avait pas dit qu'ils étaient beaux, elle n'aurait peut-être même pas remarqué.

Elle s'en souviendrait… que c'était ça la beauté aux yeux des autres.

Quand est venu le moment de choisir une représentante pour le concours de Miss, tous les regards se sont tournés vers l'endroit où Piangfa était assise. Il semblait que Sitang était la raison de cet intérêt.

« Ces deux-là, venez-vous mettre debout devant. » a pointé l'étudiante plus âgée, en donnant un ordre.

Piangfa est restée assise, surprise, tandis que Sitang s'est levée seule. Elle est allée se tenir devant, rayonnante, au milieu des sourires de tous ses amis. Et Peeraya ? Pourquoi n'est-elle pas allée ? La fille aînée les a choisies, non ? Ou est-ce qu'elle n'a pas entendu ?

« Praepang. » Peeraya a averti son amie, qui restait là, dans ses pensées.

« Pourquoi tu n'y vas pas ? » a demandé Piangfa à son amie.

« Vas-y. Vas-y ! »

« Où ? »

« Devant la salle ! »

« Nong Praepang ! Tes amies t'attendent ! »

Le jeune étudiant efféminé a tapé dans ses mains pour la ramener à la raison après avoir demandé le nom de Piangfa à d'autres amis.

Piangfa a sursauté et s'est pointée du doigt, confuse.

« Tu m'as appelée, moi ? »

« Oui, viens. »

Puisqu'on lui a ordonné de le faire, elle n'avait pas le choix. Les sept étudiantes de première année se sont alignées devant la salle, attendant que les étudiants des années supérieures trouvent quelqu'un d'autre pour qu'elles puissent voter à la fin.

Pendant qu'elles attendaient…

Piangfa s'est tournée vers son amie. Sitang se tenait, les bras croisés, essayant de se réchauffer. Alors, elle a tendu son bras pour qu'elle le prenne, espérant que la chaleur de ses vêtements puisse aider son amie.

Au début, ce n'était qu'un simple contact avec le tissu, mais la chaleur les a amenés à se rapprocher de plus en plus. Elles ont fini par s'enlacer, se balançant l'une contre l'autre sans y penser, juste pour faire passer le temps, le temps que les étudiants aînés se décident.

Des cris ont retenti, comme c'était normal depuis la fin du cours.

Cependant, quelques mots les ont fait sursauter…

« Oh mon Dieu ! Quel moment ! »

« Miss flirte avec Miss, on adore ça ! »

**Chapitre 03 : Accouplement, mérité**

Elles se sont immédiatement séparées, par pur instinct. Piangfa a pris un air embarrassé, comme si elle n'avait jamais été dans une situation pareille, tandis que Sitang s'est contentée de sourire, se comportant naturellement, sans montrer d'excitation ou de nervosité particulière.

« On est juste amie, il faisait froid, » a expliqué Sitang, de manière à ce que les étudiants plus âgés et les amis l'entendent.

Quelqu'un a immédiatement répondu :

« Les étoiles se tournent donc l'une vers l'autre. »

Les amis ont éclaté de rire, comme s'ils avaient apprécié la phrase. Piangfa ne savait plus quoi faire, se tournant vers Sitang, puis vers Peeraya, comme pour demander de l'aide.

Jusqu'à ce que tout se calme d'elle-même et qu'elles soupirent de soulagement.

Trois autres étudiantes se sont mises en rang avec les autres. L'étudiante plus âgée a dit qu'ils allaient choisir deux garçons et deux filles de chaque spécialité pour une sélection ultérieure. Sitang n'y voyait aucun problème, mais pour Piangfa… elle voulait se retirer.

Ils ont séparé clairement les garçons des filles et ont demandé la taille et le poids en partant du début de la file.

« 170 cm, 47 kg, » a répondu Sitang quand ce fut son tour.

« Et vos talents particuliers ? » a demandé l'étudiante plus âgée.

Piangfa a écouté attentivement sans le vouloir. Elle n'avait pas réfléchi à l'utilité des talents particuliers et n'avait pas encore préparé sa réponse.

« Je chante, je joue du violon, du piano, je fais du patinage artistique, et… vous voulez tout savoir ? »

« Wow, » a murmuré la fille aînée, hochant la tête d'un air impressionné.

« C'est suffisant. »

Ensuite, ce fut le tour de Piangfa. On lui a posé les mêmes questions.

« 167 cm, 45 kg. »

« Et vos talents particuliers sont… »

« Dépenser cent bahts par jour et avoir encore de l'argent en rentrant chez moi, » a répondu Piangfa. Si c'était assez absurde, elle n'aurait peut-être pas à participer au concours.

« Impressionnant, » a dit la personne qui lui a posé la question en deux syllabes, recevant une réponse à laquelle elle ne s'attendait pas. Il y a eu des rires des trois amies à côté, tandis que Sitang s'est contentée de sourire, les bras croisés.

Cette attitude a fait penser à Piangfa qu'elle ressemblait à Klin à s'y méprendre, se rappelant la première fois, dans son appartement, où cette femme se tenait aussi les bras croisés. La seule différence était leur personnalité, le regard dans leurs yeux, et leur beauté qui était différente, ce qui faisait que les deux sœurs avaient encore des traits distincts.

Elle ne savait pas si l'étudiante plus âgée l'avait dit sarcastiquement, mais finalement… Piangfa a quand même été choisie pour être l'une des représentantes de la classe, aux côtés de Sitang, qui était de toute façon destinée à être la 'future Miss de la faculté'.

**Le siège de Chayakon.**

« Kachen, demande à quelqu'un d'aller garer la voiture au Siam Paragon, dans le même parking. Comme ça, Sitang pourra monter dans la voiture et rentrer à la maison une fois qu'elle aura fini de se promener avec ses amis, » a ordonné Klin, assise les jambes croisées sur sa luxueuse chaise en cuir, tout en faisant tourner pensivement un stylo dans sa main. D'après l'emploi du temps de sa petite sœur, elle n'avait cours que le matin, mais elle lui avait envoyé un message pour lui dire qu'elle allait se promener avec des amis avant de rentrer. Le lieu était un centre commercial non loin de l'université.

'Avec qui ?' la question de Klin a été envoyée à sa petite sœur.

La réponse est revenue…

'Avec des amis, phi Klin ne les connaît pas.' C'était une réponse simple, directe, claire, mais qui la rendait de mauvaise humeur. Qui était cet ami ? C'était là le problème. Sa petite sœur avait dit qu'elle ne le connaissait pas, alors peut-être que ce n'était pas cette petite putain. Il était impossible que ce soit elle. Trempée comme une sale petite souris d'égout, elle ne devait pas avoir l'argent pour aller à l'université.

Mais on ne sait jamais…

Et si c'était le cas ? Sitang pourrait désobéir à son ordre.

« Bien, je m'en occupe tout de suite, » a répondu Kachen, prêt à transmettre l'ordre au chauffeur de l'entreprise.

« Et… » Klin a réfléchi à ce qu'il fallait faire.

« Envoie quelqu'un pour la surveiller, avec qui elle est, combien de personnes. Prends des photos. »

« Bien, je m'en occupe tout de suite, » a répété Kachen, prêt à trouver un stalker temporaire pour suivre la petite sœur de sa patronne. Ce n'était pas la première fois. La jalousie excessive de Klin envers sa sœur a commencé après l'accident de l'ancien président. Klin avait envoyé des gens pour la surveiller devant l'école, l'observant discrètement, avait déjà soudoyé certains de ses amis pour qu'ils cessent d'être proches d'elle, avait utilisé son pouvoir en secret pour faire virer certains étudiants en plein milieu de l'année, ou avait fait encore plus que cela.

Sans vouloir en connaître les raisons, Kachen, en tant que secrétaire, avait pour seule tâche de suivre les ordres et de les exécuter au mieux, comme on le lui avait demandé. La question de savoir si c'était juste, correct ou déformé, ce n'était pas son problème.

La réunion des principaux actionnaires a commencé à 13h30 et a duré jusqu'à 15h00. L'objectif principal était d'acquérir de nouvelles entreprises et de se lancer sérieusement dans l'immobilier, en construisant des maisons de luxe en banlieue, près de sites naturels, et en achetant des terrains vagues en attente de développement.

Des lotissements, des complexes hôteliers, des hôtels, des lieux que les gens recherchaient pour échapper au chaos, tout devait un jour ou l'autre être sous le contrôle du groupe Chayakon.

Intéressant… agrandir l'empire du soleil pour qu'il brille partout, comme à l'aube. Les petits magasins de détail, les supermarchés de taille moyenne, les grands magasins au cœur de la ville, les biens de consommation, les médias en ligne et tout ce qui est diffusé sur les écrans de télévision, tout faisait partie des bribes de The Sun. Elle possédait des parts dans le capital et le pouvoir de gestion jusqu'à presque tout contrôler.

Accumuler tout, monopoliser tout, et finalement… le dépenser sur une femme la nuit. Klin faisait beaucoup mieux que son père.

Parce que son père ne s'intéressait qu'aux prostituées ordinaires qui avaient l'air jolies, mais une personne comme Klin devait obtenir celle qui voulait être une prostituée et était prête à offrir sa première virginité.

Regardez-la… elle était supérieure à son père, plus douée que son père. Ce que son père n'avait jamais songé à obtenir, Klin le prenait à tout moment, en payant un prix dérisoire, en échange de la 'première fois' de n'importe quelle femme.

Et après ça… peu importait ce qu'elles allaient vendre, elles perdaient toute valeur.

« Kachen, » a appelé Klin, la personne qui la suivait et qui était comme son ombre.

« Oui, » a répondu le jeune secrétaire.

« Trouve-moi une 'première fois'. Je la veux ce soir, » a-t-elle exprimé son désir sans détour à son secrétaire personnel. Klin pouvait lui dire n'importe quoi.

« Bien, je m'en occupe tout de suite, » a commencé à penser Kachen à la liste des femmes douées pour trouver de la virginité dans leur groupe d'amies. La plupart n'avaient pas plus de 25 ans, et la plus jeune n'était pas en dessous de 18 ans révolus. Moins, ce n'était pas bon. Plus, ce n'était pas assez pur. Au milieu de la société actuelle qui tournait si vite, les gens commençaient à avoir des relations sexuelles à un jeune âge, mais trouver une 'première fois' n'était pas difficile, car sa belle patronne avait des poches assez profondes.

« Mademoiselle Klin, j'ai envoyé quelqu'un suivre mademoiselle Sitang. Il m'a dit qu'elle était avec deux autres amis, » a-t-il rapporté la progression de l'ordre qui lui avait été donné.

« Tu as des photos ? » a demandé Klin en marchant, la main tendue sans se retourner.

« Oui, » comme s'il savait que sa patronne allait le lui demander, Kachen avait déjà ouvert son smartphone et l'application à l'avance. Il le lui a tendu immédiatement pour qu'elle puisse le voir.

Klin a jeté un coup d'œil à l'écran, puis s'est arrêtée brusquement de marcher. Il y avait sa sœur, une personne qu'elle ne connaissait pas et une autre… pourquoi fallait-il que ce soit elle ? Quel genre de karma était-ce ?

**Le parking du rez-de-chaussée**

Klin a coupé le moteur et a fait descendre sa silhouette de 179 centimètres de sa Porsche 911 Belgian Legend, une édition limitée dont seulement 75 exemplaires ont été produits dans le monde. Elle venait d'être mise en vente pour les personnes fortunées qui voulaient l'acheter. Ce modèle n'était vendu qu'en Belgique, mais ce n'était pas un problème. Si Klin la voulait, elle devait l'obtenir.

C'était quelque chose qu'il fallait avoir, alors Klin l'a acheté. Pour les autres, c'était peut-être quelque chose de spécial, mais pour elle… c'était juste une voiture, jolie, et ça ne faisait pas de mal de l'avoir. Elle a sorti deux ou trois billets gris-marron et les a tendus au garde de sécurité qui courait pour l'accueillir, puis elle a marché droit vers la porte coulissante automatique. Sa main délicate a pris son smartphone et a appelé la personne sous ses ordres, attendant un instant.

« Où êtes-vous ? D'accord… Attendez-moi, ne bougez pas tant que je ne suis pas là. »

Une fois qu'elle a reçu la réponse, elle a immédiatement raccroché et s'est dirigée vers les toilettes pour femmes du cinquième étage, près du cinéma. D'après les informations que Klin avait reçues, sa petite sœur était toujours dans la salle de cinéma avec une autre amie, tandis que la personne qu'elle avait pris la peine de venir voir venait de sortir pour aller aux toilettes.

Pendant qu'elle montait dans l'ascenseur, un sourire narquois a orné le coin de ses lèvres. Klin a claqué sa langue avec satisfaction. Ce soir, elle ne voulait pas de 'première fois', ce n'était pas nécessaire. En fait, elle allait retrouver sa 'première fois' d'il y a environ deux mois, dans quelques minutes.

Le film était en cours de projection, les toilettes étaient vides. Piangfa a mis du savon sur ses mains et a commencé à se laver à la hâte, ne voulant pas faire attendre ses amies ou manquer des scènes importantes du film.

C'était ennuyeux de devoir se lever parce qu'elle avait bu trop d'eau.

L'eau a cessé de couler. Elle a pris une grande feuille de papier pour s'essuyer les mains jusqu'à ce qu'elles soient sèches et s'est dirigée vers la porte, mais…

« … »

Il n'y avait pas un mot de la part de l'étranger qui se tenait à trois mètres de distance, avec une attitude polie. Il ne montrait pas d'agressivité, mais il n'était certainement pas amical non plus. Piangfa est restée immobile, regardant l'homme qui se tenait dans le couloir. Il la bloquait intentionnellement, c'est sûr, et son regard impassible le confirmait parfaitement.

« Excusez-moi, » a-t-elle demandé avec optimisme, en se disant que peut-être il attendait quelqu'un d'autre. Sauf qu'il n'y avait personne d'autre dans les toilettes.

« Veuillez attendre ici un instant, s'il vous plaît. »

Piangfa n'a pas eu le temps de poser d'autres questions. Une autre voix a retenti, dissipant ses doutes.

« Tu peux partir maintenant. Je vais m'en occuper. »

« Oui, » a répondu l'homme en noir, baissant légèrement la tête avant de s'en aller, tandis que quelqu'un d'autre est venu prendre sa place.

« Mademoiselle Klin, » a murmuré Piangfa. La propriétaire de ce nom se tenait devant elle, les yeux encore plus froids que le premier matin où elles s'étaient rencontrées, plus méchants que quand elle l'avait critiquée au restaurant japonais, et plus impitoyables que quand elle l'avait éclaboussée de la route ce matin-là. Comment allait-elle s'échapper ? Elle ne pouvait pas bouger un muscle.

Klin s'est approchée de la plus petite, ce qui l'a fait reculer lentement sans s'en rendre compte, jusqu'à ce que son dos délicat soit coincé contre le mur. Un sourire satisfait a flotté sur le coin des lèvres de la personne supérieure.

Regardez-la… elle avait tellement peur d'elle qu'elle ne savait plus quoi faire.

Mais elle n'avait rien d'adorable, car elle n'était qu'une sale petite souris, une créature petite et 'facile' qui s'accouplait sans discernement, donnant naissance à une population de mauvaise qualité.

De la tête aux pieds… elle valait trois cent mille bahts.

Klin se tenait presque contre le corps de Piangfa, utilisant sa taille et sa silhouette plus avantageuse pour l'étouffer, de sorte que la plus petite n'osait même pas s'éloigner. Son visage magnifique s'est rapproché, jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent.

Elle a chuchoté en demandant…

« Tu es toujours à vendre ? »

Celle qui demandait attendait une réponse, mais les quelques syllabes restaient coincées au bout de la langue de Piangfa. Elle se tenait, appuyée contre le mur, immobile et incapable de parler. Même sa respiration, elle a essayé de la retenir, n'osant pas la laisser s'échapper.

« Alors, je te demande si tu es toujours à vendre, » a répété Klin, lassée d'attendre, d'une voix plus claire.

« Q… qu'est-ce que vous voulez dire ? » Avant de pouvoir faire sortir les mots, Piangfa a dû faire un gros effort pour contrôler sa voix, qui tremblait encore. Son cœur battait à toute vitesse.

Klin a offert un sourire doux. Dans des circonstances normales, elle aurait été d'une beauté à couper le souffle pour les gens. Elle aurait l'air plus mature que son âge, une jeune femme d'affaires talentueuse. Mais pour Piangfa, la phrase suivante était presque une gifle sans l'utilisation de la force.

Elle a blessé l'autre avec des mots.

« Te vendre, »

C'était plus douloureux encore…

« Je ne me suis jamais vendue, » Même si elle ne comprenait pas clairement la situation, Piangfa a quand même défendu sa dignité en le niant.

« Ah… » Klin s'est redressée, hochant la tête comme si elle acceptait. Elle a ricané, puis a regardé fixement la personne devant elle.

« Normalement, tu aurais voulu le faire gratuitement, mais l'argent sent bon, n'est-ce pas ? »

Piangfa a commencé à comprendre. Les mots argent et gratuit. Tout était clair, surtout avec le terme 'se vendre'. Toutes ces allusions étaient liées à ce jour-là. Cela signifiait que Klin la considérait comme une mauvaise fille, mais ce n'était pas du tout le cas. Les gens qui fréquentaient les boîtes de nuit n'étaient pas tous mauvais. Certaines personnes pouvaient avoir leurs raisons, comme elle, qui avait été invitée par sa nouvelle amie et n'avait pas osé refuser. Même si elles s'étaient rencontrées dans un tel endroit, Piangfa n'était pas ce genre de femme, et tout ce qui s'était passé n'avait pas été de son plein gré. Cependant, avant qu'elle ne puisse s'expliquer, Klin a de nouveau interrompu.

« Et si l'argent est si bon, pourquoi as-tu oublié de le prendre ? » a-t-elle demandé, tout en montrant une épaisse enveloppe en papier marron contenant trois cent mille bahts à l'intérieur. Klin avait pris la peine de l'apporter elle-même.

« Qu'est-ce que c'est ? » a demandé Piangfa en regardant l'enveloppe. Ce n'était pas la sienne.

« Ton prix, » a dit Klin, lui tendant le paquet presque jusqu'à son visage.

« Prends-le. Je t'en donne le double. Considère ça comme de l'argent pour rentrer à la maison. »

« Je dois vous laisser, » Piangfa ne l'a plus écoutée, se décalant pour s'échapper et retourner au cinéma. Pourquoi perdait-elle son temps avec ça ? C'était trop. On l'avait méprisée, insultée, et cette personne ne voulait pas s'excuser. Quel genre de personne était-ce ? Elle se croyait au-dessus de tout. Quel mauvais caractère.

« Attends, » a ordonné Klin. Elle a regardé la personne qui s'éloignait d'elle. Elle s'est retournée et s'est arrêtée.

« Tu as oublié quelque chose. »

« Si vous parlez de l'argent, je ne l'ai pas oublié. Je ne le prendrai pas, » a répondu Piangfa en se retournant pour lui faire face, sincèrement. Elle ne voulait pas un seul baht.

.

.

« Alors si tu ne le prends pas, pourquoi t'es-tu vendue, hein ? Tu t'es prise pour une personne bonne et digne tout à coup ? » Klin a souri, a roulé des yeux, puis a terminé par des mots aussi tranchants qu'un couteau.

« Ce qui est déjà trop tard. » Dès l'instant où tu as pensé à te vendre, tu n'avais déjà plus aucune valeur. Pourquoi tu n'y as pas réfléchi avant ? C'est bizarre.

« … » Piangfa a senti une douleur dans sa poitrine, elle ne pouvait rien dire.

C'est vrai… depuis ce jour, elle n'avait peut-être plus de valeur. Quelle fierté une femme pouvait-elle avoir après avoir été agressée par un étranger toute la nuit ? Rien que d'y penser, le bord de ses yeux chauffait.

Alors qu'elles se regardaient et que le silence s'installait dans l'espace autour d'elles, le bruit de pas a résonné, se rapprochant de plus en plus. Personne n'a dit un mot, à part la personne qui venait d'arriver.

« Phi Klin. »

Celle qu'on a appelée s'est tournée vers sa petite sœur avec un regard vide, mais qui cachait beaucoup d'émotions. En voyant le visage abattu de la personne qui avait désobéi, elle a été en colère, mais n'a pas pu l'exprimer immédiatement. Il fallait qu'elle la ramène à la maison pour en parler.

« Tu es venue voir un film avec tes amis ? »

« Oui, » a répondu Sitang avec un sourire contrit. C'était vrai que sa sœur était gentille, mais en matière de fermeté, elle ne cédait jamais, peut-être même plus que leurs parents. Et elle avait enfreint leur accord.

Quelle malchance… elle était juste sortie pour chercher Piangfa parce qu'elle trouvait qu'elle était restée longtemps aux toilettes, mais elle a croisé sa sœur de manière inattendue. Il y avait des centaines d'endroits pour les réunions d'affaires, mais sa sœur devait se trouver ici.

Si ce n'était pas de la malchance, qu'est-ce que c'était ?

« Tu n'avais pas dit que je ne les connaissais pas ? » a demandé Klin, calmement. Elle a regardé sa sœur, puis Piangfa, qui se tenait immobile devant elle. Elle a vu ses larmes couler et a failli avoir pitié, mais non… le terme 'dégoût' convenait mieux.

« Nong Praepang… Je vais devoir ramener Sitang à la maison. » Ce n'était pas une simple courtoisie, c'était une façon de dire à sa petite sœur qu'elle ne devait pas mentir.

Piangfa a juste tourné le dos à son amie, écoutant Sitang lui dire au revoir et laissant Klin passer devant elle avec une émotion qu'elle ne pouvait pas décrire.

Était-ce de la tristesse, de la déception envers elle-même, ou la douleur d'être méprisée par Klin et d'être profondément mal comprise ? Elle ne le savait pas.

.

.

.

De la soirée jusqu'à 21 heures, de la voiture à la maison, il n'y a eu aucune conversation entre les deux sœurs. Klin, une fois arrivée à la maison, a coupé court à tout en ordonnant à sa sœur de s'enfermer dans sa chambre, ne voulant pas parler quand elle était en colère.

Parce qu'elle savait… personne n'aimait se sentir comme si elle se faisait trancher la gorge par ses paroles. Personne.

Son humeur s'étant beaucoup calmée, Klin a demandé à la femme de ménage de dresser la table et s'est dirigée vers l'ascenseur pour monter voir sa sœur dans sa chambre. Après avoir passé des heures seule dans le salon à se calmer, il était temps de parler.

Elle a frappé à la porte et a appelé son nom une seule fois. Moins d'une minute plus tard, la propriétaire de la chambre est venue ouvrir. Klin a regardé son visage attristé et a failli oublier les reproches qu'elle avait préparés, mais une erreur restait une erreur.

« Tu t'es lavée ? » a demandé Klin. Elle voyait bien qu'elle l'avait fait, mais elle ne voulait pas que sa sœur ait peur tout de suite. Elles auraient tout le temps de s'expliquer.

« Oui, » a répondu Sitang, puis elle a décidé de se jeter dans les bras de sa sœur, faisant une voix douce qui faisait toujours fondre Klin, à chaque fois.

« Phi Klin, Sitang est vraiment désolée, phi. Ne sois pas en colère contre moi, d'accord ? Je suis déjà tellement triste d'être enfermée dans ma chambre. »

Elle est si douée pour ça… Klin a souri involontairement, caressant les cheveux de celle qui se comportait comme une enfant, puis a demandé d'une voix douce :

« Tu ne m'écoutes pas, comment pourrais-je ne pas être en colère ? »

« Alors pourquoi tu m'as empêchée de traîner avec Praepang ? Phi Klin n'a jamais voulu me donner une raison, » a insisté Sitang, ne relâchant pas son étreinte. C'était plus sûr pour sa vie.

Pour Klin… la raison qu'elle avait était plus claire que tout, mais elle ne pouvait pas la dire directement. C'était peut-être parce que leur mère était partie et que leur père était comme mort, donc Sitang était la dernière personne de sa famille qui lui restait.

Si une mauvaise personne l'entraînait sur le mauvais chemin, si de mauvais amis lui apportaient un danger inattendu, si quelque chose arrivait à sa sœur, comment pourrait-elle vivre ?

Elle ne pouvait pas s'imaginer une telle chose, et Klin ne voulait même pas y penser… ça la rendrait folle.

La société était pleine de mauvaises personnes, les gens n'étaient pas sincères. Klin ne voulait pas que sa sœur soit entourée de risques qui pourraient être dangereux. Quoi qu'il arrive… elle ne pouvait pas perdre Sitang, que ce soit physiquement ou mentalement.

« Sitang, tu veux vraiment savoir la raison ? » La réponse fabriquée l'attendait.

« Tu peux me la dire, phi ? Je veux comprendre, » a-t-elle lâché son étreinte et a regardé sa sœur dans les yeux, prête à écouter.

« J'ai vu qu'elle allait dans des boîtes de nuit, c'est pour ça que je ne voulais pas que tu la fréquentes. »

« Vous parlez de Praepang ? » Sitang n'y a pas cru. Piangfa ne semblait pas être ce genre de personne, et elle n'avait pas l'âge pour ça.

« Oui, ton amie. Elle fait la fête la nuit. Je l'ai vu de mes propres yeux. »

« Alors… » Sitang a froncé les sourcils, intriguée.

« Phi Klin travaille toute la journée. Quand est-ce que vous avez eu le temps de voir Praepang dans un club ? » Elle ne la mettait pas en doute, elle ne pensait juste pas que sa sœur aurait eu l'occasion de le voir, comme elle l'avait dit.

Klin est restée silencieuse un instant, mais a répondu sans trahir son secret.

« Je suis passée en voiture devant le bar par hasard et je l'ai vue. »

La plus jeune a immédiatement éclaté de rire en entendant la réponse. Sa sœur s'inquiétait trop. Juste parce qu'elle avait vu Piangfa devant un bar ou une boîte de nuit, cela ne voulait pas dire qu'elle y était entrée. Elle pouvait juste être de passage ou avoir quelque chose à faire dans le coin.

« Je pense que vous vous faites trop de soucis, phi Klin, » a dit Sitang en riant, mais Klin n'a pas trouvé ça drôle. Elle pensait qu'elle pouvait se justifier par cette raison… Elle était tellement stupide.

.

.

.

Le lendemain matin…

Après avoir réfléchi toute la nuit, Piangfa a su que s'éloigner de Sitang était la meilleure chose à faire. Même si elle était différente de Klin, le fait qu'un homme l'ait bloquée devant les toilettes et que Klin soit apparue ensuite n'était pas normal.

À moins que… ce soit normal pour les gens riches. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, puisqu'ils ont un pouvoir financier illimité. Klin l'avait même agressée sexuellement et avait agi comme si elle pouvait l'acheter avec de l'argent.

C'était effrayant… elle ne voulait pas s'en mêler.

Même en y pensant, Piangfa se sentait toujours coupable en attendant le cours. Choisir entre sa tranquillité à l'université sans problèmes et sa nouvelle amie qui était si gentille était un choix difficile, mais elle avait pris une décision ferme.

« Praepang, tu es là tôt. Je pensais que j'étais pressée. »

Et voilà… la personne qu'elle voulait éviter est apparue en premier. Elle aurait dû se cacher ailleurs et attendre que la moitié de la classe arrive pour aller en cours.

Dès que Sitang s'est assise à côté d'elle, Piangfa s'est levée, a rangé ses affaires et s'est déplacée d'environ trois rangées derrière, sans répondre.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es en colère parce que je suis partie hier ? » a demandé Sitang de sa place. Elle n'avait pas peur que quelqu'un l'entende, car personne n'était encore arrivé.

« … » Piangfa a pris son livre et a fait semblant de ne pas l'entendre.

« Praepang, tu es vraiment en colère ? » Finalement, Sitang a dû se lever pour venir la voir, demandant avec un sourire et préparant ses excuses.

Celle qu'on suivait s'est préparée à s'éloigner à nouveau, mais Sitang l'a retenue en lui saisissant le bras. Le sourire était sincère, mais à quoi bon si Piangfa ne voulait pas de cette amitié pour l'instant ?

« Lâche-moi. »

« Désolée, j'ai vu que tu allais encore me fuir, » a dit Sitang.

« Oui. Je voulais changer de place. »

« Pourquoi tu ne t'assieds pas avec moi ? Comme hier, comme le premier jour. »

« Sitang… Je ne veux pas que tu t'impliques trop avec moi, » a dit Piangfa directement, au lieu de tout retenir.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Hier, tout allait bien, » Sitang a cessé de sourire, son visage s'est abattu.

« Tu es trop riche, ça me met mal à l'aise. Trouve quelqu'un d'autre à fréquenter. »

Ce n'était pas qu'une question de statut social, Piangfa n'était pas aussi ridicule, mais si cela impliquait Klin, ça deviendrait un problème.

« Praepang… »

Elle a regardé le visage de son amie, qui montrait de la tristesse sans rien cacher. Ses yeux étaient remplis d'incompréhension, mais Piangfa aimait sa tranquillité. Elle ne voulait pas la perdre à cause de cette absurdité, alors elle a décidé de dire :

« N'aie plus rien à faire avec moi. »

**Chapitre 04 : C'est un dérangement**

Les mots étaient simples, le ton ne trahissait aucune émotion claire, mais ils ont laissé Sitang sous le choc. Son corps ne pouvait que s'arrêter. Le bruit qu'elle entendait autour d'elle s'est éteint. C'était probablement ce qu'on appelait un 'choc', car depuis qu'elle était née jusqu'à près de dix-huit ans, personne ne lui avait jamais dit cela. C'était la première fois.

Elle a regardé Piangfa rassembler ses affaires et s'enfuir vers un autre endroit, cette fois dans un coin de la salle de classe. Elle était très sérieuse à l'idée de se tenir loin d'elle. Alors, Sitang lui a souri une dernière fois. La réponse a été qu'elle a été ignorée comme si elle n'existait pas. Sitang a donc ramené son corps, à peine sorti de la torpeur, vers l'avant de la pièce, s'est assise à sa place et a regardé le tableau blanc presque vide, l'esprit rempli de confusion.

*« Ils se sont disputés ou quoi pour qu'ils s'assoient séparément ? »*

*« Ils ont un problème ? Ils devraient se réconcilier. »*

*« Pourquoi la star et sa "ship" ne sont-ils pas ensemble ? »*

*« Le "ship" a coulé. »*

…

Les questions, les remarques et autres phrases ont résonné pendant toute la leçon. Sitang a souri à tous ceux qui voulaient savoir, en disant qu'il ne s'était rien passé, parce qu'elle ne le savait pas elle-même… Où est-ce que ça avait mal tourné ?

Trop riche ? Si c'était vraiment ça, ce n'était pas une raison de le dire à tout le monde pour que ça s'amplifie. Il suffisait que ça se termine entre elles deux.

Elle ne pouvait pas se concentrer sur les cours. De la première à la fin de la leçon du matin, à midi, de nouvelles questions sont venues de Peeraya, qui semblait aussi confuse que ça par la situation.

« Au fait, qu'est-ce qui leur arrive ? » a murmuré Peeraya. Elle s'est tournée vers Sitang. Cette dernière a légèrement incliné la tête, un petit sourire aux lèvres, comme pour dire qu'elle ne savait pas non plus.

« Une fois que le cours est terminé, P' Peach va essayer de lui parler, et vous irez manger à la cantine. Envoie-moi un message pour me dire où tu es assise, et je te rejoindrai, » a dit Sitang à son amie.

« Attends, où vas-tu, Sitang ? »

« J'ai une course à faire, ça ne prendra pas longtemps. Je vais me dépêcher de te rejoindre, » a-t-elle répété, car elle avait déjà réfléchi à la meilleure chose à faire.

« D'accord, faisons comme ça, » a dit Peeraya. Elle s'est retournée et a regardé Piangfa, qui était assise loin derrière, et a soupiré comme quelqu'un qui ne comprenait pas ce qui se passait. Elle se souvenait qu'hier, elles étaient allées aux toilettes, puis Sitang était revenue prendre son sac et était partie, et peu après, Piangfa avait fait de même.

Au final, ce film… Peeraya avait dû le regarder seule jusqu'à la fin. Elle se sentait isolée, mais elle regrettait l'argent que Sitang avait payé, et son corps était lié au pop-corn. Elle ne pouvait pas être comme les deux autres.

Elle ne voulait pas s'afficher en disant qu'elle avait gardé le reste du pop-corn de son amie pour le manger à la maison. C'était ça… l'économie et la vie bien vécue.

.

.

.

**Le bureau des professeurs…**

Le sac Fendi, les chaussures Gucci, la montre Patek Philippe… tout a été enlevé et rangé correctement dans une boîte en carton, la meilleure que les personnes dans le bureau pouvaient trouver, car l'étudiante que tous les professeurs appelaient 'la jeune fille' ou 'mademoiselle Sitang' est arrivée soudainement et leur a demandé de l'aide. Un service de garde et de prêt a donc été mis en place, bien malgré eux.

Des marques de la tête aux pieds, la valeur des objets n'était pas inférieure à sept chiffres. Personne ne savait pourquoi elle avait soudainement voulu les enlever et les échanger, mais ce n'était pas quelque chose qu'il fallait remettre en question. Il suffisait de l'aider.

« Je reviendrai les chercher après les cours. Je vous remercie de votre aide. »

« Pas de problème. Je les garderai bien, » a répondu la professeure.

« Merci, » a dit Sitang.

Elle n'a pas prolongé la conversation. Une fois sa tâche accomplie, elle est sortie du bureau des professeurs avec les objets qu'elle venait d'emprunter, prévoyant de les échanger à nouveau après les cours de l'après-midi.

Les professeurs de la faculté de commerce se sont regardés et ont commencé à parler.

« Plus elle grandit, plus elle est belle, » a dit un jeune professeur d'une trentaine d'années, car il suivait les nouvelles de la haute société depuis toujours et connaissait toutes les personnes de la famille de Sitang, y compris l'histoire du puissant clan Chayakon. Il savait même qu'il y a plus d'un demi-siècle, ce nom de famille était tout à fait normal. Il avait commencé à s'enrichir à l'époque de son grand-père, qui avait lancé le commerce de détail et ouvert de plus en plus de succursales. L'entreprise a été transmise au père, qui l'a développée dans de nombreuses autres entreprises. Et la plus prospère de toutes… c'était l'époque de 'mademoiselle Klin', la sœur de la personne qui venait de partir.

C'était dommage… ils étaient riches à millions, mais son grand-père n'avait eu qu'un seul héritier, le seigneur Setth. Et quand le seigneur Setth a eu des enfants, c'étaient deux filles. Il semblait que si l'entreprise familiale devait continuer à prospérer, il fallait qu'elle trouve un partenaire de mariage adéquat, ce qui serait difficile… qui voudrait épouser un homme moins fortuné ?

« Mais elle a un style différent de sa sœur. Mademoiselle Klin est d'une beauté parfaite, tandis que la cadette est plus douce, plutôt mignonne, » a commenté une jeune professeure.

« C'est le genre de visage que l'on ne se lasse jamais de regarder. Ses manières sont si nobles. Elle est tellement douce. »

« Il n'y a pas de suspense pour la star de cette année. »

« On organise l'événement pour rien, » ce n'était pas exagéré. Les autres années, il fallait organiser un concours pour trouver la perle rare, mais cette année, ce n'était pas nécessaire.

« Bon, considérons-le comme une cérémonie annuelle, » a retenti un rire après la dernière phrase avant que quelqu'un ne prenne son smartphone pour photographier la montre de luxe, le sac et les chaussures pour s'en souvenir.

.

.

.

En lisant le message de son amie et en se dirigeant vers l'endroit indiqué par Peeraya, Sitang a vu deux personnes assises, le dos tourné, de loin. Elle a accéléré le pas et a choisi de s'asseoir en face de Piangfa. Piangfa a posé son vieux sac en tissu sur la table, a regardé la personne en face d'elle et a souri doucement.

Piangfa a regardé la personne en face d'elle d'un air impassible, mais c'était Peeraya… qui était bouche bée en regardant Sitang et les changements.

Elle s'est fait voler où ? Et d'où venait ce sac en tissu ? Et qu'en était-il de ces énormes tongs en caoutchouc de la marque Chang Dao ? C'était de la folie.

« Sitang ! » a crié Peeraya, paniquée, mais pas trop. Vu l'état de Sitang, c'était normal d'être choquée.

« Oui, » a répondu Sitang, toujours souriante.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi es-tu… »

« J'ai faim, je veux manger, » a dit Sitang. Elle a posé son coude sur la table, la main sous le menton, et a pris un air abattu, ne laissant pas son amie poser d'autres questions. Elle n'avait pas préparé de réponse à l'avance.

« Ah, » Peeraya était toujours confuse et ne savait pas comment formuler ses questions. Elle a dit : « Je vais aller commander de la nourriture en premier. »

« Je n'ai pas d'argent, » a dit la pauvre.

« Je n'ai même pas un baht. Je peux t'emprunter de l'argent, Peach ? J'ai faim, » elle ne mentait pas, car même son portefeuille était resté avec le professeur. Elle ne l'avait pas pris.

« Ah… bien sûr. Qu'est-ce que tu veux manger ? Je vais l'acheter pour toi, » a dit Peeraya en regardant autour d'elle. Beaucoup de regards étaient tournés vers eux avec intérêt. Il ne serait pas bon de laisser Sitang traîner ses sandales ridicules pour acheter de la nourriture au restaurant. Si elle ne trébuchait pas en chemin, elle finirait aveugle par les flashs. Même si c'était impossible, elle était toujours inquiète.

« Un œuf brouillé avec du riz. »

« C'est tout ? »

« Je veux des œufs brouillés, » a insisté Sitang.

« D'accord, » a dit Peeraya en hochant la tête. Elle s'est levée pour acheter les œufs brouillés que son amie voulait, en se frottant les cheveux, confuse. Avant même d'avoir réfléchi, elle a vu des gens prendre leur téléphone et viser la table. Elle ne pouvait pas les empêcher, il n'y avait pas que deux personnes, mais dix, alors elle a juste regardé sans rien faire.

.

.

.

Piangfa a mangé son riz aux œufs brouillés assaisonnés avec difficulté. Elle a failli rire plusieurs fois, mais a essayé de garder son calme, montrant un visage impassible, même si elle voulait sourire face à la scène qui se déroulait devant elle.

Qui est-ce… qui échange des objets de marque si chers contre des choses bon marché et dit qu'elle n'a pas d'argent ? Elle espérait que ce n'était pas à cause de ce qu'elles venaient de se dire ce matin.

Même en y pensant, l'intuition de Piangfa lui disait que c'était le cas, et elle était sûre que c'était le cas.

« Je ne suis plus riche maintenant. Je peux revenir te déranger, Piangfa ? »

Piangfa a avalé son riz, a regardé la personne qui lui avait posé la question. De la tête aux pieds, Sitang semblait toujours riche, même en marchant de sa maison à l'université. Elle portait un sac en tissu pour se faire remarquer, mais elle ne savait pas si elle faisait semblant de ne pas savoir ou si elle jouait avec sa tête.

Ce n'était pas qu'elle était pauvre, mais qu'elle voulait l'être. Et c'était dangereux… si elle restait assise là, elle allait s'étouffer en mangeant. Piangfa a pris son assiette et s'est rapidement déplacée à une autre table vide.

Mais la tranquillité n'a pas duré. Après moins de dix bouchées, Sitang est apparue en face d'elle, comme d'habitude, avec ses œufs brouillés qu'elle venait d'acheter avec l'argent emprunté à Peeraya.

Pendant que Sitang s'asseyait et prenait sa première bouchée, le flash d'un appareil photo, que le propriétaire avait dû oublier d'éteindre, s'est allumé avec une phrase qui l'a fait s'étouffer immédiatement.

« Il mange des œufs brouillés aussi. Je vais le mettre sur la page de l'université, avec la légende : celui qui mange des œufs brouillés est la seule personne qui a mon cœur. »

« Idiot ! C'est la vendeuse qui a fait les œufs brouillés ! »

Le rire de ce groupe de filles a retenti, et Sitang s'est étouffée encore plus, son corps se balançant. Piangfa s'est levée, paniquée, et s'est précipitée vers elle, inquiète.

Elle avait oublié pendant un instant… qu'elles ne devaient plus se parler.

Elle a posé sa main sur son dos délicat et l'a frotté doucement, avec intention. Elle l'a fait pendant une ou trois minutes jusqu'à ce que Sitang se sente mieux. Piangfa a pris une bouteille d'eau, a ouvert le bouchon et l'a tendue à la personne qui venait de s'étouffer. Elle a regardé son visage paniqué et a souri involontairement.

Elle s'est étouffée elle-même… et s'est paniquée elle-même.

Est-ce qu'elle se débrouille bien seule ? Depuis qu'elles sont ensemble depuis quelques jours, elle a vu que les gens voulaient toujours s'occuper d'elle. Les professeurs veillaient sur elle, et les amis dans leur classe cherchaient toujours une occasion de la féliciter.

En tant que Sitang… est-ce que quelqu'un a déjà voulu s'éloigner d'elle, ou est-ce qu'elle a déjà été ignorée ? C'était ce que Piangfa voulait savoir, mais elle pouvait se répondre à elle-même que 'probablement pas' et que ce ne serait pas le cas. Regardez-la, elle n'a pas pu rester indifférente pendant plus d'une demi-journée avant de céder.

« Je suis toujours là ? » a dit Sitang en posant la bouteille sur la table, a respiré profondément et s'est tapoté doucement la joue, regardant Piangfa pour lui demander de l'aide.

« Tu veux dire quoi ? »

« Je ne suis pas morte ? » a-t-elle demandé, la main sur sa poitrine, son visage toujours aussi choqué.

Piangfa a de nouveau éclaté de rire.

« Qui meurt en s'étouffant avec des œufs brouillés ? » Et depuis qu'elle est née, elle n'avait jamais entendu une telle histoire. Si c'était le cas, cette personne devrait être inscrite comme la plus malchanceuse du monde, en plus d'une mort ridicule.

« C'est vrai, mais devenir folle à cause de se faire prendre en photo, ce n’est pas impossible, » a dit Peeraya, qui venait d'arriver après avoir regardé pendant plusieurs minutes. Elle a fait un geste de la main autour d'elles pour que ses deux amies réalisent à quel point les autres violaient leur vie privée. Peeraya ne comprenait pas. Qu'est-ce qui les poussait à vouloir autant s'impliquer dans la vie des autres ?

Elle savait que ces deux-là étaient très belles, mais bon sang… un peu de respect, s'il vous plaît.

.

.

.

« Ils veulent tellement de photos, » a lâché Peeraya, comme si elle parlait dans le vide.

« Laisse-les, Peach, » a dit Sitang, souriante, puis elle a recommencé à manger.

Piangfa est retournée s'asseoir, faisant semblant de ne pas prêter attention aux gens autour d'elle. Bien qu'elle se soit sentie un peu nerveuse le premier jour, elle a essayé de s'y habituer. Si elle voulait être amie avec Sitang, être sous les projecteurs deviendrait normal.

Parce que le clan 'Chayakon' était toujours spécial aux yeux des gens.

Si l'argent était Dieu, cela signifiait que les héritiers de Chayakon avaient le pouvoir sur Dieu. Ils avaient tellement d'argent qu'ils ne pourraient jamais le dépenser jusqu'au dernier baht de leur vie, alors que beaucoup d'autres venaient de dépenser leur dernier billet la veille et commençaient la nouvelle journée avec des dettes qu'ils avaient contractées pour survivre.

De plus, leur mode de vie, leur nourriture, tout était différent, comme le jour et la nuit. Il n'était donc pas surprenant que Sitang reçoive une telle attention. Pas surprenant du tout.

.

.

.

Le bureau était sombre, l'air glacial. Sa main délicate a serré un stylo-plume de luxe. Elle a posé sa tête contre le dossier avec affection, coincée avec une pile de documents qui semblaient faciles à lire et à signer en bas à droite.

Mais pas aujourd'hui…

« Mademoiselle Klin, » a dit Kachen, qui était là depuis un moment, regardant sa patronne et l'appelant d'une voix douce et rauque, mais claire.

« Quoi ? »

« Vous ne devriez pas rentrer à la maison ? Vous pouvez signer demain, » a-t-il dit, sincèrement inquiet. Il avait remarqué depuis le matin que sa patronne souffrait d'une migraine sévère, ce qui l'avait inquiété. Il lui avait donné des analgésiques, mais elle avait tout vomi. À présent, à trois heures de l'après-midi, son état semblait deux fois plus grave. Il craignait qu'elle ne s'évanouisse ou ne perde connaissance avant d'avoir terminé son travail.

« Tu as dit que c'étaient des documents urgents, » a dit Klin. Elle voyait des images sous un angle différent, et que ce soit en dormant ou en étant éveillée, la douleur de sa maladie était incrustée dans tout le côté droit de sa tête. Elle n'aimait pas ces moments, mais elle y était confrontée chaque fois qu'elle était stressée.

« Oui, ce sont des documents urgents, » a dit Kachen. Mais peu importe à quel point ils étaient urgents, étant donné l'état de sa patronne, elle ne pourrait pas tout gérer. Et même s'il pensait cela, elle avait déjà lu attentivement chaque ligne et approuvé ou refusé plus de dix dossiers, et il en restait encore la moitié. Il n'était pas sûr qu'elle puisse continuer, mais il était sûr qu'elle devait se reposer.

« Alors je ne rentre pas. »

Kachen a soupiré secrètement, regardant sa main serrant le stylo et son air épuisé. Si elle continuait ainsi, elle allait devoir appeler un médecin. Il n'y avait aucune raison pour qu'il ne suive pas son ordre, mais il voulait suggérer quelque chose.

« Mais vous pouvez le faire demain. Je m'occuperai du reste. Vous devriez rentrer à la maison avant que la circulation ne soit pire. Si vous attendez l'heure de pointe, ça va vous rendre encore plus malade. Sitang sera sûrement inquiète, et il semble qu'il va pleuvoir. Si vous ne vous dépêchez pas, ça va vous retarder encore plus, » a-t-il lancé son atout. Kachen savait très bien que pour sa patronne, personne n'était plus important que mademoiselle Sitang.

« D'accord, alors arrête-toi pour chercher Sitang. Elle finit à seize heures, » a dit Klin. Elle s'est redressée pour s'asseoir normalement, ses yeux étaient légèrement rouges, mais elle ne pleurait pas.

« Bien, je vais faire préparer la voiture tout de suite, » a répondu Kachen avec un sourire satisfait. Il a légèrement incliné la tête, puis s'est retourné et est sorti du bureau de la direction pour s'acquitter de sa tâche.

.

.

.

Avant la fin du cours, Sitang a reçu un message du secrétaire de sa sœur. Il lui a dit qu'il l'attendrait au parking, près de la place de stationnement du recteur, pour qu'elle puisse facilement voir où se trouvait la voiture. Elle a répondu pour confirmer qu'elle avait bien reçu le message et a regardé par la fenêtre en verre. Le vent soufflait fort, les branches des arbres ondulaient et de lourds nuages flottaient bas. Même assise dans la salle de classe, elle pouvait sentir l'humidité à l'extérieur du bâtiment. Il était possible que la pluie allait tomber, et elle semblait très forte. Le professeur devait penser la même chose, car il a donné le travail à faire et a laissé les étudiants partir vingt minutes avant la fin du cours, les exhortant à rentrer chez eux prudemment, puis chacun est parti de son côté.

« Peach, Praepang, comment vous rentrez aujourd'hui ? » a demandé Sitang à ses amies, craignant qu'elles n'aient des problèmes si la pluie tombait.

« Je rentre avec mon grand frère. Il m'attend près du bâtiment de la médecine, » a dit Peeraya.

« Je rentre en BTS, comme d'habitude, » a répondu Piangfa. Elle a regardé le ciel et n'était pas trop inquiète. Au moins, elle avait un parapluie dans son sac.

« D'accord, Peach, rentre bien. Fais attention de ne pas te mouiller. Quant à Piangfa, tu peux prendre ma voiture jusqu'à la gare. Ça t'évitera de marcher. »

« D'accord, à lundi. Bye, Praepang, bye, Sitang, » a dit Peeraya à ses amies, puis elle est partie vers le bâtiment de la médecine. Elle y avait rendez-vous avec son frère. Il étudiait aussi ici, c'était sa dernière année.

« Allez, viens, » a dit Sitang, invitant Piangfa, qui semblait toujours indécise.

Piangfa a ouvert la bouche pour refuser, mais elle a été entraînée par le bras, donc elle n'a pas eu l'occasion de dire quoi que ce soit. En plus, la pluie est tombée soudainement, et Sitang n'avait pas de parapluie. Finalement, Piangfa a dû sortir son parapluie de son sac et le lui ouvrir pour l'accompagner jusqu'à la voiture.

Ce n'était pas grave. Une fois à destination, elle pourrait lui dire au revoir, a pensé Piangfa. Mais elle avait terriblement tort. Elle n'avait pas le choix.

La luxueuse voiture européenne S-Class les attendait. Piangfa a été poussée vers la portière arrière. Sitang a ouvert la porte et l'a fait entrer sans attendre de réponse. Les refus qu'elle avait préparés en cours de route n'ont pas eu l'occasion d'être utilisés. Pas un seul.

« Assieds-toi avec phi Klin. Je vais m'asseoir devant avec Kachen, » a dit Sitang, puis elle est partie avec le parapluie.

Piangfa a cru qu'elle était devenue sourde. Un long sifflement a traversé sa tête et n'en est pas ressorti. Il est resté bloqué. La personne assise à côté d'elle, c'était bien mademoiselle Klin. Le frisson qu'elle a ressenti était dû au froid ou à la peur ? Chaque fois qu'elle la rencontrait… son sang se glaçait. Ce n'était pas bon.

Elle ne savait pas quand Sitang s'était assise à l'avant, ni quand les portières de la voiture s'étaient fermées.

Mais elle savait… qu'elle ne pouvait pas rester ici et qu'elle devait s'enfuir.

« Phi Klin n'a pas mis sa ceinture, » a dit Sitang en se tournant pour regarder sa sœur qui dormait profondément sur le siège arrière. Elle a vu son visage pâle, comme si elle était malade. Elle était fatiguée… elle avait encore travaillé à la limite de ses forces. Elle a soupiré et a demandé un peu d'aide à son amie.

« Praepang, s'il te plaît, mets la ceinture de phi Klin. Je ne veux pas la réveiller. »

Piangfa a dégluti et a levé la tête. Elle n'avait pas arrêté de regarder ses pieds, ne voulant pas croiser le regard de la personne assise à côté d'elle. Le sifflement était parti, mais elle n'avait pas bien entendu la phrase.

« Qu'est-ce que tu as dit, Sitang ? » a-t-elle demandé pour être sûre.

« Attache la ceinture de sécurité de phi Klin, s'il te plaît. Elle dort. Je ne veux pas la déranger, » a répété Sitang.

Ne pas déranger l'une revenait à déranger brutalement l'autre. Piangfa, qui venait d'être suppliée, a dégluti une nouvelle fois. Pourquoi fallait-il que ce soit elle ? Quand elle a regardé de plus près, c'était vrai, comme Sitang l'avait dit. Klin dormait profondément. Elle n'avait même pas remarqué qu'elle était entrée dans la voiture, et elle ne se réveillait pas malgré la conversation.

La seule chose qui lui venait à l'esprit… la nuit dernière, elle avait sûrement fait quelque chose de mal avec quelqu'un, comme elle l'avait fait avec elle. L'argent qu'elle avait essayé de lui donner hier avait probablement déjà été payé à une autre femme.

« Praepang, » a appelé Sitang pour la presser.

« Ah, d'accord, » On la mettait tellement sous pression. Piangfa a accepté, encore une fois, malgré elle. Elle a pris son courage à deux mains et a tendu son bras pour attraper la sangle de la ceinture de l'autre côté.

Pendant ce court instant, alors qu'elle tirait la ceinture de sécurité sur le corps de Klin, Piangfa a regardé le visage de la personne endormie, examinant chaque trait avec un sentiment étrange. Elle a respiré profondément, non pas parce qu'elle avait besoin d'air, mais parce qu'elle voulait sentir à nouveau cette odeur, après l'avoir sentie une fois hier, sans qu'elle soit claire.

Mais aujourd'hui, elle était claire…

Douce, légère, parfumée, enivrante, douce et naturellement séduisante.

Après avoir été délicatement séduite, Piangfa n'a pas voulu s'intéresser davantage à l'autre personne. Elle a attaché la boucle et est rapidement retournée à sa place.

Pendant le trajet d'un kilomètre et demi, même si elle a essayé de regarder par la fenêtre, écoutant les deux personnes à l'avant discuter, son esprit est resté concentré sur la personne à côté d'elle.

Quelle perfection, son visage, son corps, son parfum qui flottait dans l'air, sa situation financière, son travail. Où était le défaut de cette femme nommée Klin ?

Il n'y en avait aucun, à part sa personnalité… qui était mauvaise.

Ou était-ce sa conscience… elle n'en avait pas non plus. Elle faisait du mal aux autres et ne voulait pas s'excuser. Elle n'aimait pas ça.

.

.

.

« Arrête-toi ici, s'il te plaît, » a dit Kachen. Il a ralenti et s'est garé sur le bord de la route, non loin des escaliers de la gare.

« Praepang, » a appelé Sitang, mais son amie semblait perdue dans ses pensées.

« Hé ! Piangfa ! »

La voix l'a sortie de sa rêverie. Elle a regardé autour d'elle, a compris la situation, a rapidement pris son sac, a rendu le parapluie à Sitang, l'a remerciée et a ouvert la porte pour descendre de la voiture. Elle avait fait perdre trop de temps à tout le monde.

Une fois sur le trottoir, elle s'est retournée pour fermer la porte, mais quelque chose l'a fait s'arrêter et rester immobile, impuissante.

Aujourd'hui, il n'y avait que des choses qu'elle ne pouvait pas contrôler… Quelle malchance.

Klin était réveillée et la regardait droit dans les yeux.

Leurs yeux se sont rencontrés.

**Chapitre 05 : Trop cruel**

Sous la pluie fine, sans parapluie pour se protéger, pendant environ huit virgule deux secondes ou peut-être plus, Piangfa est restée plongée dans le regard de l'autre. Une multitude d'émotions tourbillonnait autour d'elle. Elles venaient de la personne en face d'elle, transmises par des yeux qui ne pouvaient pas mentir, et qui donnaient une explication à tout. C'était réel, vrai et non pas le fruit de son imagination.

Il a suffi d'un simple échange de regards pour comprendre quel genre de personne était Klin : arrogante, dédaigneuse et condescendante envers tout ce qui existait. C'était le genre de personne à ne surtout pas approcher. Même un simple croisement de chemin méritait réflexion.

« Dégage, » ses jolies lèvres bougeaient sans faire de bruit.

Cette phrase a sorti Piangfa de sa torpeur. Elle n'a pas répondu, mais a refermé la porte poliment, puis a continué son chemin vers l'escalator pour prendre le train, laissant Klin et la voiture de luxe derrière elle. Même en les laissant derrière, alors qu'elle marchait, passait la carte de transport, arrivait à la station, montait les escaliers pour attendre le train, et qu'elle était dans le wagon à mi-chemin, l'arrogance, le mépris et le dédain envers tout ce qui existait la hantaient encore. Sans parler de cette phrase courte et froide.

*« Dégage, dégage, dégage. »*

Elle a répété ces mots trois fois en soupirant et s'est appuyée contre un poteau. Mais elle a tout de suite pensé que c'était égoïste pour les autres passagers, alors elle s'est redressée, a pincé ses lèvres, a regardé le sol et a réfléchi à la même chose, encore une fois.

.

.

La pluie a transformé le trafic déjà mauvais en une catastrophe. Klin a fermé les yeux comme d'habitude. Même si elle essayait depuis qu'elles étaient parties de l'entreprise, elle était toujours réveillée, ce qui n'était pas une bonne chose.

La nausée… le mal de tête n'était pas une plaisanterie.

Sitang jouait avec son téléphone sur le siège avant, regardant l'état du trafic en temps réel. Le problème s'étendait sur plusieurs kilomètres. Dix minutes ont passé et la voiture venait de dépasser la station où elles avaient déposé Piangfa. Elle s'est tournée vers sa sœur et lui a demandé, surprise :

« Tu es réveillée ? »

« Non, » a répondu Klin, qui venait d'ouvrir les yeux.

« Je vois bien que tu es réveillée. »

« Et qui a dit que je dormais ? »

Sitang a souri. Cela signifiait que… « Alors phi Klin sait que Praepang était avec nous ? »

« Oui, » et elle en savait plus que ça, mais a choisi de ne pas en parler.

« N'est-elle pas mignonne ? Elle a mis la ceinture de sécurité à phi Klin. C'est Sitang qui le lui a demandé parce qu'elle pensait que phi Klin dormait. »

« La prochaine fois, tu peux m'appeler. Tu n'as pas besoin de la déranger, » a dit Klin avec un petit sourire. La nuit dernière, elle avait accidentellement dit à sa sœur, pour une raison sans valeur, qu'elle devait mettre fin à son interdiction de s'associer avec cette amie. Elle a dû faire comme si elle n'avait aucun préjugé, mais ce ne serait pas pour toujours. Bientôt, elle trouverait un moyen de faire disparaître cette fille de la vie normale de Sitang.

Peu importe combien ça coûterait… elle était prête à payer.

« Tu as très mal à la tête ? Pourquoi est-ce que ça recommence ? Ça faisait un moment, non ? » a demandé Sitang.

Klin a passé sa langue sur ses dents, a regardé sa sœur et est restée silencieuse. La réponse n'était pas difficile, c'était juste le stress du travail, mais la raison pour laquelle c'était revenu… c'était difficile à dire.

Voyant que sa sœur restait silencieuse, Sitang s'est tournée vers la personne qui conduisait et lui a demandé, en plaisantant :

« Est-ce que tu ne t'occupes pas bien de ma phi Klin, Kachen ? Je devrais peut-être te renvoyer, non ? »

« Je m'excuse, je ferai mieux la prochaine fois, » a répondu Kachen en souriant. Pour lui, mademoiselle Sitang n'avait pas ce pouvoir. La seule personne qui pouvait décider de son destin professionnel était mademoiselle Klin. Et elle ne le virerait probablement pas de sitôt.

Une secrétaire qui était si intelligente, loyale et avait une capacité spéciale à lire dans les pensées. Si mademoiselle Klin voulait communiquer quelque chose, elle n'avait pas besoin de le dire à voix haute, un simple regard suffisait.

Comme maintenant. La réponse que mademoiselle Sitang voulait savoir, à savoir pourquoi sa sœur était de nouveau malade, Kachen la connaissait rien qu'en regardant sa patronne à travers le rétroviseur.

« C'est parce que la nuit dernière, mademoiselle Klin n'a pas apprécié la première fois au lit, » voilà la raison.

Elles sont arrivées à la maison vers six heures du soir. Klin s'est traînée hors de la voiture avec un mal de tête si intense qu'elle voulait qu'une femme vienne se blottir contre elle. La meilleure façon de soulager cette douleur n'était pas de se reposer ou de prendre des médicaments, mais le sexe et les câlins.

Si elle avait su, elle aurait demandé à Kachen de la déposer au condo et d'appeler une jolie call-girl. Mais c'était trop tard. Elle avait complètement oublié d'y penser. Et même si elle l'avait appelée, elle n'était pas sûre de pouvoir s'amuser au lit, car elle avait l'impression de ne pas pouvoir tenir debout, de vaciller. Tout était si flou que ses yeux ne voyaient plus rien. Elle a vu le sac de sa sœur comme un vieux sac en tissu stupide et ces tongs en caoutchouc.

« Je vous laisse, » a dit le jeune secrétaire.

« Hm, » a répondu Klin, puis elle a laissé sa sœur la soutenir pour rentrer à la maison. En chemin, elle a essayé de secouer sa tête plusieurs fois, mais l'image est restée la même. Yeux flous, sac en tissu, chaussures ridicules. Qu'est-ce que c'est que ça ?

« Sitang. »

« Oui ? »

Avant qu'elle ne puisse poser la question, la gouvernante est venue les accueillir et lui a fait son rapport.

« Une de vos professeurs, mademoiselle Sitang, est passée. Elle vous attend dans le salon. »

« Pourquoi ? » a demandé Klin.

« Elle dit qu'elle est venue rendre quelque chose. »

« Quoi ? »

« Ce sont mes affaires, » a dit Sitang. Elle s'est souvenue qu'il s'agissait de son sac, de ses chaussures et de sa montre qu'elle avait laissés au bureau des professeurs. Elle n'avait pas oublié, mais elle n'y était pas retournée pour les échanger, car cela aurait pris du temps, surtout que le temps n'était pas clément. Elle pensait qu'elle pourrait le faire lundi, oubliant que la professeure pourrait en avoir besoin aussi. Cette fois, c'était sa faute.

« S'il vous plaît, accompagnez phi Klin se reposer. Préparez-lui un patch contre la fièvre. Je la rejoins dès que j'ai fini. »

« Toi, va prendre une douche et change-toi. Tu as été sous la pluie, tu vas tomber malade, » a dit Klin à sa sœur. Elle ne voulait pas qu'elle reste dans les mêmes vêtements trop longtemps, de peur qu'elle ne tombe malade. Une fois qu'elle a fini de donner ses ordres, elle s'est dirigée vers le salon.

.

.

.

« Phi Klin, allez-vous reposer. Ce n'est pas une affaire importante, je peux m'en occuper, » a dit Sitang.

« Va prendre une douche, ne me fais pas répéter, » a-t-elle dit lentement, mais le rythme et le ton de sa voix étaient « autoritaires. »

« D'accord, » la plus jeune n'a pas osé insister. Chaque fois que sa sœur utilisait ce ton, tout devenait effrayant.

Klin est entrée dans le salon. La jeune femme, qui n'avait pas encore trente ans, était assise sur le canapé en train de boire de l'eau. Elle s'est tournée vers elle et a souri bizarrement.

« Bonjour, » a dit la professeure.

« Oui, » a répondu Klin, la propriétaire de la maison, en s'asseyant sur le canapé et en croisant les jambes. Sa réponse était courte et froide.

« Je suis venue rendre les affaires de mademoiselle Sitang. Elles sont très chères et je ne voulais pas qu'elles soient oubliées trop longtemps. Je savais qu'elle n'avait pas cours le vendredi et qu'elle ne reviendrait pas avant le lundi. »

« Oui, merci beaucoup, » a dit Klin en souriant. Elle n'avait pas l'intention de prolonger la conversation.

« Mademoiselle Sitang est une personne très gentille, elle est aimée de ses amis, » elle voulait rencontrer mademoiselle Klin en personne, alors elle avait demandé l'adresse dans le dossier de l'étudiante et s'était chargée de rendre les objets de valeur à leur propriétaire. Mais ce n'était pas la seule raison. Le plus important était de pouvoir parler de près à la propriétaire de la maison. Elle ne pensait pas que la rumeur était vraie… mais c'était mieux que ce qu'elle imaginait.

Elle était si belle, avait une silhouette parfaite et une personnalité très froide. Son langage corporel, ses vêtements, son parfum séduisant et doux, tout s'accordait parfaitement avec sa chemise blanche et son pantalon bleu marine foncé. De ses cheveux à ses chaussures, elle incarnait l'aristocratie, même si elle n'avait pas montré de mépris, elle a fait sentir à son interlocutrice qu'elle était inférieure en un instant.

« Est-ce qu'elle a beaucoup d'amis, Sitang ? » a demandé Klin par politesse. Elle a remarqué que l'autre voulait vraiment lui parler.

« Elle est aimée de toute la faculté, mais elle n'est vraiment proche que de deux personnes, » quand Klin lui a parlé, la personne interrogée a souri, heureuse. Même le doyen et le recteur n'avaient peut-être pas eu cette chance. C'était une chance pour elle que Sitang ait oublié ses affaires.

« Qui sont ses amies ? » a-t-elle demandé avec indifférence, sachant déjà que c'était probablement les personnes sur la photo que Kachen lui avait montrée hier.

La professeure a souri et a parlé avec admiration :

« C'est incroyable. Beaucoup de professeurs la félicitent et disent que mademoiselle Sitang n'est pas du tout arrogante. Les deux amies sont des étudiantes qui ont obtenu une bourse Chayakon. »

« Des bons élèves, » a dit Klin avec un petit sourire. Elle a pensé à quelque chose. Elle était de si bonne humeur qu'elle a oublié sa douleur.

« Pardon ? »

« Les étudiants qui reçoivent la bourse Chayakon doivent être de bons élèves, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr. Nous les sélectionnons parmi des milliers de candidats de toutes les facultés. Ceux qui ont la chance de l'avoir doivent être les meilleurs, » a dit la professeure selon ce qu'elle savait. La sélection de la bourse était très stricte. Ils devaient avoir un bon comportement depuis le lycée et n'avoir jamais été sanctionnés, même pour des choses mineures. Et surtout, ils devaient avoir une moyenne générale d'au moins 3,50, et pour leurs études de licence, d'au moins 3,00, sans exception.

« Et si quelqu'un a un comportement inapproprié ? La mesure de soutien est-elle ? » a demandé Klin.

« L'annulation de la bourse, » a répondu la professeure.

« Si vous souhaitez faire bonne impression, » a dit Klin avec un sourire doux et naturel. Elle a regardé la professeure qui attendait qu'elle finisse sa phrase. Elle ne se souvenait pas du nom de l'une des deux amies de Sitang, mais elle se souvenait de son surnom.

« … » La personne a continué d'attendre.

Klin a parlé lentement, clairement :

« Je vous donnerai une récompense, juste… »

« Juste… » a murmuré la professeure en la regardant, le corps tendu.

« Annulez la bourse de cette enfant nommée Praepang. Dites que c'est un ordre de ma part. Veuillez en informer le bureau des bourses. »

« La jeune Piangfa ? » a demandé la professeure, incertaine. En général, les professeurs n'avaient pas besoin de se souvenir des centaines ou des milliers de noms d'étudiants, mais certaines personnes avaient une 'spécialité' et étaient enregistrées automatiquement, comme Piangfa et Peeraya. Tous les professeurs les connaissaient, car elles étaient les amies proches de la sœur de mademoiselle Klin, qui était le plus important soutien financier de l'université.

« C'est son vrai nom, l'amie de Sitang ? » a demandé Klin, l'air détendu.

« Oui, Praepang Piangfa. Mademoiselle Klin, vous voulez annuler la bourse de cette enfant ? » a-t-elle demandé, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas mal entendu.

« C'est ça. Cette personne, » a dit Klin.

« Mademoiselle Klin, pourriez-vous expliquer la raison… »

« C'est un ordre. Si vous n'êtes pas à l'aise avec cela, je devrais demander à quelqu'un d'autre, » a interrompu Klin avant que son interlocutrice ne puisse terminer sa phrase. Elle voulait se reposer et n'avait pas l'intention de donner d'autres raisons. Et ce n'était pas nécessaire.

« Je vais m'en occuper, » parce qu'elle ne voulait pas contrarier mademoiselle Klin, elle a accepté sans pouvoir refuser.

« Attendez votre récompense. J'ai déjà demandé à quelqu'un de s'en occuper, » a dit Klin. Elle a appuyé sur la cloche posée sur la table basse. Quelques instants après le son, la gouvernante est entrée et a attendu ses ordres.

« … »

« Raccompagnez notre invitée. » C'était une façon de la renvoyer qui était sèche et indifférente, sans au revoir. Pourtant, la professeure a souri, s'est levée, a dit au revoir poliment, puis est partie avec la gouvernante. Une fois qu'elles ont disparu, le corps de Klin, qui avait tenu bon plus longtemps que de raison, est tombé sur le canapé et elle s'est endormie profondément.

.

.

.

Il était vingt heures trente. Elle ne regardait pas la télévision, ne s'intéressait à aucune célébrité et ne les suivait jamais. Piangfa est rentrée dans sa chambre après le dîner avec ses parents et s'est assise à son bureau pour revoir le contenu de tous les cours du jour. Elle a résumé les points importants dans son carnet, comme d'habitude. Une fois terminé, elle a glissé le carnet dans son tiroir pour le relire avant les examens.

Elle a écouté de la musique jusqu'à vingt-et-une heures, puis a discuté avec sa sœur par messages. Cette dernière ne devait plus rester là-bas qu'un an avant de revenir. Elle lui manquait beaucoup. Sa sœur, Pabfan, n'était pas du tout comme elle. Piangfa était loin derrière elle sur de nombreux points, que ce soit la façon de vivre, de penser ou de gérer toutes sortes de gens.

Parfois, Piangfa enviait sa sœur, qui était si douée, intelligente et forte. Pendant tout le temps qu'elle était là-bas, Pabfan n'avait presque jamais eu à demander de l'argent à ses parents. La bourse couvrait tout, sauf ses dépenses personnelles. Sa sœur avait même un petit boulot pour gagner de l'argent, mais leur père lui envoyait toujours un peu d'argent pour qu'elle n'ait pas à trop se restreindre, et Piangfa et sa mère étaient d'accord.

Elle a posé son téléphone sur la table après le dernier message. Elle n'arrivait pas à dormir. Elle est sortie sur le balcon pour prendre l'air frais de la nuit. Le parfum de la nuit lui a fait du bien. Le ciel était sombre, les étoiles brillaient, la demi-lune était jolie. Pendant quelques secondes, Piangfa a pensé à Sitang.

'Sitang' signifie 'lune'. C'était parfait pour elle. Cette amie était douce, brillante, apaisante, comme le clair de lune en ce moment même. C'était l'opposé de Klin. Quelle personne… son nom signifiait soleil, mais plus elle se rapprochait d'elle, plus elle se sentait plongée dans une nuit sans fin.

Indescriptiblement mauvais…

*« Dégage, dégage, dégage. »*

Elle n'avait pas besoin qu'on le lui dise pour le faire. Elle ne voulait pas s'approcher d'elle. Quelle personne méchante !

Elle a soupiré de déception et a regardé la lune une dernière fois avant de rentrer. Un fait a traversé son esprit. La lune a toujours la même face tournée vers la Terre, et l'autre côté est toujours sombre. Et si le côté sombre de la lune était 'New Moon', alors le côté sombre du soleil serait sûrement 'Klin'.

Quelle personne, avec une peau si claire, mais qui donnait l'impression d'être plus sombre qu'un trou noir. Elle espérait ne jamais la revoir.

.

.

.

Le lundi est arrivé sans nuages de pluie, mais Piangfa avait quand même son parapluie. Elle est arrivée à l'université plus tôt que d'habitude. Elle a marché lentement sur le trottoir. Au même endroit, la même heure, la même voiture de luxe est passée devant elle.

Derrière l'ombre des vitres teintées, Piangfa a cru voir la propriétaire de la voiture la regarder et lui sourire pendant un instant avant de passer en silence.

Elle n'y avait peut-être pas prêté attention, mais elle s'est retournée automatiquement.

Parce qu'elle se souvenait bien… c'était la voiture de Klin.

Elle n'a pas eu le temps de s'interroger sur ce sourire pendant plus d'une demi-journée. Après le cours sur l'export-import, Piangfa a été convoquée au bureau des bourses.

« Votre bourse d'études a été annulée, et cela prend effet dès aujourd'hui, » a dit le professeur. Il était indifférent et ne semblait pas s'inquiéter.

Mais Piangfa est restée figée, son corps engourdi et froid de la tête aux pieds. Elle ne comprenait pas ce que cela signifiait.

« Pourquoi a-t-elle été annulée ? »

« Vous avez eu un comportement inapproprié. Le bureau des bourses vient d'être informé. »

« Je ne comprends pas, » a dit Piangfa, la voix tremblante. Elle sentait ses lèvres trembler. Son cœur battait la chamade, effrayée par ce que le professeur lui disait.

« L'université a suspendu votre bourse d'études. Nous avons été informés que vous avez eu un comportement inapproprié. L'ordre prend effet dès aujourd'hui. Vous comprenez maintenant ? » Le professeur, voyant que l'étudiante avait besoin d'une explication, a répété de manière concise, claire et sans ambiguïté.

« Quel genre de comportement inapproprié ? » Piangfa voulait une réponse. Le bord de ses yeux chauffait.

« Vous devez vous interroger. Le professeur a juste été informé. Les informations ne peuvent pas être divulguées, » a-t-il dit en la repoussant. Non pas parce que l'information était secrète, mais parce qu'il n'y en avait pas. Le professeur d'âge moyen savait seulement que c'était le souhait de mademoiselle Klin et qu'il n'y avait pas de raison claire. Et s'il devait y en avoir une, ce serait la seule réponse : « c'est un ordre d'en haut. » C'était passé par une professeure de la faculté de commerce et confirmé par le secrétaire personnel de mademoiselle Klin.

« Mais, professeur, cette bourse est très importante pour moi. Si je ne l'ai pas… je n'ai plus rien, » a-t-elle supplié, cachant les larmes qui menaçaient de couler à tout moment.

« Étudiante, » a dit le professeur en soupirant. « Une bourse n'est pas tout. D'autres personnes ont les mêmes difficultés, mais ne remplissent pas les conditions pour cette bourse et s'en sortent. J'espère que vous l'accepterez et que vous vous améliorerez. La prochaine fois, essayez de postuler pour une autre bourse. Vous pouvez le faire, c'est sûr, » a-t-il dit avec compassion et lui a donné le meilleur conseil qu'il pouvait trouver. Il y avait de nombreuses autres bourses qui s'adaptaient aux qualifications de la jeune fille, mais les candidatures étaient closes. S'il restait un peu de temps, il aurait voulu l'inscrire, mais… il fallait attendre le prochain semestre.

« Merci, » Piangfa n'avait pas d'autres questions. Elle savait que le professeur ne lui dirait rien, alors elle a juste mis ses mains en prière, l'a remercié et est sortie de la pièce, se sentant triste et anéantie.

Elle ne comprenait pas pourquoi. La question dans sa tête n'avait pas de réponse. Mais presque chaque seconde après, le sourire du matin, sur la route, la personne dans la voiture, tout a donné une explication à Piangfa. C'était sûrement à cause de Klin.

Elle a baissé la tête et a regardé le sol. Les larmes tombaient sur les briques rouges. Tout son corps était rempli de tristesse. Elle ne voulait pas retrouver son amie qui l'attendait toujours au réfectoire. Elle est retournée au bâtiment pour son cours de l'après-midi, se dirigeant vers les toilettes au deuxième étage.

Après une longue marche, elle est arrivée aux toilettes, s'est enfermée et a sangloté sans pouvoir s'arrêter. Tout son corps a commencé à trembler. Ce n'était pas le froid, mais la douleur.

Comment allait-elle le dire à ses parents ? Quels mots utiliser pour qu'ils comprennent, alors qu'elle-même ne comprenait pas ?

Elle s'est mordu les lèvres, retenant ses sanglots. C'était engourdi dans sa poitrine. Déçue, confuse et brisée. Elle ne pouvait même pas décrire ce qu'elle ressentait.

Le semestre n'avait commencé que depuis une semaine, mais c'était comme une semaine en enfer. Chaque fois qu'elle rencontrait Klin, Piangfa devait faire face à la douleur, d'une manière ou d'une autre. Ses mots, ses regards et ses actions. Et il y aurait-il encore autre chose ?

Est-ce que c'était fini… Assez.

Elle a laissé les larmes couler sur sa chemise et tomber sur le sol, sanglotant doucement. Le regard de cette femme la hantait encore, froid, arrogant, toujours méprisant. Au milieu de cette confusion, il n'y avait qu'une seule chose que Piangfa comprenait clairement : Klin était méchante. Et bien trop méchante.

Le simple fait de penser à elle… la faisait pleurer encore plus.

.

.

.

**Le bureau des professeurs, faculté de commerce.**

Le son de la climatisation se mêlait aux conversations. Le professeur qui avait donné le cours d'export-import le matin est venu s'asseoir avec les autres après le déjeuner. Le sujet de la conversation était l'étudiante à qui il venait de dire d'aller contacter le bureau des bourses.

Au début, il ne comprenait pas pourquoi l'étudiante avait été appelée, et ça ne l'intéressait pas. Mais quand il a vu que c'était l'amie de mademoiselle Sitang, il a demandé en secret à son ami de ce département. La conclusion était que l'étudiante nommée Piangfa avait été brusquement privée de sa bourse, alors il a raconté l'histoire aux autres dans le bureau.

« Pourquoi sa bourse a-t-elle été annulée ? Elle est amie avec mademoiselle Sitang, non ? » a demandé quelqu'un, perplexe.

« Je ne sais pas. On m'a dit que c'était un ordre d'en haut. Et je n'ai pas eu envie de poser trop de questions. »

« Qui est 'en haut' ? » Il voulait savoir. À part mademoiselle Sitang, qui était l'amie de cette fille, qui oserait faire une chose pareille ?

« Qui pensez-vous ? »

« Le recteur ? Je ne pense pas, » il a fait une supposition et a secoué la tête, car il ne pouvait pas y croire.

« Qui d'autre est au-dessus de mademoiselle Sitang ? »

« Mademoiselle Klin ? »

Tout le monde s'est tu. Personne n'a continué la conversation. Ils se sont juste regardés, comme pour dire qu'ils comprenaient. La professeure qui était passée déposer les affaires de Sitang a ouvert le tiroir à côté de son bureau et a regardé ce qui se trouvait à l'intérieur d'une boîte vert foncé, les yeux brillants. L'étudiante était malheureuse, mais la belle Rolex était intéressante. Elle savait sans qu'on le lui dise qu'elle coûtait au moins six chiffres, peut-être même un demi-million.

Et c'était la récompense de mademoiselle Klin… pour elle.

.

.

.

Parce que Peeraya était allée chercher ses affaires chez son frère au bâtiment de la médecine et avait dit qu'elle allait manger dehors, Sitang était seule. Et Piangfa avait disparu depuis plus d'une demi-heure au bureau des bourses. Elle n'était pas revenue. Sitang a essayé de l'appeler, elle n'a pas répondu. Elle lui a envoyé un message, elle ne l'a pas lu. Elle est allée au bureau des bourses, et le professeur lui a dit qu'elle était partie depuis longtemps, mais où ? Piangfa avait disparu. Sitang ne savait pas où elle était.

Elle n'avait pas mangé de midi parce qu'elle attendait son amie, et quand elle l'a cherchée… son amie avait disparu.

Finalement, elle est retournée au bâtiment, s'est assise au deuxième étage et est allée aux toilettes pour se regarder dans le miroir et s'assurer que ses vêtements étaient en ordre. C'est là qu'elle l'a trouvée. Piangfa se lavait les mains devant le miroir. Le reflet montrait un visage triste, les yeux rouges et humides, comme si elle venait de pleurer beaucoup.

Elle ne savait pas ce qui s'était passé, mais Sitang s'est approchée lentement, a posé sa main sur son dos et l'a caressé doucement, d'une voix douce, pour la réconforter.

« Ne t'inquiète pas, ça passera, » que ce soit la joie, la tristesse ou le chagrin, tout finira par passer. Sa sœur lui avait enseigné cela, et elle le transmettait à son amie.

Piangfa a regardé son amie à travers le miroir. La phrase qu'elle venait de dire… signifiait-elle qu'elle savait ce qui s'était passé ? Et pourquoi disait-elle que ce n'était rien ?

Oui, bien sûr… parce qu'elle était riche ?

Parce qu'elle avait beaucoup d'argent, elle pensait que quelques milliers de bahts, qui n'avaient aucune importance pour elle, n'en auraient pas non plus pour les autres ? Les riches sont comme ça. Difficiles à fréquenter.

Les larmes qui s'étaient taries ont recommencé à couler. Piangfa s'est retournée, prête à se cacher à nouveau dans les toilettes, mais l'autre personne s'est mise en travers de son chemin.

« Praepang, tu peux pleurer ici. N'aie pas honte. Je ne suis pas une étrangère, » a dit Sitang en attrapant ses épaules et en la regardant. En voyant ses larmes, elle se sentait mal. Elle ne savait pas comment la réconforter, alors elle a décidé de la serrer dans ses bras et de lui caresser doucement les cheveux. Elle voulait partager sa peine.

Piangfa ne pouvait plus se retenir et a fondu en larmes, la tête enfouie dans l'épaule de l'autre, laissant échapper des sanglots sans aucune honte. Elle savait maintenant que Sitang n'avait rien fait de mal. La seule personne qui contrôlait tout, c'était Klin.

Et en y pensant, cela lui a rappelé une nouvelle fois que… Klin était méchante.

.

.

.

La musique *Entertainer* de Zayn passait dans les écouteurs. Ses pieds reposaient sur le siège passager avant, dont l'appuie-tête avait été enlevé pour qu'elle puisse étirer ses jambes plus facilement, car s'asseoir normalement n'était pas confortable. C'était mieux ainsi, alors Klin le faisait.

Elle était satisfaite et se fichait de ce que les autres pensaient… c'était sa voiture.

Kachen, qui conduisait, a jeté un coup d'œil à sa patronne assise à l'arrière à travers le rétroviseur. Il a vu les chaussures en cuir noir et le bas de son pantalon bouger au niveau de ses yeux et a souri.

Si elle levait un peu plus ses pieds, ils toucheraient le plafond. Si elle les bougeait un peu plus, elle pourrait lui toucher la tête. Mais ce n'était pas grave, Kachen ne s'en souciait pas, même si sa patronne était beaucoup plus jeune que lui.

Mademoiselle Klin était de très bonne humeur après la réunion avec l'autre entreprise, ce qui signifiait que les négociations s'étaient bien déroulées et qu'il n'y avait pas eu de problèmes. Il n'y en avait presque jamais.

« Mademoiselle Klin. »

« Hmm, » elle a baissé le volume de sa musique et a attendu que son secrétaire parle.

« L'université a confirmé que c'était réglé. Et pour les affaires que vous m'avez demandé d'envoyer, je les ai données à la professeure. Elle vous a remercié, » a dit Kachen en regardant la route et en se concentrant sur sa conduite.

« Ah, bien… achète-toi une nouvelle montre, Kachen. Je suis fatiguée de celle que tu as au poignet, » a dit Klin. Elle n'a même pas regardé laquelle il portait, mais quand on travaille avec elle, l'image de son assistant est toujours importante. Les vêtements, la voiture, la montre, tout doit être digne.

« D'accord. Je vais la changer dès que possible, » il ne changeait pas souvent de montre. Peut-être une ou deux fois par an, il en achetait une en fonction de la générosité de mademoiselle Klin. Il n'y avait pas de plafond, et cela n'avait rien à voir avec le budget de l'entreprise. Il avait une carte de crédit séparée qu'elle lui avait donnée. Et chaque fois qu'il choisissait une nouvelle montre, Kachen n'était pas trop gourmand, il choisissait seulement celles qui avaient l'air bien et dont le prix était raisonnable. Et il revendait l'ancienne pour acheter la nouvelle, sans toucher à la carte de crédit de sa patronne.

« Bien, » la conversation était finie. Klin a augmenté le volume de la musique. La chanson venait juste d'arriver au passage : *'Guess you didn't know that you were my favorite entertainer'*. Un sourire de satisfaction s'est dessiné sur ses lèvres. Elle a pensé à cette fille et a recommencé à bouger ses pieds. De si bonne humeur.

Kachen a continué à conduire. Il a entendu ces trois mots courts et a ressenti de la pitié pour la personne dont elle parlait, mais ce n'était pas son affaire. Ce n'était pas son travail d'avoir de la compassion.

« Bien fait pour elle, » a murmuré Klin, a fait un petit bruit avec sa langue et a regardé par la fenêtre. Elle a fredonné la chanson, l'air détendu. Elle a jeté un coup d'œil à la ceinture de sécurité à côté d'elle et a pensé à la veille. L'image de Piangfa lui est venue à l'esprit. Elle a grimacé, puis a ignoré et ne s'y est plus intéressée.

**Chapitre 06 : Une voie**

Le vent soufflait fort… le mois d'août apportait toujours la pluie à des moments inopportuns. Et c'était encore le cas. Piangfa a ouvert son parapluie et a marché lentement vers sa maison, entrant dans la ruelle avec une humeur aussi sombre que l'atmosphère environnante.

Son père était chef de département dans une petite entreprise et avait beaucoup de responsabilités.

Sa mère était une ancienne écrivaine qui travaillait en tant que correctrice indépendante avec un revenu incertain.

En faisant un calcul simple mais précis, le revenu mensuel approximatif de la famille n'excédait pas quarante mille bahts, ou au maximum cinquante mille bahts. Cependant, les dépenses étaient tout juste suffisantes pour être étouffantes : il y avait les mensualités de la maison, de la voiture d'occasion de son père, les transferts d'argent pour sa sœur, les autres dépenses de la maison, et il fallait aussi mettre de côté pour la prime d'assurance maladie qui arrivait à échéance tous les six mois. Tout cela… était la raison pour laquelle Piangfa ne voulait plus solliciter d'argent à sa famille.

Elle avait eu une bourse, mais l'avait perdue. Elle s'était sentie soulagée de pouvoir aider à alléger le fardeau de sa famille, mais ce n'était que pour un court moment. Bientôt, elle devrait donner cette nouvelle inquiétante à ses parents, et elle ne savait même pas par où commencer.

Le professeur avait dit qu'elle avait eu un comportement inapproprié…

« J'ai été privée de ma bourse parce que j'ai eu un comportement inapproprié, maman, » a-t-elle dit avec un sourire amer, comme si de rien n'était. C'était silencieux. Il n'y avait aucune réponse de la maison, dont le portail était toujours fermé à clé. Piangfa a pris une grande inspiration et l'a soufflée pour se donner du courage avant d'appuyer sur la sonnette, signalant son retour. Peu de temps après, sa mère est sortie pour ouvrir la serrure.

« Salut maman. »

« Entre, ma puce, et va prendre une bonne douche, » a dit sa mère, après que Piangfa eut passé le portail et refermé la porte comme d'habitude.

« Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? »

« De la soupe de riz aux crevettes que tu aimes. Maman a trouvé des crevettes blanches au marché et en a mis beaucoup, » a dit sa mère en lui annonçant le menu du dîner.

« Je descends manger, » a décidé Piangfa, elle ne dirait rien à sa mère pour l'instant. Elle voulait attendre que son père rentre du travail. C'était un problème que toute la famille devait résoudre ensemble, alors elle en parlerait en une seule fois.

« D'accord. Monte te doucher. Si tu as des devoirs, fais-les aussi. »

« Oui, » a-t-elle répondu. Elle a accroché son parapluie dans le garage, a monté les escaliers, s'est glissée dans sa chambre, a fermé la porte et s'est retrouvée seule. Elle a posé son sac sur une chaise et s'est laissée tomber sur le lit, la tête dans les nuages, à penser à des choses impossibles pendant près d'une demi-heure. Elle voulait aller à la grande entreprise de Chayakon, parler à Klin et lui expliquer que tout ce temps, elle ne s'était jamais prostituée, et que c'était Klin qui avait tort. Mais c'était une idée complètement inutile.

Une personne aussi méchante que Klin ne se mettrait jamais à la place de la souffrance des autres. Même si elle n'avait jamais eu l'occasion de la connaître en profondeur, Piangfa pouvait sentir l'arrogance, le mépris et le dédain dans le regard de Klin.

Cette femme… était comme ça.

Elle a soupiré longuement, acceptant que ce qui s'était passé ne pouvait pas être changé. Il fallait juste vivre dans le présent. Piangfa a pensé cela parce qu'elle voulait être forte, mais ce n'était que pour un instant. Moins de deux heures plus tard, elle est redevenue faible.

Lorsque son père est rentré, la conversation pendant le dîner a brisé le barrage de larmes. Les larmes claires qu'elle avait essayé de cacher ont commencé à déborder.

« Aujourd'hui, l'entreprise a licencié près de dix personnes, » a dit son père en buvant de l'eau.

« Ils ne peuvent plus payer les salaires ? » a demandé sa mère.

« Ça a l'air d'aller mal. L'économie n'est pas très bonne en ce moment. Le patron est aussi mal à l'aise, mais que peut-on y faire ? S'il ne licencie pas aujourd'hui, l'entreprise fermera demain. Il n'y a pas beaucoup de choix. »

« Et toi, tu vas te faire licencier ? » Sa mère a tourné sa cuillère dans son bol de soupe de riz en regardant son père, inquiète.

Piangfa a seulement pu les regarder, se sentant mal à l'aise. La chose qu'elle s'était préparée à dire pendant plusieurs heures a été mise en silence. Elle n'a rien dit.

« Je ne suis pas sûr, mais je cherche un autre travail au cas où. Si je me fais licencier un de ces jours, je ne serai pas dans le vide. »

« Oui, si cela arrive, on sera vraiment dans le vide, » a acquiescé sa mère.

Piangfa est restée silencieuse. La personne qui était vraiment « dans le vide », c'était elle. Elle flottait sans direction depuis le déjeuner et se sentait toujours jetée en l'air, laissée en suspension.

« Combien il nous reste d'économies sur le compte ? » a demandé son père.

« Un peu plus de deux cent mille. Si je me retrouve vraiment au chômage, cela devrait suffire pour quatre ou cinq mois. »

« Alors ça ira, » son père a souri, a regardé Piangfa et a dit : « C'est une bonne chose que notre petite Praepang soit douée à l'école et qu'elle ait une bourse pour les frais de scolarité pendant quatre ans. Sinon, ta mère et moi aurions de gros problèmes. Sois une bonne enfant, ma puce. Étudie bien, pour que le mécène ne regrette pas de t'avoir fait confiance. » Un sourire de fierté s'est étalé sur le visage de son père, mais l'auditoire n'a pas pu retenir ses larmes.

Piangfa a lâché sa cuillère, a essuyé ses larmes avec le dos de sa main et a répondu aux questions inquiètes de ses parents seulement en disant :

« La soupe de riz est trop chaude et me brûle la bouche. »

C'était tout, et elle n'a pas pu dormir de la nuit. Elle n'avait jamais été aussi triste. Ses sanglots étaient silencieux. La climatisation ne fonctionnait pas parce qu'elle voulait aider la famille à économiser sur les factures d'électricité, mais elle se sentait glaciale jusqu'aux os… une douleur amère.

.

.

Elle a gardé le secret pour elle jusqu'au vendredi…

Aujourd'hui, il n'y avait pas de cours. Piangfa a mis tous les documents nécessaires dans son sac à dos et a dit à sa mère qu'elle allait se promener au centre commercial. Sa mère n'a pas cherché à la retenir à la maison. Elle a rapidement pris de l'argent dans un petit tiroir et le lui a donné : mille bahts pour une enfant qui n'aimait pas faire du shopping et qui ne sortait pas si ce n'était pas nécessaire.

C'était probablement une bonne chose pour sa mère, car sa plus jeune fille commençait à vouloir être plus sociable, mais non… sa mère se trompait. Ce que Piangfa pensait, c'était de trouver un travail.

N'importe quoi, tant qu'il y avait quelque chose à faire.

Elle a pris le train jusqu'à la station près du luxueux centre commercial du centre-ville. Elle est allée dans deux ou trois restaurants japonais chers, dans deux boutiques de vêtements de marque chers, et a fini dans un célèbre magasin de glaces.

Elle a remis le formulaire de candidature qu'elle venait de remplir, avec les documents importants et les quelques photos qu'il lui restait, et a attendu que la jeune manager en face d'elle dise quelque chose.

« Mademoiselle Piangfa… » La manager a regardé le formulaire puis le visage de Piangfa, a souri joliment et a demandé : « Votre surnom est Praepang ? » a-t-elle lu dans les informations. Quelle fille, si belle, de son vrai nom à sa photo. Ces documents devraient plutôt être envoyés à une agence de mannequin ou pour qu'elle rejoigne l'industrie du divertissement, au lieu de perdre son temps dans un simple magasin de glaces.

« Oui, » a répondu Piangfa.

« Pourquoi voulez-vous travailler à temps partiel ici ? »

« En fait, j'ai postulé à plusieurs endroits, mais n'importe où me convient. Je veux juste avoir un revenu supplémentaire, » a-t-elle dit honnêtement. Elle n'a pas pensé à dire quelque chose qui flatterait la personne qui l'interviewait.

« Très franche. »

« Oui, » a acquiescé Piangfa.

La manager a ri et a demandé de bonne humeur : « Si je vous prends, quand pouvez-vous commencer ? »

« À partir de lundi prochain, après les cours. Et tout le week-end. »

« Notre magasin suit les horaires du centre commercial, mais vous devez venir avant pour préparer les choses et nous fermons à vingt-et-une heures, mais vous devez rester pour tout nettoyer. Pensez-vous que vous pouvez le faire ? Vous êtes si jeune, » a demandé la femme plus âgée, testant la réaction de Piangfa.

« Je pense que oui, » a-t-elle répondu, un peu incertaine. Piangfa voulait plutôt utiliser son temps après l'université pour réviser ses cours, mais elle n'avait pas d'autre choix.

« Vous semblez hésiter. D'accord. Si j'ai une réponse, je vous recontacterai. C'est tout pour aujourd'hui. »

La même chose que dans tous les autres magasins. Piangfa a souri, a dit au revoir à la manager et est sortie, se sentant vide et presque sans émotion. Elle a marché jusqu'à une librairie, serrant les sangles de son sac à dos. S'il y avait une affiche de recrutement, elle aurait fait ce qu'elle avait toujours fait, mais il n'y en avait pas. Ce magasin n'avait pas besoin de personnel supplémentaire.

Piangfa a tourné dans les allées des livres. Aucun titre ne l'intéressait, mais quelque chose a attiré son attention et l'a empêchée d'avancer. La couverture d'un magazine de mode avec une personne dessus. Le titre était arrogant, mais probablement pas loin de la réalité :

*'Klin Chayakon, la femme d'affaires la plus belle et la plus influente de la décennie.'*

Comme dans un rêve, Piangfa a marché jusqu'à l'étagère et a touché le bord du magazine.

Elle portait une chemise blanche, un pantalon noir et une veste de costume. Des chaussures en cuir noir brillant. Chaque détail était parfait, mais le peu de confiance qui lui restait s'est complètement effondré.

Le moment où elle a accidentellement croisé le regard de la personne sur la photo, elle a eu l'impression que sa confiance était aspirée. Et si tous les emplois pour lesquels elle avait postulé aujourd'hui étaient refusés ? Que ferait-elle demain ? Elle n'avait pas demandé combien de temps cela prendrait pour prendre une décision et quand elle devrait attendre.

Inquiète à nouveau…

« Praepang ! » Une légère tape dans son dos a fait que Piangfa s'est retournée.

« Peach ? »

« Oui, c'est bien toi. Je ne sais pas si je dois être fière de ma mémoire ou d'avoir une amie si belle qu'on la reconnaît à cent mètres de distance, » a dit Peeraya en souriant. Elle a jeté un coup d'œil au magazine que Piangfa venait de lâcher. Elle a tout de suite su qui c'était.

« C'est la sœur de Sitang. Elle est très belle, n'est-ce pas ? Même en tant que fille, je pourrais tomber amoureuse d'elle, » a-t-elle dit en le prenant pour regarder le recto et le verso. Elle a eu envie de l'acheter.

« Et toi, Peach, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu te promènes ? » Piangfa ne voulait pas s'intéresser à cette couverture et a changé de sujet en invitant son amie à parler.

« Je cherche des choses. Je veux une paire de chaussures Adidas pour la course. Je me suis forcée à payer 6 500 bahts. Et je suis passée par ici pour acheter des cartes de tarot, » a dit Peeraya. Elle a remis le magazine à sa place et a montré à son amie un sac contenant une boîte de chaussures et un jeu de cartes noires.

« Comment on joue avec ces cartes ? » a demandé Piangfa, intéressée. Elle espérait que ce n'était pas un jeu d'argent.

« C'est pour apprendre à lire l'avenir et gagner un revenu supplémentaire. De nos jours, il faut être travailleur. J'ai failli m'évanouir en payant les chaussures, c'était trop cher. Mais je n'ai pas pu résister. Et toi, Praepang, qu'est-ce que tu fais ici ? » a demandé Peeraya en retour.

« Je suis, euh… » Si elle disait qu'elle avait postulé pour un travail, l'explication serait longue. Non seulement elle n'avait rien dit à ses parents, mais elle n'avait jamais dit à ses amis qu'elle avait perdu sa bourse. La raison était trop embarrassante. Piangfa a hésité, n'osant pas parler. Elle a juste regardé son amie et a souri, changeant de sujet sur les chaussures, même si elle ne devrait pas se mêler de ça.

« Mais ces chaussures sont chères, non ? Où as-tu trouvé l'argent pour les acheter ? » Elle a changé de sujet en sachant qu'elle était impolie, mais elle voulait protéger son secret.

« Je travaille à temps partiel, » a dit Peeraya en haussant un sourcil et en souriant fièrement.

« Un travail ? » Piangfa s'est tout de suite sentie soulagée. Si son amie le faisait, ce ne serait pas étrange si elle demandait de le faire aussi.

« Est-ce qu'ils embauchent encore, Peach ? »

L'amie interrogée a eu l'air un peu inquiète. Elle a regardé Piangfa, a réfléchi et a parlé doucement : « Pas vraiment, mais j'aimerais bien que tu viennes travailler avec moi. Ça t'intéresse ? On gagne bien. On peut devenir riche en quelques jours. »

« Oui, » a répondu Piangfa rapidement.

« Tu es sûre ? »

« Oui, je suis sûre. »

Peeraya a regardé son amie de la tête aux pieds. Même si elle la voyait tous les jours, elle l'aimait beaucoup. Avec ce visage et cette silhouette, si elle la proposait… personne ne refuserait.

« C'est une bonne chose, parce que si tu es belle comme ça… tu vas gagner beaucoup d'argent. »

Piangfa a regardé son amie, sans comprendre ce que cela signifiait.

.

.

Je ne sais pas si c'était parce que Dieu avait pitié, mais au milieu de toutes ces malchances, quelque chose de bon est arrivé. Piangfa se tenait ici, au rez-de-chaussée du luxueux centre commercial, près de la station de train. Il y avait des gens de toutes sortes, qui marchaient partout.

Elle était nerveuse autrefois, mais elle s'était habituée. Elle était timide autrefois, mais aujourd'hui, elle était si indifférente qu'elle en était presque passive.

N'importe qui… s'il vous plaît, prenez ces choses pour qu'elles disparaissent rapidement. Et plus vite, c'est mieux. Cela signifiait qu'elle serait libre toute la journée tout en étant payée de la même manière.

Mille bahts par jour. En travaillant seulement le week-end, elle gagnait plus qu'un travail à temps partiel dans un restaurant pendant tout le mois. C'était grâce à Peeraya, qui l'avait emmenée postuler et avait supplié la manager de l'embaucher. C'était la raison pour laquelle Piangfa avait surmonté sa propre crise financière.

Le mois dernier, après avoir travaillé quatre week-ends sans interruption, elle avait reçu son salaire plus un bonus, pour un total de dix mille bahts. Ce mois-ci, ce ne serait pas différent.

Près de deux mois sans bourse… ce n'était pas grave.

Elle n'était pas morte, elle s'en sortait. Il fallait juste qu'elle n'abandonne pas.

« Voici un nouvel échantillon de produit gratuit, » a-t-elle répété la même phrase, alternant avec quelques mots qu'elle n'avait pas besoin de mémoriser. Une boîte de maquillage de marque célèbre qu'elle tendait à tous ceux qui passaient, qui était prise en moins de trois secondes.

« Praepang, dans une demi-heure on arrête de distribuer pour aller manger. J'ai faim, » a dit Peeraya.

« D'accord. Il en reste beaucoup ? »

« Moins de cinq cents kits. Ils devraient partir avant quinze heures. »

« C'est rapide aujourd'hui. Il n'est que midi et demi, » a dit Piangfa, un peu étonnée. Depuis l'ouverture du centre commercial, la distribution des échantillons semblait se terminer trop rapidement, mais c'était une bonne chose.

« Bien sûr. Cette marque est si chère au comptoir. Qui ne voudrait pas d'un échantillon gratuit ? » a murmuré Peeraya, assez bas pour qu'elles soient les seules à l'entendre.

« Moi, » a dit Piangfa. Elle ne mentait pas. Le produit était bien trop luxueux pour les soins qu'elle utilisait habituellement, et même si elle l'avait pris et qu'il était vraiment bon, elle ne pourrait pas se le permettre. Il était donc préférable de ne même pas l'essayer.

« D'accord, fais ce que tu veux, » a dit Peeraya, l'air blasé. Elle a regardé la boîte d'échantillons de maquillage et a pensé… combien de boîtes je vais ramener à la maison aujourd'hui ?

Klin a tourné vers le parking au rez-de-chaussée pour se garer dans la zone des supercars. Elle a baissé la vitre, a pris deux billets de mille bahts dans la boîte de rangement et les a donnés à l'agent de sécurité qui l'aidait, puis a remonté la vitre et a réfléchi seule.

Klin ne venait pas souvent dans ce centre commercial, ni dans les autres de Bangkok. Elle ne voulait pas se promener. Elle n'avait jamais vu l'intérêt de faire du shopping elle-même, car les choses qu'elle voulait étaient généralement gérées par Kachen. Mais aujourd'hui, elle devait venir.

Parce que dans quelques jours… c'était l'anniversaire de Sitang.

Elle y pensait depuis la semaine dernière, assise, debout ou couchée. Même en mangeant, aux toilettes ou en travaillant à l'entreprise, elle y pensait, mais c'était inutile. Klin était complètement à court d'idées.

Elle n'était même pas capable de trouver un cadeau d'anniversaire pour sa sœur. Elle se sentait inutile, se blâmant pour la troisième fois. Elle a frotté sa tempe droite et a soupiré, secouant un peu la tête, insatisfaite.

Elle a pris son smartphone, qui était dans un étui avec deux fentes pour cartes de crédit à plafond illimité. Klin n'aimait pas s'encombrer. Juste son téléphone et ses cartes suffisaient.

Elle est sortie de la voiture, a fermé la porte, l'a verrouillée avec la télécommande, est passée devant l'agent de sécurité qui l'attendait. Klin a pincé ses lèvres, a souri un peu et s'est laissée porter par ses pensées.

Elle n'avait toujours aucune idée… Qu'est-ce qu'elle allait offrir à sa sœur ?

« Je suis vraiment stupide, » a-t-elle murmuré en marchant dans le centre commercial. Elle a balayé du regard tout ce qui l'entourait, comme si une option intéressante allait apparaître.

Mais c'était inutile… Il n'y avait que des gens qu'elle ne connaissait pas et des choses qu'elle ne voulait pas. C'était comme une perte de temps, mais elle a continué à se promener, calmement.

.

« Phi Klin ! » Une voix inconnue. Klin s'est tournée, a changé d'angle, a regardé et a souri involontairement. Le monde pourrait-il être plus petit ? C'était cette fille…

« C'est Peach, l'amie de Sitang. Et là, c'est Praepang, l'amie de Sitang aussi, » a crié Peeraya, puis elle s'est précipitée vers la sœur de son amie, la menaçant presque.

Klin n'avait jamais rencontré cette personne auparavant, à part sur la photo qu'elle avait vue. Mais pour l'autre, on pouvait dire qu'elles se connaissaient très bien.

Piangfa a détourné le visage, regardant autre chose. Elle ne voulait pas croiser son regard. Ce qui a rendu la personne encore plus curieuse. Elle s'est dirigée vers le stand de distribution d'échantillons et s'est arrêtée.

« Ce sont des échantillons gratuits. On travaille à temps partiel, » a dit Peeraya, qui n'avait même pas remarqué le comportement étrange de son amie.

« C'est bon ? » a demandé Klin, mais ses yeux étaient toujours fixés sur Piangfa.

« Oui, c'est bon. Vous pouvez essayer. Il y a une crème pour les mains dans le kit. Vous voulez essayer ça ? »

Piangfa, la personne la plus malchanceuse au monde, a essayé d'avaler sa salive. Elle était rigide, n'osant pas se retourner pour regarder la personne qui venait d'arriver, à un mètre d'elle, et qui semblait plus proche encore.

Si elle avait le choix… elle préférerait mourir de folie.

Elles avaient réussi à s'éviter pendant près de deux mois, et maintenant cette malchance revenait… un mauvais sort.

« Je peux essayer, » a répondu Klin. Essayer un échantillon ne ferait pas de mal et ça tuerait le temps.

« Praepang, s'il te plaît, ouvre la crème pour les mains pour phi Klin, » a dit Peeraya à son amie.

Parce qu'elle n'avait jamais pu dire non à qui que ce soit, Piangfa a pris la boîte d'échantillons, a ouvert le paquet et a pris la crème pour les mains, impuissante. Elle a baissé la tête et l'a tendue à la personne plus grande. Mais il y a eu un silence, aucune réponse. Quand elle a levé les yeux pour voir ce qui se passait, Piangfa a réalisé qu'elle venait de tomber dans un piège.

« J'ai les mains prises, je ne peux pas l'ouvrir, » a dit Klin en montrant sa main droite qui tenait son smartphone et ses clés de voiture. C'était une provocation délibérée. Elle savait que Piangfa avait terriblement peur d'elle, mais elle s'en fichait. Elle voulait la provoquer.

« Aide phi Klin à l'appliquer, Praepang, » a dit Peeraya.

« D'accord, » a-t-elle accepté de mauvaise grâce. Elle a ouvert le tube de crème et a tendu sa main. Quand Klin a posé sa paume sur la sienne, Piangfa a senti son cœur battre encore plus vite.

Elle a pressé la crème sur la peau claire de Klin et l'a étalée avec ses doigts froids. Elle a massé la crème pour qu'elle pénètre dans la paume douce. Elle a essayé de se contrôler pour ne pas montrer qu'elle était trop nerveuse, car elle ne voulait pas que Klin se moque d'elle.

Et surtout… elle n'avait pas besoin d'avoir peur de Klin. Il n'y avait rien entre elles.

Au moment où Peeraya est partie pour distribuer des échantillons à d'autres clients, Piangfa a dû faire face aux paroles menaçantes de la personne en face d'elle.

« Je peux te faire encore plus peur que ça, » elle s'est sentie bien en l'intimidant. Cette fille ne pouvait rien être d'autre que le divertissement émotionnel de Klin.

Peeraya est revenue et a demandé, curieuse : « Phi Klin, ça vous plaît ? »

« C'est bon, » a dit Klin en retirant sa main. « Mais je dois y aller. J'ai des choses à faire. »

« Merci d'être passée. »

« Oui, » a répondu Klin, sans un long au revoir. Elle est partie immédiatement.

Peeraya a regardé sa silhouette s'éloigner et a dit à son amie : « C'est ton âme sœur. »

« Tu délires, » a dit Piangfa, c'était la première fois qu'elle était impolie avec son amie.

« Attends, tu verras si j'ai raison ou non. »

Elle disait des bêtises. Elle venait de mettre quelqu'un dans une situation difficile et elle parlait d'âme sœur ? Piangfa, qui commençait à se calmer, s'est énervée et a répondu, la voix haute :

« Peach, tu délires ! »

**Chapitre 07 : Agitation**

Les délires de Peeraya se sont prolongés jusqu'à la période des examens de mi-parcours. Depuis le premier jour d'examen jusqu'à peu de temps avant la dernière épreuve, elle a continué de battre les cartes de tarot et de les poser sur un tapis noir à bordures dorées, attendant de lire la bonne aventure pour les résultats d'examen de chaque ami qui voulait connaître son destin, pour un prix de vingt-neuf bahts.

Mais ce qui rapportait le plus… c'était les questions sur les histoires d'amour.

« Tu vas rencontrer quelqu'un qui te plaît. Ton destin amoureux est très prometteur. Tu es une personne qui ose s'ouvrir aux autres et qui est toujours optimiste, alors… »

Les prédictions de Peeraya coulaient de manière fluide. Beaucoup de personnes qui l'avaient consultée ont dit que ses prédictions étaient incroyablement précises.

Mais deux autres personnes, assises en train d'étudier dans un coin non loin de là, regardaient leur amie qui restait sérieuse dans sa quête de revenus en lisant l'avenir. Elles ont échangé un regard et soupiré silencieusement, secouant doucement la tête, ne sachant que dire.

« Peach est douée pour trouver de l'argent. Elle a des clients tous les jours, » a dit Sitang en premier.

« Tellement qu'elle n'a pas le temps de s'asseoir et d'étudier comme nous. »

« Peach a dit qu'elle avait déjà étudié à la maison, donc ça devrait aller, » a dit la personne qui regardait toujours la secte des obsédés du destin, défendant immédiatement son amie.

« C'est sûrement ça. » Piangfa a cessé de s'y intéresser et a baissé la tête pour continuer à réviser ses résumés. Mais quelques minutes plus tard, elle a dû lever les yeux pour voir Sitang fouiller dans son long portefeuille. Elle a sorti des billets et de la monnaie, s'est levée et s'est préparée à se diriger vers Peeraya, là-bas.

« Je reviens. »

« Où vas-tu ? »

« Je veux essayer aussi. Je la vois faire depuis plusieurs jours. »

« Sitang, » a appelé Piangfa d'une voix douce. Elle ne voulait pas dire que c'était insensé, mais elle a essayé de le montrer par son expression faciale, espérant que Sitang comprendrait.

« Ou tu veux passer en premier, Praepang ? Je peux attendre après toi, » Sitang a fait un visage innocent, ne comprenant pas ce que l'autre essayait de lui faire comprendre.

« C'est que tu es vraiment intéressée ? Et le soupir et le hochement de tête de tout à l'heure, ça voulait dire quoi ? » Sitang a dit en riant.

« J'étais juste frustrée que la file d'attente soit si longue, » a-t-elle dit. « J'ai attendu si longtemps, et c'est enfin mon tour. Si tu ne viens pas, j'y vais en premier. Je reviens. » Elle a souri gentiment et est partie, laissant Piangfa la regarder avec une émotion indéfinissable.

Même Sitang devenait bizarre… c'était incroyable.

Piangfa a de nouveau perdu son intérêt, se préparant à se concentrer pour lire à nouveau son livre. Cependant, une silhouette s'est ajoutée à la scène devant elle, l'obligeant à lever les yeux pour la regarder.

Un homme au visage familier, elle l'avait déjà rencontré, mais elle ne se souvenait pas de son nom. Il a tout de suite dit son nom et s'est assis à la place de Sitang, comme s'il voulait se lier d'amitié.

« Je m'appelle Pak, » a dit Pakphol, le tout dernier M. Université, qui venait de passer par le concours il n'y a pas si longtemps. Il était premier pour son apparence et ses capacités. Il a salué son interlocutrice naturellement après avoir eu l'occasion de parler en tête à tête avec la personne qu'il convoitait.

« D'accord, » c'était tout. Piangfa ne savait pas quoi ajouter. Elle a juste entendu son nom, et c'était tout.

« Tu es Praepang ? » Il a demandé quelque chose qu'il savait depuis le jour où il l'avait vue par hasard lors du concours M. et Mme. de la faculté. Il ne pouvait pas détacher son regard d'elle, même si Sitang était plus célèbre et portait le titre de Miss Université. Mais Pakphol était intéressé par cette personne, seulement par cette personne, celle qui était la deuxième dauphine après Sitang. Il n'y avait pas de raison. Il aimait juste Piangfa plus et voulait la connaître davantage.

« Oui. »

« Je suis en finance, la même faculté que toi, » a-t-il dit avec le sourire charmant que beaucoup de femmes trouvaient très beau. Pakphol a essayé de maintenir la conversation calmement, même s'il était nerveux.

« Oui, moi, je suis… en commerce international, » a dit Piangfa, commençant à se sentir mal à l'aise. Elle ne savait pas ce que la personne en face d'elle voulait, et il dérangeait son temps de révision. Mais elle a quand même répondu poliment.

« C'est difficile ? On prend les mêmes matières au premier semestre, c'est ça ? »

« Pas très difficile. »

« Je n'ai pas d'amis dans ta section. Parfois, j'aimerais bien pouvoir demander des conseils sur les cours pour pouvoir prendre les mêmes matières que toi et étudier ensemble les prochains semestres. »

Tu as bien des amis dans ta section, non ? Piangfa a seulement pensé cela, mais n'a rien répondu d'autre que :

« D'accord. »

« Je peux être ton ami aussi ? »

« Comme tu veux. » Elle voulait qu'il parte. Elle avait perdu plusieurs minutes de révision.

« Merci. Est-ce que je peux avoir ton identifiant LINE pour qu'on puisse discuter ? » Pakphol a pris son téléphone, est allé sur l'application LINE, a ouvert la fonction de recherche d'identifiant et a tendu l'appareil à sa nouvelle amie pour qu'elle le tape.

Piangfa ne voulait pas toucher aux affaires personnelles de quelqu'un d'autre, alors elle a décollé un post-it, y a écrit son identifiant et l'a tendu à l'homme en face d'elle, avec son téléphone.

« Merci beaucoup. Je dois aller étudier maintenant. On se voit plus tard. Je t'enverrai un message, » a dit Pakphol avec un grand sourire, en disant au revoir, satisfait de l'amitié qu'il venait de recevoir de Piangfa. C'était une bonne première rencontre, bien meilleure que ce à quoi il s'attendait, ce qui lui donnait encore plus envie de la connaître.

À distance…

Les deux amies qui avaient arrêté de lire les cartes de tarot regardaient la personne assise seule avec intérêt. Elles se sont toutes les deux souvenues qu'il s'agissait du dernier M. Université, celui qui formait un duo avec Sitang cette année. Il semblait que Piangfa lui plaisait beaucoup, car il la regardait souvent. Les deux savaient que leur amie ne serait pas intéressée.

« Nong Sitang, on peut prendre une photo pour Instagram ? Je suis une fan. »

En voilà un autre qui est populaire… Peeraya a regardé son amie et un étudiant plus âgé qui est venu demander une photo. La situation se répétait pour la centième fois depuis le début du semestre, seul le visage de la personne changeait.

« D'abord Sitang, puis Praepang. Et pourquoi est-ce qu'une fille aussi belle que moi est traitée comme une personne ordinaire dans cette équipe d'anges ? » C'était quelque chose que Peeraya n'a jamais compris.

Même en lisant les cartes, elle n'a pas pu trouver de réponse… C'est nul.

Klin vérifiait la nouvelle montre de luxe qu'elle avait reçue la veille. Après de nombreux jours de réflexion, elle s'était décidée pour un cadeau qui était le même que chaque année.

Juste une montre… pour marquer le temps, rien de plus.

Elle avait demandé : « Sitang, qu'est-ce que tu veux ? Je vais te le trouver. »

« N'importe quoi. Si c'est phi Klin qui l'offre, j'aime tout, » La réponse ne changeait jamais. Sa sœur était du genre… « n'importe quoi ».

« Choisis quelque chose. J'aimerais bien le savoir. »

« Je veux juste que phi Klin soit heureuse. C'est tout. »

C'était tout… et après avoir demandé plusieurs fois, risquant de l'énerver, Klin a eu une nouvelle réponse :

« Alors pour mon anniversaire, est-ce que mes amies peuvent venir dormir à la maison ? »

« D'accord, d'accord, si tu veux. »

Elle a accepté, et maintenant elle était assise, apathique, dans son bureau, pensant aux amies. Qui pouvaient-elles être, à part les deux qu'elle avait rencontrées l'autre jour ? Rien que d'y penser, ça la rendait folle.

Pourquoi ne voulait-elle pas la voir à ce point ? Elle a détourné le regard comme si elle voyait un fantôme en plein jour.

C'est stupide…

Klin était de si mauvaise humeur qu'elle a appelé Kachen dans la pièce et lui a demandé quelque chose d'une voix un peu irritée, plusieurs phrases remplies d'entêtement.

« Kachen. »

« Oui. »

« Comment est mon visage ? »

« Que voulez-vous dire, Khun Klin… ? »

« Mon visage, mon corps, tout mon être. Qu'est-ce que tu en penses ? » a-t-elle demandé, visiblement mécontente. Pourquoi devait-elle expliquer les détails que son assistant aurait dû savoir par lui-même ?

« Khun Klin est très belle. Vous êtes impeccable et parfaite, » a dit Kachen honnêtement. Il ne la flattait pas, car il n'avait pas besoin de mentir sur ce point.

C'est ça… Klin savait que Kachen avait raison. Qu'est-ce qui n'allait pas ?

« Si on se croisait par hasard à l'extérieur, est-ce que tu m'ignorerais ? Ou ferais-tu comme si tu ne m'avais pas vue ? »

« C'est impossible. Vous êtes si belle, » Et même si c'était une personne qu'il ne connaissait pas, il se retournerait au moins pour la regarder et se sentirait un peu perdu dans ses pensées. Kachen pensait cela.

« Kachen. »

« Oui. »

« Est-ce que tu penses qu'il y a des gens qui n'aiment pas mon visage ? » a demandé Klin pour la dernière fois, voulant être sûre de la réponse.

« Non, c'est impossible. Vous êtes trop belle pour ne pas être aimée, » a affirmé Kachen.

« Merci. Tu peux y aller. » Elle a invité Kachen à partir et s'est appuyée sur son grand fauteuil en cuir.

Elle était toujours troublée… Se souvenant d'avoir été ignorée plusieurs fois. Au restaurant, aux toilettes, au cinéma, au centre commercial…

Ou même plus loin… sur le lit, la première fois qu'elles avaient couché ensemble. Elle avait été complètement ignorée. Et pas seulement elle, mais aussi les cent cinquante mille bahts. Même quand elle les avait augmentés à trois cent mille, elle n'avait montré aucun intérêt ni aucun regard pétillant.

Quelle insolence !

Cette fille était arrogante. Comment osait-elle l'ignorer ? Une personne comme Klin, ignorée et dédaignée ?

Comment osait-elle ?

Klin a fait la moue. Ses émotions étaient en désordre. Plus elle y pensait… plus elle était mécontente. Agitée…

.

.

Dans une demi-heure, ce serait l'heure de l'examen. Piangfa ne pouvait toujours pas se dire pourquoi elle faisait ça. Elle a battu les cartes, les a coupées, a regardé son amie les poser sur le tapis et a écouté Peeraya dire :

« Choisis une carte. » Peeraya a vu son amie étudier pendant si longtemps et a eu peur qu'elle s'ennuie, alors elle l'a emmenée lire les cartes gratuitement. Vingt-neuf bahts n'étaient pas importants entre amies.

« Peach, » Piangfa a fait un visage agacé. Elle n'était pas sûre si elle était devenue folle, car elle participait à cette cérémonie. Elle était probablement sur le point de devenir folle.

« N'importe quelle carte. Le destin se cache sous ces cartes. Tu n'as qu'à la révéler, » a dit Peeraya.

« Choisis vite, Praepang, » a ajouté Sitang, après avoir lu la sienne. La carte lui avait dit qu'une roue du destin amènerait quelqu'un à elle, mais ce n'était pas encore le moment.

Elles étaient toutes les deux folles… Piangfa a mis sa main sur sa tête, a accepté de choisir une carte au hasard, l'a prise et l'a donnée à Peeraya pour qu'elle la lise et qu'elle en finisse.

Avant que Peeraya ne puisse retourner la carte, une voix est intervenue :

« Est-ce que je peux prendre une photo de vous, les deux idoles ? Je veux les poster sur la page de notre faculté pour promouvoir nos belles étudiantes. »

Piangfa et Sitang se sont levées pour poser pour la photo. Pendant ce temps, Peeraya a retourné la carte et l'a posée sur la table, disant d'une voix légère :

« Praepang, tu as eu phi Klin. »

Parce que la carte que Piangfa avait choisie sans y penser ne pouvait être rien d'autre que « Le Soleil ».

.

.

Cette année, l'anniversaire de Sitang tombait un samedi soir… Après minuit, Sitang, la seule sœur de Klin, aurait dix-huit ans.

Elle avait grandi, elle était une bonne enfant, elle avait une belle vie, mais c'était dommage que ses parents n'aient pas eu l'occasion de voir ce jour.

L'atmosphère dans la voiture était silencieuse. Elle était arrêtée au feu rouge depuis plusieurs minutes. Klin a rangé la petite photo de famille qu'elle avait prise dans la fente pour cartes de l'étui de son téléphone.

Le feu rouge a disparu… Elle a fait avancer la voiture.

.

.

La longue épreuve de deux heures était terminée…

Elles sont descendues du bâtiment d'examen et ont attendu sur les bancs à l'écart. Dans un instant, la sœur de Sitang viendrait les chercher, c'était prévu depuis midi.

Sitang s'est assise et a vérifié ses messages. Dans moins de dix minutes…

« Phi Klin arrive. Praepang et Peach, vous pouvez rentrer, vous n'avez pas besoin de m'attendre, » a-t-elle dit à ses deux amies assises avec elle. Piangfa était à côté d'elle, et Peeraya sur un autre banc.

« C'est bon, ça ne prendra qu'un instant, » Peeraya n'était pas pressée. Elle pouvait rester un peu plus longtemps.

« … » Piangfa était silencieuse. Attendre avec des amies n'était pas un problème, mais la personne qui allait arriver… c'était le problème.

« Quand Praepang et Peach seront chez vous et prêtes, je peux envoyer quelqu'un vous chercher ? Comme ça, vous n'aurez pas à payer le transport, » Parce que demain, c'était l'anniversaire de Sitang, elle avait invité ses amies à rester chez elle depuis cette nuit. Elle voulait passer les prochaines heures avec elles et rendre la journée encore plus spéciale.

« On peut prendre un taxi, envoie-nous juste l'adresse, » a dit Peeraya.

« Moi aussi, je prendrai un taxi, » a dit Piangfa. Elle pensait à ce qu'elle voulait vraiment dire, mais elle n'osait pas. Elle avait peur de blesser les sentiments de son amie.

« D'accord. Mais si vous vous perdez, appelez-moi tout de suite, je vous enverrai quelqu'un. »

« D'accord, mais si je tombe amoureuse de ton chauffeur, je ne reviendrai pas. On va s'enfuir, » a dit Peeraya en plaisantant.

« Mais il a plus de quarante ans, » a dit Sitang.

« … » Seule Piangfa restait silencieuse, réfléchissant sans cesse à la question de savoir si elle devait refuser l'invitation de Sitang. C'était trop. Elle ne devait pas seulement supporter de voir Klin pendant un court instant, mais toute une journée et une nuit. Elles se rencontreraient sûrement le matin. Comment devait-elle refuser pour ne pas blesser son amie ? Et plus important encore… sa famille aussi avait besoin d'elle demain.

Piangfa a marmonné des mots dans sa tête pendant longtemps. Avant même d'avoir eu le temps de les organiser pour les dire, une magnifique Porsche s'est arrêtée, attirant l'attention de la foule.

Qui d'autre pouvait bien posséder une voiture de luxe comme celle-là ?… À part elle.

« Phi Klin est là. On y va. » Sitang a dit au revoir à ses amies.

Le bruit doux de la porte de la voiture s'est fait entendre. Une silhouette plus grande que le toit de la voiture est apparue, se distinguant de la foule qui marchait en arrière-plan. Piangfa n'était pas en admiration comme les autres. Elle a juste baissé les yeux, évitant la confrontation.

« Phi Klin, » Sitang a pris le bras de sa sœur qui venait de contourner la voiture pour venir la chercher. Il semblait que sa sœur avait quelque chose à dire.

« Comment s'est passé ton examen ? » a demandé Klin à sa sœur.

« C'était bien. Les questions étaient les mêmes que ce que j'ai étudié. J'ai tout lu, » a dit Sitang.

« C'est super. »

« C'est parce que je suis la sœur de phi Klin. »

Klin a caressé les cheveux de sa sœur avec affection, puis a regardé les deux autres, qui réagissaient de manière complètement différente à sa présence. L'une s'est levée et s'est inclinée, tandis que l'autre…

Sa famille ne devait pas être stricte sur les bonnes manières.

Klin se tenait juste en face d'elle, mais elle ne faisait que regarder le sol, agissant de manière si indifférente que c'était moche. Pas un seul « bonjour » ni un regard joyeux. Elle ne la regardait même pas.

Quel manque de manières…

« Praepang, » a-t-elle dit, décidant de l'appeler. Klin se souvenait de ce nom.

« Oui ? » Piangfa a répondu automatiquement. Quand elle a vu qui l'appelait, son visage s'est affaissé.

Quand elle a eu ce qu'elle voulait, Klin a pris sa revanche, faisant semblant de perdre tout intérêt et se tournant pour parler à une autre personne.

« Peach aussi. Je sais que vous allez dormir à la maison ce soir, alors j'ai demandé à mon chauffeur de venir vous chercher. Ça vous évitera d'avoir à prendre un taxi, » a-t-elle dit en montrant du pouce deux voitures japonaises noires qui attendaient non loin. Si on n'y faisait pas attention, on ne se rendrait pas compte qu'elles avaient suivi Klin depuis le début.

« Oh, merci beaucoup ! » Peeraya s'est immédiatement inclinée.

« De rien. On se voit à la maison. » Klin n'a plus regardé Piangfa. Elle a marché, a ouvert la porte de la voiture pour sa sœur, l'a aidée à monter, puis a refermé la porte, agissant comme si elle était une chaufferesse. Il n'y avait que pour Sitang que Klin faisait ce genre de chose. Personne d'autre n'en avait le droit.

La voiture est partie. Piangfa a regardé. Sa poitrine était légère, ses poumons se sentaient aérés. Elle respirait beaucoup mieux. Si elle n'envoyait pas un message à Sitang pour refuser maintenant, elle devrait vraiment se décider sur ce qu'il fallait faire ensuite.

.

.

Elle est rentrée chez elle, a pris une douche et a passé environ une heure à se préparer. Elle ne pensait qu'à des choses inutiles… Piangfa n'aimait pas les anniversaires. Elle aimait ça avant, mais plus maintenant.

Parce que ses parents devaient dépenser de l'argent pour lui acheter un grand gâteau et un cadeau qui coûtait des milliers de bahts, et c'était un gaspillage. Mais malgré cela, Piangfa a choisi d'acheter une boîte à musique en forme de lune pour Sitang, sans y penser. C'était quelque chose qu'elle voulait vraiment faire.

Avant de quitter la maison pour prendre la voiture qui l'attendait, elle a répété à sa mère : « Maman, je reviens vite demain pour fêter ça. »

« D'accord, pas la peine de te presser. Amuse-toi bien avec tes amies. Et joyeux anniversaire en avance. Je te préparerai ton plat préféré demain, » a dit sa mère, en détournant les yeux de son ordinateur.

« À demain, » Piangfa a souri à sa mère, a ouvert la porte, et s'est préparée à se rendre à l'endroit où elle ne voulait pas aller.

C'est-à-dire, la maison de Klin.

Le cadeau était prêt, le gâteau aussi. Tout était préparé. Il ne restait plus qu'à attendre que Sitang change de vêtements pour enfiler son pyjama bleu foncé, comme le ciel au crépuscule. Il n'y avait rien à faire, à part s'asseoir avec sa sœur dans le salon.

« Phi Klin, »

« Oui. »

« Après minuit, tu peux être la première à me souhaiter un joyeux anniversaire ? »

« Je devais le faire de toute façon, » Klin a arrêté de jouer avec son smartphone, a regardé sa sœur et a souri.

« Ce ne sera pas comme les autres années. Ce sera plus surprenant. »

« Tu as un plan pour me faire une blague ? Pas question, » Klin ne voyait pas en quoi ce serait différent des autres fois. C'était juste un nouveau jour, un an de plus, et quelques changements légaux, c'est tout.

« Tu es si pessimiste. Comment est-ce que Sitang pourrait te faire une blague ? Je veux juste faire une surprise à Praepang, » a expliqué Sitang. Voyant que sa sœur ne comprenait pas, elle a ajouté :

« Praepang et moi sommes nées le même jour. » Et son amie n'avait jamais rien dit. Sitang avait aussi fait semblant de ne pas le savoir.

Elle s'est souvenue du jour où elle avait demandé à Peeraya de venir dormir. Praepang n'était pas là.

« Sitang est née le même jour que Praepang ! »

« Vraiment ? »

« Oui, je l'ai vu sur sa candidature. Je l'ai remise moi-même. »

Parce qu'elle le savait à l'avance, elle avait fait semblant de ne rien savoir pour que tout soit encore plus excitant aujourd'hui. Et ce serait encore mieux si elle avait la collaboration de la sœur de Sitang. Elle était sûre que Piangfa serait surprise de voir tout le monde se liguer contre elle.

« C'est une drôle de coïncidence, » a dit Klin, baissant la tête pour regarder son téléphone, comme si elle ne s'en souciait pas. C'était juste une personne qui allait avoir dix-neuf ans. Avoir le même anniversaire n'était pas spécial. Il y en avait beaucoup dans le monde.

« C'est plus qu'une coïncidence. On est nées la même année, »

Un sourire amer est apparu sur le beau visage de Klin. Elle a mis de côté toutes les autres émotions et a commencé à réfléchir sérieusement. Elle s'est léché les lèvres sans s'en rendre compte, se sentant stressée.

Sa première erreur était d'avoir acheté la virginité d'une fille de moins de dix-huit ans. Comment cela avait-il pu arriver ?

Même si l'autre personne avait consenti, c'était toujours illégal, mais ce n'était pas le plus important. Klin voulait juste savoir une seule chose.

Pourquoi une fille de dix-sept ans… avait-elle osé se vendre ?

Une seule question pouvait en engendrer d'autres. Klin est arrivée à une seule conclusion : peut-être que cette fille était plus facile que ce qu'elle avait imaginé.

**Chapitre 08 : Nuit écarlate**

Depuis qu'elle a posé le pied sur les lieux et qu'elle a marché le long du chemin en observant l'immense bâtiment au design architectural de style européen contemporain, cet endroit ne devrait pas être simplement appelé « maison », mais plutôt, et plus justement, « manoir ». Même sans connaître le prix des propriétés, une personne ordinaire comme Piangfa pouvait deviner que la valeur devait être d'au moins cent millions de bahts, et probablement plus si l'on comptait les innombrables décorations. Tout pouvait se résumer au mot « luxe ». Piangfa pensait qu'elle n'avait pas sa place ici.

Pas du tout.

Une gouvernante en uniforme marchait devant, la conduisant à travers le grand hall vers le salon. Ce qu'elle a vu lui a fait comprendre que Peeraya était déjà arrivée. Elle s'est un peu sentie soulagée de voir que tout le monde était habillé plus simplement que ce qu'elle avait imaginé, juste des t-shirts et des pantalons normaux, pas de robes ou de costumes formels comme ceux qu'on voit à la télévision.

Avant même d'entendre un salut, Piangfa a été attirée par un regard perçant qui a balayé sur elle. Un simple mouvement de tête et un regard du coin de l'œil ont suffi à lui glacer le sang. Elle se demandait pourquoi Klin lui donnait toujours cette impression. Elle n'aimait pas ça du tout.

« Praepang, tu as déjà mangé ? » a demandé Sitang en premier, commençant par une question simple. Il était environ six heures, elle pensait que son amie n'avait rien mangé avant de quitter la maison.

« Ah, je n'ai pas très faim. »

« Aujourd'hui, personne n'a faim. Peach a déjà mangé, phi Klin ne veut pas manger non plus. Je suis la seule, c'est ça ? » a demandé Sitang avec une moue, pas très contente.

« Un œuf à la poêle, ça ne te dit pas ? C'est pas trop lourd. Tu dois garder de la place pour le gâteau de ce soir, n'est-ce pas ? » a demandé Klin à sa sœur, en s'asseyant, les jambes croisées, et en jouant avec son téléphone.

« C'est une bonne idée. Je vais prendre un œuf à la poêle. Et vous, Peach et Praepang ? » a-t-elle demandé à ses amies, au cas où elles changeraient d'avis.

« Oui, ça a l'air bon, » Peeraya a montré de l'intérêt, même si elle n'avait pas encore vu à quoi ressemblait le plat ou la manière dont il était servi.

« Et toi, Praepang ? Tu manges ? Si tu ne manges pas, reste ici et discute avec phi Klin. »

« Non, je vais manger, » a répondu Piangfa rapidement. Elle craignait d'avoir à rester seule avec Klin. C'était mieux d'éviter.

Piangfa a réussi à l'éviter pendant plusieurs heures, depuis le repas d'œufs à la poêle préparé par le chef jusqu'à onze heures du soir, en passant par le temps passé dans la petite bibliothèque dans un coin de la maison. Les deux autres amies étaient allongées, emmitouflées dans des couvertures, regardant une série sur un ordinateur portable dans un autre coin.

Piangfa aimait cet endroit. Sitang devait avoir un très bon goût pour la lecture. Chaque livre était choisi avec soin et collectionné. La façon dont ils étaient rangés, alignés en ordre, montrait une grande admiration pour les maîtres écrivains.

Ils étaient tous des légendes : F. Scott Fitzgerald, Hemingway, et bien d'autres écrivains occidentaux. Du côté oriental, il y avait Dazai Osamu, ainsi que Murakami et d'autres.

Elle aimerait bien en emprunter quelques-uns. Si elle devait tous les acheter, ça lui coûterait une fortune. Piangfa y a pensé avec regret, car de toute façon, elle n'oserait jamais demander à les emprunter. Surtout de cette maison… elle n'osait pas. Elle a regardé le livre dans sa main avec un sentiment de regret et l'a remis à sa place. Le lendemain approchait, elle devait aller se préparer pour dormir.

« Praepang, tu aimes lire ce genre de livres ? » Une question l'a fait se retourner. C'était Sitang.

« Oui, c'est amusant, il y a beaucoup de sens cachés. Toi aussi tu aimes ça, Sitang ? »

« Je peux les lire, mais je ne les aime pas tant que ça. Je préfère les essais, les documentaires ou la poésie. Le livre que tu viens de lire, c'est celui de phi Klin. Elle peut lire toute la journée les week-ends. »

« Ah… » Elle aimait les mêmes choses qu'elle. C'était trop tard pour retirer ses compliments sur son bon goût littéraire. Piangfa a souri faiblement et n'a rien dit de plus. Soudain, les lumières de la pièce se sont éteintes, créant un choc. Piangfa a essayé de chercher son téléphone pour utiliser la lampe de poche, mais il n'était pas là. Elle l'avait laissé dans la chambre où elle allait dormir ce soir.

Après plusieurs secondes… elle a réalisé que toute la pièce était anormalement silencieuse. Sitang et Peeraya étaient avec elle, alors pourquoi étaient-elles si silencieuses, comme si elles avaient disparu avec la lumière ?

« Sitang, Peach ? »

Pas de réponse. Ses yeux ont commencé à s'habituer à l'obscurité. Elle a pu voir quelque chose de flou au loin, comme une petite flamme qui flottait, vacillant au gré d'une brise. Piangfa a compris que quelqu'un avait éteint les lumières pour préparer la surprise d'anniversaire de Sitang.

Comme prévu, la chanson « Joyeux Anniversaire » a retenti, et Peeraya chantait plus fort que quiconque. Piangfa a doucement tapé dans ses mains et a chanté doucement avec elles. Quand la chanson s'est terminée et que la lumière est revenue, elle ne savait pas quand Sitang s'était levée pour se tenir à côté d'elle. Mais ce qui était étrange…

C'était à cause de Klin… qui se tenait en face d'elle.

Elle tenait un gâteau au chocolat décoré de grosses fraises. De la poudre de cacao était tombée, ressemblant à de la poussière, mais ça avait l'air délicieux.

« Joyeux anniversaire, » a dit Klin à sa sœur, comme elle le lui avait demandé. Elle a regardé Piangfa et a continué la phrase.

« À toutes les deux, Sitang et Praepang. »

« Merci, phi ! Joyeux anniversaire, Praepang, » Sitang a remercié sa sœur et s'est tournée vers son amie.

« Joyeux anniversaire à vous deux, » a dit Peeraya.

Tout le monde était détendu, mais pas Piangfa. Elle avait encore des questions. « Comment vous le saviez, tout le monde ? »

« Peach l'a dit, » a révélé Sitang.

Piangfa a tout de suite compris. Peeraya l'avait sûrement vu sur sa candidature, le seul endroit où elle avait rempli ces informations.

« Ah, merci beaucoup. »

« Souhaitez quelque chose et soufflez les bougies en même temps, » a dit Sitang.

En moins d'une minute, Piangfa a pensé à un vœu et a soufflé les bougies. Elle a seulement pu éviter de regarder la personne qui tenait le gâteau. Elle ne voulait pas ressentir ses émotions, que ce soit la sincérité, le mépris, ou n'importe quoi d'autre. Elle ne voulait pas y toucher.

« Phi Klin, tu peux nous faire un vœu ? » a demandé Sitang.

« Je te souhaite d'être toujours heureuse, de faire ce que tu veux, d'être libre et… d'être aimée de tous, » a dit Klin à sa sœur. C'était simple, pas grandiloquent, et c'était quelque chose que tout le monde méritait.

« Et pour Praepang aussi, » a demandé Sitang.

Klin est restée silencieuse. La froideur et la distance se sont répandues jusqu'à Piangfa. L'aînée n'avait pas l'air de vouloir rester près d'elle. Elle ne voulait pas faire de vœux, mais finalement…

« Je te souhaite une belle vie. »

Et Piangfa a pensé : « Ma vie serait meilleure sans toi. »

Klin a posé le plateau de gâteau sur la table, a prétexté d'aller se reposer dans sa chambre, laissant le reste aux enfants. Elle a aussi mis de côté son mécontentement envers Piangfa. Après tout, cette journée devait être une bonne journée pour cette enfant, même si son comportement ne le méritait pas.

Après avoir discuté et mangé une part de gâteau, il était presque deux heures du matin quand Piangfa est retournée dans sa chambre. Elle a réalisé que les habitants de cette maison tenaient beaucoup à leur vie privée. Même les invités avaient leurs propres chambres séparées, et Piangfa aimait ça. Depuis qu'elle se souvenait, elle dormait séparément de ses parents et de sa sœur depuis le collège, donc c'était parfait.

Elle a fermé la porte, se préparant à se jeter sur le lit, mais dès qu'elle a tourné la tête, tout son corps s'est figé. Quelque chose d'étrange était là.

Klin était assise, les jambes croisées, sur le lit, regardant Piangfa avec un regard indéchiffrable. Elle a écouté la personne qui venait de rentrer dire :

« Je suis désolée, j'ai dû me tromper de chambre. »

« C'est la tienne, » Klin a corrigé. Cette chambre n'était pas la mauvaise.

« Et vous… ? »

« Je t'attendais. J'ai une question. » Klin s'est levée et s'est approchée calmement de la plus jeune, la regardant reculer au fur et à mesure qu'elle s'approchait. Finalement, elle s'est retrouvée dans la même situation que ce jour-là.

Acculée… son dos contre le mur. Cette personne aimait toujours se retrouver dans une impasse, que ce soit dans ses choix de vie ou dans une situation comme celle-ci.

« Khun Klin, » a dit Piangfa, sans issue. Pourquoi était-elle si proche d'elle ?

« Je meurs d'envie de savoir pourquoi… » Klin a arrêté sa phrase pendant un moment, fixant ses yeux dans ceux de l'autre personne.

« Tu t'es vendue à moi avant d'avoir dix-huit ans. »

« Khun Klin, je n'ai jamais… » La personne accusée a commencé à comprendre ce qu'elle voulait dire, mais elle ne savait pas comment l'expliquer.

« Mais tu as dû le regretter, n'est-ce pas ? Tu t'es repentie en refusant l'argent ? »

« Ce n'est pas ça, » a dit Piangfa.

« Alors c'est quoi, Praepang ? » Klin a penché son visage près du sien, voulant tester quelque chose. Elle allait observer chaque détail de son regard, de son expression, et de sa voix.

Est-elle expérimentée, novice, ou n'a-t-elle jamais fait ça ? Même les travailleuses du sexe devraient s'écarter… elle le saurait bientôt.

Le souffle chaud de Klin a balayé le visage de Piangfa. Elle a essayé de l'éviter, son cou touchant le mur. Elle avait de la force, mais elle n'osait pas la repousser, agissant comme une idiote qui a peur de quelque chose d'insensé.

Elle a fermé les yeux, espérant que lorsqu'elle les rouvrirait, tout reviendrait à la normale, mais non…

Il était si près qu'elle pouvait entendre son souffle. Avant même qu'elle ne puisse ouvrir les yeux, ses lèvres ont été recouvertes par les lèvres de la personne plus grande. Piangfa était immobile. Elle était consciente, mais son corps ne bougeait pas. Seules ses lèvres s'entrouvraient légèrement, pressées doucement.

C'était doux et chaud, elle avait l'impression de l'avoir déjà senti, mais elle ne se souvenait pas quand. C'était sûrement… ce jour-là.

Elle a laissé échapper un léger gémissement. Elle a senti une aspiration douce sur sa lèvre inférieure, qui a glissé vers le centre, écrasant lentement sa lèvre. Le temps semblait s'écouler très lentement.

Klin a pris sa taille fine dans ses bras, transmettant un baiser sans hâte, attendant le moment d'explorer la bouche de la plus petite. Elles se sont lentement rapprochées. Elle avait toute la nuit pour cette personne.

Elle a posé une main chaude sur son visage, puis l'a glissée sur son épaule, le long de sa poitrine de taille parfaite, au-delà de sa taille fine et sans graisse, jusqu'au bord de son pantalon de sport. Ses doigts ont glissé à l'intérieur, comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Piangfa, qui était tombée dans une transe, a soudain retrouvé ses sens. Ce qui se passait en bas allait trop loin. Et même ce baiser n'était pas approprié. Elle a repoussé Klin pour qu'elle s'éloigne et que tout s'arrête. Mais les bras qui l'entouraient étaient si serrés qu'ils ne la lâcheraient pas facilement.

Elle a tourné la tête pour s'éloigner du baiser. Sa force a été drainée. Son corps s'est affaibli de minute en minute. Piangfa a essayé de retrouver son bon sens. Sa dernière conscience était de repousser Klin et de lui donner une gifle si forte que le bruit a retenti dans toute la pièce.

SLAP !!!

Elle a donné la gifle de toutes ses forces, sans penser. Son cœur battait la chamade. Qu'est-ce que je viens de faire ? Se laisser aller au baiser ou gifler Klin ? Elle avait mal à la main.

Qu'est-ce que cette nuit ? Tout était devenu fou. Non, plus jamais. Au milieu du silence, Piangfa a heurté l'épaule de la plus grande, l'a prise par surprise, puis elle a attrapé son sac à dos, l'a mis sur son épaule et a quitté la pièce, sans dire au revoir à personne.

Elle allait rentrer à la maison.

La personne qui avait reçu la gifle se tenait toujours là, le visage engourdi, de petites perles de sang sur le coin de sa lèvre. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander d'où une femme aussi fragile avait puisé cette force. Klin a laissé échapper un rire moqueur, la langue dans la joue, et a souri avec gêne. Elle venait de recevoir sa première leçon de vie de la part de la femme qu'elle pensait facile.

C'est une claque… c'est ça, une claque. C'est fou !

Elle a laissé Piangfa quitter la pièce sans la retenir, pensant qu'elle pouvait aller où elle voulait, sans s'y intéresser le moins du monde.

Cette idiote… comment ose-t-elle la frapper comme ça ? Va-t'en.

Pensant à cela, elle est retournée dans sa chambre, agacée. Mais en un instant, au lieu de se coucher, elle est allée directement dans son dressing, a changé ses vêtements à la hâte, a attrapé un pull blanc et un jean, les a enfilés, puis s'est dirigée vers le garage. La seule raison qui lui venait à l'esprit était :

« Je ne veux pas que les gens la critiquent. » Si quelque chose de mauvais lui arrivait, les gens diraient que c'était à cause de la fête d'anniversaire de sa sœur.

C'était la dernière chose que Klin voulait… absolument.

.

.

Piangfa marchait dans l'obscurité, à deux heures du matin, sur une route silencieuse. Il y avait encore de la lumière des lampadaires, donc ce n'était pas trop effrayant. Avant de quitter le portail, le gardien qui l'avait aidée à le déverrouiller lui avait dit qu'elle ne devrait pas rentrer seule, mais il n'y avait pas d'autre option. Piangfa avait pris sa décision.

Elle a marché un peu plus loin de la maison, s'arrêtant au coin d'une rue où il n'y avait presque pas de voitures. Elle n'a pas osé aller plus loin, car elle savait que c'était dangereux la nuit. Elle a réalisé qu'elle avait fait une erreur. Si elle avait réfléchi un peu, elle aurait dû se réfugier dans la chambre de Peeraya ou appeler un taxi avec une application pour qu'il vienne la chercher au portail, et non pas partir comme une idiote. Mais elle ne pouvait plus rien y faire.

Elle s'est reprochée cela pendant un bon moment. Assez longtemps pour qu'un taxi avec la lumière allumée s'approche. Piangfa a levé la main pour lui faire signe. La voiture a ralenti pour s'arrêter. Elle a dit sa destination au chauffeur, qui a baissé sa vitre, et s'est assise à l'arrière. Elle a réfléchi seule, tandis que la voiture roulait silencieusement.

« Vous êtes sortie tard, » a dit le chauffeur, un homme d'âge moyen, engageant la conversation après un moment.

« Oui, » a répondu Piangfa poliment. Elle s'est appuyée contre le siège, sentant la fraîcheur de la voiture.

« Vos parents ne s'inquiètent pas que vous soyez partie si tard ? »

« Je rentre chez moi, » a-t-elle répondu. Elle ne venait pas de quitter sa maison. Piangfa a regardé par la fenêtre, essayant de ne pas penser à ce qui s'était passé.

« Vous étiez en visite dans ce quartier ? »

« Oui, » a-t-elle répondu brièvement, ne voulant pas continuer la conversation. Elle espérait rester silencieuse tout le long du trajet.

Pendant le silence, le chauffeur a regardé la passagère à travers le rétroviseur. Elle était tellement belle qu'il la désirait. Il l'avait vue de loin avant de s'arrêter pour la prendre sur le bord de la route.

C'était une rue privée, dans un quartier où le prix des terrains était si élevé que les gens ordinaires ne pouvaient pas se l'offrir. Qu'est-ce qu'une femme aussi belle faisait là-bas si tard ? Il n'y avait qu'une seule raison possible…

Était-elle le jouet d'un homme riche ?

Dès qu'il s'est fait cette idée, une partie de son corps a eu une réaction étrange. Ce qui était mort et endormi s'est soudainement réveillé. Il a voulu le calmer, mais ça n'a pas marché. Il a bandé, il ne pouvait pas s'en empêcher. Ses émotions ont débordé. Il est resté silencieux pendant quelques minutes, puis a décidé de poser une question sans honte.

« Combien tu vends, ma petite ? »

« Pardon ? » Piangfa était confuse. Elle n'avait pas bien entendu.

« Ton prix. »

Piangfa a commencé à sentir que quelque chose n'allait pas, mais elle a essayé de rester calme. « Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Une belle fille comme toi, tu dois être hôtesse. Je parle de ton tarif. Il est si tard, » le chauffeur a vu que la femme n'était pas habituée à ce genre de questions et qu'elle avait l'air si innocente, alors il a changé la question pour quelque chose de plus normal.

« Je ne travaille pas aujourd'hui. Je suis juste allée à l'anniversaire d'une amie, » a expliqué Piangfa, soulagée. Elle avait eu une mauvaise pensée pendant un moment.

« D'accord, » a dit le chauffeur. Son désir le submergeait. Il a de nouveau regardé sa passagère à travers le rétroviseur, puis a regardé la route devant lui, changeant de direction pour aller sur une autre route, loin de la destination initiale.

Dans la Porsche, une musique étrangère jouait. Klin l'avait mise pour rompre le silence sur l'autoroute, où il n'y avait presque pas de voitures, probablement parce qu'il était tard et que personne ne quittait sa maison.

Mais il y avait-elle… la personne qui se sentait responsable de Piangfa.

Elle avait vu dans quelle voiture elle était montée, car elle s'était garée à l'écart pour l'observer. Elle voulait savoir si son arrogance de rester seule dans le noir la ferait s'en sortir ou si elle rentrerait dormir dans sa chambre. Elle avait aussi pensé qu'elle demanderait aux gens de la maison de la ramener. Mais non, elle était tellement douée qu'elle avait appelé un taxi et l'avait pris.

Et elle… au lieu de rentrer dormir, elle s'inquiétait et l'avait suivie. C'était complètement fou.

Plus elle la suivait, plus elle s'éloignait. De la ville à la banlieue, Klin s'ennuyait de plus en plus, se demandant où la maison de cette fille se trouvait, car elle n'arrivait jamais.

Une notification de message est apparue. Elle a regardé l'écran. Qu'est-ce que Kachen lui avait envoyé ?

Elle a pris le téléphone pour lire. Sa main gauche a fait défiler, sa main droite a tenu le volant.

Le message était absurde : « Khun Klin, êtes-vous à la maison ? » Elle n'a pas répondu. Elle a posé le téléphone et a recommencé à se concentrer sur la conduite.

« Où est-elle ? » a-t-elle marmonné. Elle n'a plus vu le taxi. Elle l'avait perdue de vue en un instant, alors elle a ralenti et a cherché calmement.

Elle ne pouvait pas être très loin. Elle ne savait pas si elle avait tourné dans une ruelle ou non…

.

.

Ce n'était pas la route de la maison. C'était beaucoup trop loin. Piangfa a commencé à s'inquiéter. Elle a demandé au chauffeur, qui lui a dit qu'il essayait de prendre un raccourci, mais elle avait l'impression qu'ils s'éloignaient de plus en plus. Le doute l'a poussée à ouvrir la carte. Sa position actuelle était à l'opposé de sa maison, dans un autre quartier. Les maisons étaient espacées. C'était complètement la banlieue.

« Monsieur, où allons-nous ? »

Les portes se sont verrouillées dès qu'elle a posé la question. Le chauffeur a répondu : « Un raccourci. »

« Vous pouvez m'arrêter ? »

« Bientôt, » a-t-il dit. Dans moins de cent mètres, un grand bâtiment abandonné se dressait. C'était un paradis pour cette nuit.

Piangfa avait le numéro d'urgence à l'écran, prête à appeler. Elle ne pensait qu'à cela. Puis, elle a réalisé que la voiture s'était arrêtée.

« Monsieur, » elle a ouvert la bouche pour demander, mais le chauffeur a saisi son téléphone et l'a jeté sur le siège à côté.

Le jeune chauffeur n'a pas dit un mot. Il a allumé les phares pour éclairer le bâtiment, a déverrouillé les quatre portes, a pris un couteau de poche dans le compartiment de rangement, l'a mis dans sa poche arrière, et est sorti de la voiture. Il a ouvert la porte et a attrapé le bras de Piangfa, se préparant à la traîner dans le bâtiment. Son désir était si fort qu'il ne pouvait pas se contrôler.

La peur a rongé Piangfa. Elle a entendu son cœur battre plus fort qu'il n'avait jamais battu de sa vie. Toutes les pensées, celles qu'elle avait eues et celles qu'elle n'avait pas eues, se sont bousculées dans sa tête. Elle était confuse.

Que devait-elle faire ?

La force de l'homme était suffisante pour la traîner hors de la voiture. Un cri a déchiré le silence, mais il n'y avait personne. Personne ne l'entendait crier à l'aide.

« Crie autant que tu veux, personne ne s'en souciera, » a crié le chauffeur, agacé. Il l'avait tirée pendant longtemps, mais elle ne bougeait pas. La résistance de sa victime le rendait furieux.

« Monsieur, je veux rentrer chez moi, » Piangfa s'est accrochée à la porte de toutes ses forces, cherchant un moyen de s'échapper. Son autre bras a essayé de se débattre pour se libérer. Si elle réussissait, elle s'enfuirait aussi loin que possible.

« Tu vas aller au paradis avec moi, ma petite, »

« Non ! »

« Si ! » La force de l'homme d'âge moyen était grande, mais il ne voulait pas perdre de temps. Il a serré son poing et a frappé le ventre de la femme.

Un cri a été étouffé. Le coup a été si fort que Piangfa s'est effondrée par terre. Elle ne pouvait pas crier, mais les larmes coulaient. La peur l'a submergée.

« Qu'est-ce que tu as ? Je voulais t'emmener gentiment. Mais tu aimes les coups. Espèce d'animal ! » a-t-il juré, voulant la faire souffrir. Mais c'était une mauvaise idée. C'était mieux de la porter dans le bâtiment.

Au moment où il s'apprêtait à la soulever, un coup de marteau sur le côté de sa tête l'a fait chanceler et tomber par terre. Du sang chaud a coulé de ses cheveux sales. Il était si étourdi.

Klin a laissé tomber le marteau, s'est essuyé les mains et a regardé ce salaud avec colère. Elle voulait le frapper encore deux ou trois fois pour le tuer, mais ce n'était pas le moment. Elle s'est tournée vers Piangfa, a attrapé son bras et s'est préparée à la ramener à la voiture.

« Praepang, » a-t-elle dit d'une voix douce. Elle a vu Piangfa tenir son ventre, comme si elle avait mal. « Tu peux te lever ? On rentre à la maison. » Elle a essayé de la soulever, mais a dû la lâcher quand on l'a tirée en arrière.

Elle n'avait pas été assez prudente…

« Animal ! Tu me frappes ? Alors tu vas mourir ! » Le couteau qu'il venait de prendre de sa poche arrière a été planté au milieu du corps de la personne qui venait d'arriver… jusqu'à la poignée.

La colère de la blessure sur sa tête a poussé l'homme à enfoncer le couteau plus profondément. Il l'a rapidement retiré, et un liquide chaud s'est répandu sur sa main. Il a levé la main, prêt à frapper à nouveau pour la tuer.

Mais une autre fois… un autre coup à la tête l'a fait chanceler.

Piangfa, qui commençait à se remettre de la douleur, a attrapé le marteau par terre et a frappé de toutes ses forces. Quand elle a vu l'homme chanceler, elle a attrapé le bras de Klin et a couru. Il n'y avait pas d'endroit sûr à part le bâtiment abandonné devant elles. Elle a traîné Klin tant bien que mal. Heureusement, la lumière des phares du taxi éclairait encore un peu.

Elles sont montées au deuxième étage, se sont traînées dans une pièce et ont haleté derrière une palette en bois couverte de vieux cartons. Piangfa tremblait de tout son corps. La peur ne l'avait pas quittée.

L'atmosphère était sombre… Son cœur battait si fort qu'il aurait pu sortir de sa poitrine.

Un léger gémissement est venu de la personne qui venait de s'asseoir, appuyée contre la palette. Elle semblait essayer de se retenir. Piangfa, dont les yeux s'étaient habitués à l'obscurité, a regardé la personne qui avait risqué sa vie pour l'aider et lui a demandé avec inquiétude :

« Tu as moins mal au ventre ? » Elle avait vu qu'elle avait été frappée aussi, mais heureusement qu'elle l'avait aidée à temps avant qu'elle ne reçoive un autre coup.

« … » Pas de réponse. La douleur de la blessure et le sang qui continuait de couler l'empêchaient de parler.

« Khun Klin, » a dit Piangfa d'une voix douce, parlant le plus bas possible. Elle n'était pas sûre si l'homme les avait suivies.

« Hmm. »

« Tu as encore mal au ventre ? »

« … »

Seulement un gémissement. Piangfa a tendu la main pour la tenir, pour la rassurer, même si elle avait aussi très peur. Elle espérait qu'elles seraient toutes les deux en sécurité. Mais le liquide collant qu'elle a senti sur la main de Klin et l'odeur du sang qu'elle a sentie pour la première fois ont fait trembler son cœur qui venait de retrouver un rythme normal. Il a failli se déchirer et s'échapper de sa poitrine quand elle a touché les vêtements de l'autre personne et a senti qu'ils étaient trempés. Le sang chaud s'est répandu entre ses doigts.

Klin était blessée !

Elle se sentait étourdie, comme si elle était ivre. Un froid hivernal la submergeait. Klin voulait fermer les yeux et se noyer dans l'obscurité. Elle entendait un sanglot près de son oreille. Elle était presque inconsciente, sur le point de s'endormir, mais sa bouche bougeait.

« Si on ne s'était pas rencontrées ce jour-là, toi et moi, est-ce qu'on se serait mieux entendues ? »

« Khun Klin, ne dis rien maintenant, »

« On n'aurait pas dû se rencontrer… ce jour-là. » Sa voix était faible. Ses yeux ne voulaient pas s'ouvrir.

« Reste forte, » a chuchoté Piangfa, les larmes aux yeux. D'une main, elle essayait d'arrêter le saignement, de l'autre, elle cherchait le téléphone de Klin pour appeler à l'aide, mais elle ne le trouvait pas.

« Il veut nous tuer, » a dit Klin dans son dernier souffle de conscience. C'était une prémonition.

Peu après, des pas ont résonné dans tout le bâtiment, montant du premier au deuxième étage. Le bruit était lent, mais il se rapprochait, si lentement que son cœur a failli s'arrêter.

« Putain ! Où est-ce qu'ils sont ? Merde ! Je les ai vus courir ici, » a dit une voix rauque qui a résonné dans l'obscurité, non loin de l'endroit où Piangfa se cachait. La lumière de la lampe de poche balayait dans tous les sens, passant presque plusieurs fois par la pièce.

« Il faut gagner du temps, » a dit Klin, s'éloignant de Piangfa, comme si elle allait ramper dans la direction des pas qui se rapprochaient.

« Sortez avant que je ne vous trouve moi-même, » a menacé la voix à l'extérieur, pas très loin.

« On doit ga… »

Sa phrase a été interrompue. Piangfa a attrapé la personne blessée dans ses bras et a mis fin à ses murmures avec ses propres lèvres. Un baiser en temps de crise a été d'une efficacité surprenante. Son pouls battait plus vite que jamais.

Ses mains… arrêtaient le saignement.

Ses lèvres… l'empêchaient de parler.

Elles attendaient que la lumière de la lampe de poche passe devant elles. Elle priait, mais une chose a fait arrêter son cœur. Le dernier espoir s'est effondré devant ses yeux.

Le téléphone de Klin a sonné…

**Chapitre 09 : Erreur**

La lumière de la lampe de poche s'est éteinte…

« Allô, qu'est-ce qu'il y a, phi ? Je suis en train de déposer un passager dans le quartier de… »

L'appel entrant qui a retenti a fait s'arrêter le coupable. Il s'est immobilisé pour parler en privé pendant un moment, ce qui a suffi à gagner du temps et à faire en sorte que le bruit des sirènes se rapproche. Piangfa a été rassurée, et l'espoir qui s'était éteint s'est ravivé.

Le coupable a tapé du pied et s'est éloigné en jurant. Le bruit du moteur de la voiture qui s'éloignait a rompu l'obscurité. Peu après, un groupe de personnes a couru dans le bâtiment abandonné. Piangfa a retiré le baiser de ses lèvres douces. Le corps dans ses bras était immobile.

« Khun Klin, »

Pas de réponse. Sa main posée sur l'estomac sentait toujours le sang couler. Elle ne pouvait pas voir la quantité, mais si elle pensait au pire, l'humidité était suffisante pour faire arrêter de respirer la personne.

Piangfa n'avait pas encore fait son vœu d'anniversaire après minuit. Si elle pouvait faire un vœu pour quelqu'un d'autre, elle demanderait la sécurité pour Klin. Elle a murmuré à l'oreille de la personne inconsciente :

« Ne laissez rien vous arriver… Merci d'être venue. »

Elle a abandonné les pensées qui tournaient dans sa tête et a crié à l'aide pour que les gens qui couraient dehors l'entendent. Deux hommes grands en uniforme de police sont arrivés avec leurs lampes de poche. C'est alors que Piangfa a vu que la moitié de la chemise blanche de Klin était devenue rouge foncé, ainsi que ses mains et ses bras. Seule une chose était pâle : le visage de Klin.

La personne blessée a été emmenée d'urgence à l'hôpital le plus proche. Tout dans la salle d'urgence semblait chaotique. Piangfa a donné sa version des faits à la police, qui semblait stressée par la situation. Après cela, elle a rencontré un homme grand, à l'allure respectable et élégante. Il devait avoir moins de trente-cinq ans. Il avait l'air bouleversé, comme si cette situation était plus difficile pour lui que pour n'importe qui d'autre.

« Vous êtes en sécurité, » a demandé Kachen à Piangfa, en l'observant attentivement.

« Je vais bien, mais Khun Klin… »

« Je sais. Ne vous inquiétez pas pour ça, les médecins vont s'en occuper. Vous devez rentrer chez vous, et je vais vous y conduire. » Kachen a pensé qu'il devait soutenir Piangfa et l'aider à expliquer la situation à ses parents, ce qui ne serait pas facile. Piangfa ne pensait pas la même chose. Si elle laissait les choses se dérouler ainsi, sa famille serait inquiète.

« Je ne veux pas rentrer chez moi dans cet état, »

« Pourquoi ? » Il a demandé en attendant sa réponse.

« Je ne suis pas prête. Je ne me sens pas bien, »

C'était acceptable. Kachen savait que c'était mal de ne pas en parler à ses parents immédiatement, mais il savait que c'était pire de le dire à quelqu'un d'autre quand elle n'était pas prête. Et il n'était pas le genre de personne à forcer les autres. Il était habitué à travailler et à recevoir des ordres de Klin.

« Dans ce cas, je vais vous conduire au condominium, »

Et à cause de cette phrase, Piangfa s'est retrouvée ici. Dans la même chambre où elle s'était réveillée avec Klin après leur première et unique nuit d'amour. Les vieux souvenirs lui sont revenus en tête, mais ils ont été interrompus par une conversation avec la personne qui a dit s'appeler Kachen, le secrétaire de Klin.

« Restez ici pour l'instant. Prenez une douche, changez de vêtements, et quand vous serez prête, vous pourrez rentrer chez vous, »

« D'accord, » a répondu Piangfa. Elle a levé les yeux vers Kachen, qui était en train d'écrire quelque chose au dos d'une carte de visite blanche. Il était très grand, peut-être 190 centimètres ou plus. Il avait l'air digne d'un assistant de Klin.

« Voici le code de la chambre. En bas, il y a un restaurant pour les résidents, ouvert de six heures à minuit. Vous pouvez appeler pour commander de la nourriture en donnant ce code. L'établissement enverra la facture à Khun Klin. Vous pouvez aussi envoyer vos vêtements tachés au pressing, » Kachen a tendu la carte de visite avec le code et un téléphone de secours, car le sien avait disparu avec le taxi.

« Et voici un téléphone de secours, en attendant que je récupère votre téléphone. Il n'y a pas de code d'écran. Vous pouvez l'utiliser librement. Et surtout… vous pouvez me contacter à tout moment si vous avez besoin d'aide. Je le répète, à tout moment, » il a terminé sa longue phrase avec un sourire poli.

Piangfa a juste répondu : « D'accord. Merci, »

« Voici la carte-clé, » a-t-il dit en lui tendant la clé et la carte-clé.

« Merci, » Piangfa ne savait pas quoi dire de plus.

« Vous pouvez utiliser tout dans cette chambre. Je vais aller voir Khun Klin. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. Mon numéro est sur la carte et il est déjà enregistré dans le téléphone, » a-t-il répété, comme s'il avait peur que la jeune femme ne se souvienne pas de tout.

« D'accord, » a dit Piangfa d'un seul mot, ce qui a fait déglutir Kachen. Quelle enfant. Peu importe combien de temps les gens lui parlaient, elle ne répondait qu'avec quelques mots.

En tant que secrétaire, Kachen a réfléchi encore et encore. Qu'est-ce qu'une femme aussi silencieuse avait de si spécial pour que sa Khun Klin risque sa vie et soit blessée comme ça ? Mais il n'arrivait pas à trouver la réponse. Il lui a simplement demandé de ne parler à personne de ce qui s'était passé et de l'appeler avant de faire quoi que ce soit. Il a quitté la chambre avec une migraine, prêt à retourner à l'hôpital.

Piangfa a regardé Kachen partir et la porte se refermer. Elle était perdue dans ses pensées. Elle a de nouveau regardé la chambre. Elle a remarqué les détails plus clairement.

Les murs étaient rouge vin ou grenat, les rideaux couleur acajou, ce qui créait une atmosphère mystérieuse. Il y avait des œuvres d'art représentant le soleil, une table à manger, des décorations de luxe, un canapé pour se détendre, un canapé en cuir vintage élégant qui indiquait un goût sophistiqué. Au milieu de la table ronde, il y avait une statue d'un jeune homme blanc, de la moitié supérieure de son corps. Elle ne savait pas qui c'était. Piangfa a marché jusqu'à la chambre. Les souvenirs sont revenus. Elle a secoué la tête pour chasser ces pensées. En regardant attentivement tous les détails, Piangfa a compris que Klin aimait le rouge.

Et cet endroit… en dehors d'amener une femme pour s'amuser la nuit et la chasser le matin, Klin n'invitait personne. On pouvait le voir avec le canapé. Il n'y avait qu'un seul siège.

C'était une chambre parfaite pour… le plaisir.

Piangfa a soupiré de devoir se rendre compte de ces choses. Elle se détestait de tout comprendre. Elle a essayé de ne pas y penser et est allée directement dans la salle de bain pour se laver. Elle a enlevé ses vêtements tachés de sang et les a mis dans un panier. Les serviettes et le peignoir étaient prêts, mais aujourd'hui, c'était Piangfa qui, temporairement, devait les utiliser.

Alors que l'eau chaude et douce tombait sur sa tête et mouillait tout son corps, le dégoût de ce qui s'était passé n'avait pas disparu. Elle a levé une main pour lisser ses cheveux et l'a laissée là. La confusion tourbillonnait dans sa tête. Elle a entendu une phrase résonner dans son esprit :

« Si on ne s'était pas rencontrées ce jour-là, toi et moi, est-ce qu'on se serait mieux entendues ? »

C'est une bonne question… parce qu'avec Peeraya, qui était aussi une amie de Sitang, Klin n'avait jamais été partiale. La taquinerie ou l'agacement semblait être réservé uniquement à Piangfa.

Ou l'autre phrase que Klin avait dite d'une voix pleine de déception :

« On n'aurait pas dû se rencontrer ce jour-là. »

C'était au club, le jour où elle est sortie avec de nouvelles amies qu'elle venait de rencontrer. Personne ne pouvait supporter de parler avec Piangfa, qui était si silencieuse. Ceux qui voulaient être ses amis finissaient par s'éloigner d'elle, en lui disant qu'elle avait l'air hautaine, ce qui n'était pas vrai. Mais il y en avait qui sont devenus ses amies et l'ont aidée à réviser avant un examen pendant près d'un mois. Après l'examen, ils avaient convenu de la remercier. Même si elle a essayé de refuser, ils ont insisté jusqu'à ce qu'elle accepte. Tout semblait normal avant qu'ils ne disparaissent de sa vie après cette nuit et qu'elle ne se réveille le lendemain en ayant perdu sa virginité à cause de Klin.

Aujourd'hui, Piangfa ne savait toujours pas où ses amis étaient passés.

Et Piangfa ne savait toujours pas ce qui avait poussé Klin à la ramener et à la garder toute la nuit. Était-ce la luxure, un désir excessif, ou ne pouvait-elle pas se contrôler et a décidé de prendre n'importe qui pour ensuite payer après ?

C'était tellement simple… et la personne embarrassée, c'était elle.

Est-ce que ça aurait dû être « On n'aurait pas dû se rencontrer ce jour-là », ou « Même si on s'était rencontrées ce jour-là, tu n'aurais pas dû t'amuser avec moi » ? Seulement ces deux points ont rendu Piangfa mal à l'aise.

D'après ce qui s'est passé la nuit dernière, Piangfa a réalisé que Klin n'était pas une personne si horrible qu'on ne pouvait pas la supporter. Mais en même temps, ce que Klin avait fait auparavant et tout le temps qui s'était écoulé montrait clairement que Klin n'était pas une bonne personne.

Elle voulait lui pardonner… parce que Klin avait été blessée en la sauvant, mais quand elle pensait à ce qu'elle avait vécu, à ce que Klin lui avait fait, Piangfa devenait encore plus confuse.

Comment pouvait-elle pardonner à la première personne qui l'avait humiliée ? Ou devrait-elle l'oublier ?

Mais le sang et les larmes sont deux choses différentes, surtout les larmes qui laissent une cicatrice à vie. Peu importe comment Piangfa y pensait, elle ne pouvait pas l'oublier. Klin l'avait violée, et la nuit dernière, Klin l'a sauvée d'un viol. C'était difficile à dire, mais… elles étaient quittes.

Mais elle n'oublierait jamais… jamais.

.

.

Il n'était que huit heures du matin. Sitang ne s'était pas réveillée tard pour un samedi, mais un sentiment de tristesse l'avait envahie et l'avait rendue maussade depuis le matin, quand elle a découvert que sa sœur et son amie n'étaient plus à la maison.

Où sont-elles ? Personne ne lui a rien dit. Le téléphone de Piangfa ne répondait pas, et celui de sa sœur non plus. Elle l'a appelée plusieurs fois, mais elle n'a pas répondu. Elle agissait comme si elle était absorbée par son travail et avait oublié de vérifier son téléphone.

« Peach, tu as pu joindre Praepang ? » a-t-elle demandé à Peeraya, pleine d'espoir.

« Non, ça sonne, mais personne ne répond, »

« Phi Klin, c'est la même chose. Elles ne se soucient pas de moi, et elles sont parties toutes les deux comme ça, » Sitang a pincé les lèvres. Elle voulait se plaindre, comme quelqu'un qui est déçu, alors que c'était son anniversaire. Mais quelqu'un faisait comme si elle s'en fichait.

Son amie… elle comprenait qu'elle devait rentrer à la maison, peut-être qu'elle avait quelque chose d'important. Elle n'avait même pas eu le temps de lui donner le cadeau qu'elle avait préparé. Ce n'était pas grave, elle pouvait le lui donner à l'école.

Mais sa sœur… elle était blessée. Elle ne pouvait pas s'en empêcher, car phi Klin « est tout » pour Sitang. Elle voulait que sa sœur se soucie d'elle plus que quiconque. Et à part sa sœur, elle n'avait personne qu'elle aimait autant, pas même son père.

« Elle nous rappellera quand elle verra l'appel. Allons prendre le petit déjeuner. Ne t'inquiète pas trop, » a dit Peeraya.

« D'accord, j'ai faim aussi. Peach, tu peux m'attendre dans la salle à manger. Je te rejoins après avoir réglé un truc, »

« D'accord. Dépêche-toi, »

Après que Peeraya soit partie, ses doigts ont touché l'écran de son smartphone, cherchant le nom de la même personne dans sa liste. Elle a appelé et a attendu. Elle voulait savoir à quel point son intuition était bonne. Elle a demandé d'une voix fâchée :

« Khun Kachen, je voudrais parler à ma phi Klin, s'il vous plaît, »

Kachen, qui était à l'autre bout du fil, venait de terminer de parler avec le médecin de l'état de son patron, il a donc pu répondre au téléphone à temps. L'appel entrant avec cette question l'a rendu nerveux. Il a eu beaucoup de problèmes, comme si cet homme pouvait se dédoubler. Si il n'était pas dévoué à Khun Klin, ou s'il avait eu un autre patron, Kachen aurait démissionné et serait parti à l'étranger.

« Khun Klin a un travail urgent. Elle n'est pas disponible, » a-t-il menti. Il ne voulait pas le faire, mais il devait. Kachen savait que si Khun Klin était réveillée, elle aurait donné la même réponse.

Une voix plate et triste a répondu : « Un travail urgent un samedi, le jour de mon anniversaire ? »

Kachen a été touché. N'importe qui aurait eu pitié de la personne à l'autre bout du fil. Khun Sitang ne savait rien de ce qui était arrivé à sa sœur. Une personne avait failli s'endormir pour toujours ce matin-là, mais la chance lui a souri. Klin était arrivée à l'hôpital couverte de sang juste à temps.

« Quand Khun Klin sera libre, je lui dirai de vous rappeler. Je le promets, »

Pas de longs mots. Khun Sitang était une enfant qui comprenait facilement. Elle a raccroché en soupirant de soulagement. Kachen a regardé le couloir et a marché dans la même direction. Son cerveau a commencé à penser à comment gérer tout ce qui allait se passer dans les jours et semaines à venir. Quelques secondes plus tard, son téléphone a vibré à nouveau. Il a décroché.

« Bonjour, Kachen à l'appareil… »

.

.

« Merci, » Piangfa a raccroché après avoir reçu la réponse qu'elle voulait du secrétaire de Klin. L'opération s'était bien déroulée, et il ne restait plus qu'à attendre qu'elle se réveille. S'il n'y avait pas de complications, il n'y avait plus rien à craindre.

Elle s'est sentie soulagée. Elle voulait remercier Klin elle-même et attendrait qu'elle se réveille pour lui rendre visite et le lui dire sincèrement.

Elle était peut-être encore en colère et n'avait pas oublié ce qui s'était passé, mais le passé était une chose, le présent en était une autre. Même si les deux étaient liés, elle ne pouvait pas être tellement en colère qu'elle en oublie ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Piangfa était ce genre de personne. Elle savait faire la différence et n'oubliait rien. Mais ce qu'elle pouvait faire était une autre chose.

Elle a regardé son reflet dans le miroir. Elle portait une chemise blanche et un pantalon de sport. Elle a vu l'image de Klin se superposer à son propre reflet, car à chaque fois qu'elles se rencontraient, Klin portait toujours une chemise blanche. Son pantalon et sa veste de costume étaient d'une autre couleur. Et avec seulement ça, Piangfa a de nouveau conclu que Klin aimait le rouge et le blanc.

Elle avait envoyé ses vêtements au pressing à sept heures du matin. La gouvernante lui avait dit qu'elle les lui rapporterait vers neuf heures et demie. Piangfa a donc attendu, paresseusement. Elle est allée dans le salon et a vu le canapé solitaire. Elle s'est assise sans permission. Devant elle se trouvait une statue blanche et propre.

Elle devait vraiment l'aimer… pour la mettre là, si près.

Elle a posé ses pieds sur le pouf en cuir, a appuyé sa tête contre le canapé, a regardé le plafond et a fermé les yeux. Elle est tombée dans un sommeil profond, épuisée par toute la nuit.

.

.

Klin s'est réveillée à trois heures du matin, après avoir dormi pendant près de vingt-quatre heures. Kachen était assis là, regardant son patron qui venait de se réveiller et a commencé à lui expliquer calmement tout ce qui s'était passé.

« Dans le bâtiment abandonné, il y a six mois, on a trouvé le corps d'une femme. Il semblait qu'elle avait été violée et assassinée. La police n'a pas encore retrouvé l'agresseur, car il n'y a pas de caméras de surveillance dans les environs. L'enquête n'a pas progressé. La victime était une travailleuse du sexe qui était venue de la campagne à Bangkok pour travailler. C'est malheureux. Personne n'est venu réclamer son corps. Nous avons contacté sa famille, mais ils ont refusé. Finalement… elle a été enterrée comme une personne sans famille, » Kachen a terminé sa longue phrase avec un air triste. Il pensait que personne ne devrait mourir d'une manière aussi triste, peu importe ce qu'il faisait pour vivre.

« L'agresseur est le même que celui qui m'a agressée ? » a demandé Klin, fatiguée. Elle était encore faible après avoir dormi pendant plusieurs heures.

« Ils ont arrêté l'homme qui vous a attaquée à midi. Il n'a pas encore avoué, mais d'après l'état et les probabilités, la police pense que c'est le même, » Kachen avait demandé à assister à l'interrogatoire du coupable. Après avoir ramené Piangfa, il a passé près d'une demi-journée à suivre l'affaire, et les officiers le tenaient au courant à tout moment.

« Et Praepang ? Comment va-t-elle ? »

« Elle est en sécurité. Je l'ai fait ramener à la maison à deux heures de l'après-midi, »

« Et ses parents, qu'est-ce qu'ils ont dit ? »

« Il semble qu'elle ne soit pas encore prête à en parler. Je ne l'ai pas forcée, mais je lui ai dit de m'appeler dès qu'elle serait prête, » a-t-il rapporté. Kachen était doué pour suivre les ordres.

Klin est restée silencieuse, se demandant pourquoi Piangfa ne voulait pas en parler à ses parents. Mais elle n'a pas demandé. Même Kachen ne pouvait pas savoir ce que cette enfant pensait.

Peut-être était-ce la même chose pour elle… elle ne voulait pas que quiconque sache.

« Sitang n'est pas au courant, n'est-ce pas ? »

« Non, elle ne sait rien. Je lui ai dit que vous étiez au travail et que je la préviendrais quand vous auriez du temps libre. Quant à l'amie qui était avec vous, je lui ai demandé de ne rien dire, »

« C'est une bonne chose. Ne le lui dis pas. Et les informations ? » C'était la chose qui inquiétait le plus Klin. Ce ne serait pas drôle si la nouvelle se répandait. Il y aurait trop de questions, et la curiosité des gens serait un problème. Et plus important encore…

Le prix des actions.

« Tout est silencieux, » il a dit. Kachen était aussi un expert pour faire taire les journalistes et les médias.

« Merci, »

« C'est mon travail. Mais Khun Klin, je me demande… pas en tant que votre secrétaire, mais en tant que la personne que votre père a chargée de veiller sur vous, pourquoi n'avez-vous pas attendu que la police intervienne ? Pourquoi avez-vous risqué votre vie ? » Il avait cette question depuis que c'était arrivé. Il l'a gardée pour lui jusqu'à maintenant. Kachen pensait que ce n'était pas la bonne chose à faire. Son patron aurait dû attendre, et non pas se précipiter et se blesser.

« Parce que c'est moi qui l'ai mise en danger. Est-ce que cette raison est suffisante… Kachen ? » Klin a répondu calmement, mais il y avait de la sincérité dans sa voix.

« Oui, » dans la tête de Kachen, sa raison n'avait pas de poids. Il pensait que son patron aurait dû attendre et garder ses distances. Même si Piangfa avait été déshabillée, la police serait arrivée avant que le coupable ne la tue, et Piangfa et son patron auraient été en sécurité. Mais comme il ne pouvait plus rien changer, il a regardé Klin et a dit d'une voix douce :

« Vous avez perdu tellement de sang que vous avez failli être en état de choc en arrivant à l'hôpital, »

« Je vais bien. Personne n'a rien perdu, » Klin a dit calmement. Elle n'était pas morte, et Piangfa n'avait pas perdu son honneur. C'était suffisant pour son implication. Ou pour être plus précis, elle était impliquée dans cette histoire depuis qu'elle avait embêté Piangfa dans sa chambre et qu'elle l'avait laissée partir de la maison la nuit. Si quelque chose lui était arrivé, c'était de sa faute. Klin ne pouvait pas se mentir à elle-même.

Parfois, Kachen n'aimait pas la bonté des gens, car elle rendait une personne qui était si intelligente en une idiote qui donnait des raisons dénuées de sens. C'était la première fois que Kachen sentait que Khun Klin avait fait une énorme erreur. Mais en la regardant, il a souri chaleureusement.

« Vous savez que Chayakon ne peut pas vivre sans vous, et votre sœur non plus, »

« Je sais… je sais, » Klin comprenait Kachen. Pour un secrétaire aussi loyal, il était à la fois un cheval et un bateau sur l'échiquier. Son père lui avait inculqué l'idée que les autres étaient des pions, bons pour mourir avant les pièces importantes comme elle et Chayakon.

« Vous devriez vous reposer pour que votre corps puisse récupérer plus vite, » il a mis fin à la conversation avec ces mots d'inquiétude. Tant que son patron savait ce qu'elle faisait, Kachen n'avait plus de soucis.

« Je voudrais que vous organisiez un transfert vers un autre hôpital. N'oubliez pas, tôt le matin, » a dit Klin.

« D'accord, je m'en occuperai, »

Après ces derniers mots, Klin s'est de nouveau laissée aller dans la pénombre, s'enfonçant dans le vide. Elle était trop fatiguée pour penser à autre chose.

.

.

Une semaine plus tard, après avoir été autorisée à quitter l'hôpital, Klin n'a pas tout de suite décidé de rentrer chez elle. La première destination était ce luxueux condominium au cœur de la ville, car il y avait quelque chose qu'elle voulait discuter avec quelqu'un, et elle ne pouvait pas en parler à d'autres.

Kachen pouvait être qualifié… mais pas aussi bien que lui.

Elle a pris une bouteille de vin rouge du refroidisseur, a percé le bouchon pour l'ouvrir, puis a posé l'outil sur la table en marbre noir. Elle a versé le liquide rouge foncé dans deux verres de grande taille, un tiers chacun. Elle s'est assise sur son canapé préféré avec un sentiment indescriptible.

« Pour toi, » elle a tendu un verre à celui qui n'avait jamais bu une seule gorgée de ce vin de luxe.

Mais même comme ça… il était le meilleur auditeur du monde. Il n'a peut-être jamais montré de compréhension, mais il était la personne la plus digne de confiance. Klin a fait tourner le vin dans son verre, observant le liquide tourner doucement, et s'est sentie vide.

« Ça fait plusieurs jours et personne n'est venu me voir, » parce qu'elle n'a jamais voulu de personne ou n'a jamais donné la chance à qui que ce soit d'essayer de s'approcher.

« C'est bien comme ça. Tu sais que je préfère être seule, »

C'était ce que Klin voulait. Elle ne voulait pas que les gens la plaignent ou la regardent avec un air de sympathie. Son subconscient l'avait entraînée à ne faire confiance à personne.

Il n'y avait pas de raison… ou peut-être qu'il y en avait, mais ce n'était pas quelque chose qui devait être remis en question. Ce n'était pas nécessaire.

Le vin qui aurait dû être doux était amer aujourd'hui. Ce n'était pas parce qu'il était périmé, mais c'était la sensation sur la langue de Klin. Elle s'est levée, laissant la statue d'Apollon derrière elle, et est allée calmement à la salle de bain. Elle a versé le vin dans la baignoire, regardant le liquide rouge foncé couler lentement. Elle a regardé le miroir et a vu ses yeux se remplir de larmes.

Et quand elles ont commencé à couler… le dernier verre de vin était vide.

**Chapitre 10 : Éclat**

Un grand bol de bingsu au chocolat, trois tranches de pain grillé à la confiture et un honey toast avec une boule de glace à la vanille. C'était suffisant pour trois personnes qui n'avaient pas faim, mais qui sont venues ici pour goûter quelque chose de délicieux. Elles avaient décidé dès le matin de ne pas manquer de venir après le cours de l'après-midi, et Piangfa a réalisé qu'elles avaient bien fait. Le bingsu était délicieux.

Elle en a pris une bouchée, a laissé les flocons de glace fondre sur sa langue chaude et a avalé le goût doux. Elle a continué à manger tout en écoutant ses deux amies parler.

« Ce matin, phi Klin voulait me déposer, mais je l'ai empêchée de le faire, » a dit Sitang, en enfonçant sa cuillère dans la glace.

« Tu es encore fâchée contre elle ? » a demandé Peeraya.

« En partie, oui, mais je ne voulais pas la déranger non plus. Elle a disparu pendant une semaine, et quand elle est revenue hier, elle avait l'air si malade. Elle travaille trop ? Depuis l'accident de papa, je n'ai pas vu phi Klin aller en vacances. Elle reste toujours à la maison ou au bureau. Pourquoi est-elle si stressée ? » elle a soupiré de déception. Sa sœur aimait lui acheter des montres, mais elle ne lui donnait jamais de temps. Le mieux qu'elle pouvait faire était de la déposer à l'école le matin ou de dîner ensemble, c'est tout.

Piangfa a savouré son bingsu en silence. Elle savait tout, mais elle ne pouvait rien dire. Peeraya et Sitang ne devaient pas savoir ce qui s'était passé cette nuit-là.

Et pas seulement ses amies. La famille de Piangfa ne savait rien non plus. Elle et Klin ont gardé ce secret, l'ont enterré très profond et ont gardé le silence. Ses parents avaient assez de problèmes comme ça, Piangfa ne voulait pas leur en donner plus. Mais pour ce qui est de Klin, Piangfa ne pouvait pas penser à sa place.

Elle a repensé à toute la semaine. Elle avait appelé le grand secrétaire pour lui demander de rendre visite à son patron, mais son intention s'était avérée vaine, car la réponse qu'elle avait reçue était un refus.

« Khun Klin ne veut pas de visites. Vous pouvez me laisser un message, je le lui transmettrai, »

« Dites-lui merci et qu'elle se remette vite, »

C'était tout. Et elle a continué à vivre chaque jour comme si de rien n'était. Elle a fait tout normalement et sans défaut, de sorte que personne n'a rien remarqué.

Une personne comme Piangfa… était très douée pour cacher sa tristesse, autant que n'importe qui d'autre.

Elle se souvenait toujours de ce que sa mère lui avait appris : « La lumière est quelque chose qui doit être montrée, et l'obscurité doit être cachée. Ne la montre à personne. » Piangfa s'est souvenu de cette phrase et l'a appliquée à merveille, mais elle ne se sentait pas fière. Elle avait l'impression de tomber de plus en plus dans l'obscurité, mais ce n'était que parfois, pas tout le temps.

« Ne sois pas si stressée. Demain, on a cours juste le matin. Tu veux aller voir des plantes avec moi et Praepang ? » Peeraya parlait du marché de Chatuchak, qui vendait toutes sortes de plantes seulement le mercredi et le jeudi. Demain, c'était parfait. Elle voulait acheter des pots de fleurs et avait déjà décidé d'y aller avec Piangfa. Il ne restait plus qu'à Sitang de décider.

« Il fait chaud. Ce sera pour une autre fois, »

« D'accord, alors on ira toutes les deux, »

La plupart des conversations se déroulaient entre les deux autres. Piangfa intervenait rarement et restait seule dans son silence. Elle voulait remercier ses amies de ne pas s'être ennuyées. En dehors de sa langue et de ses dents, elle ne savait pas quoi dire de plus. Elle n'était pas douée pour ça.

La facture était de plus de 300 bahts. Elles ont payé 100 bahts chacune. Sitang a payé un peu plus. Piangfa s'est sentie mal à l'aise, mais elle ne pouvait rien dire. Elle a juste laissé faire, et elles sont rentrées chez elles. Elles ont pris le train et ont eu la chance de trouver une place assise. Elle a tapé une réponse au message de sa sœur, qui venait de lui envoyer une photo de son joli sac à dos. Piangfa a réalisé que le cadeau d'anniversaire que Sitang lui avait offert valait entre quarante et soixante mille bahts.

Ce n'était pas étonnant que toutes ses amies qui savaient d'où venait le sac disaient que Sitang était généreuse.

Elle a regardé le sac sur ses genoux et s'est sentie mal. Était-ce trop cher ?

Mercredi, vingt minutes après l'ouverture du centre commercial, Klin a pris l'ascenseur et s'est dirigée directement vers la boutique Hermes. C'était censé être simple, mais elle est restée immobile pendant dix minutes.

Elle ne savait pas…

Si c'était pour Sitang, elle lui aurait offert une montre, mais pour l'autre, elle n'avait aucune idée. Piangfa avait déjà un sac à dos, Sitang venait de le lui offrir pour son anniversaire. Elle avait aussi de nouvelles chaussures. Elle se souvenait que Peeraya en avait parlé quand elles étaient dans le salon.

Et elle, que devrait-elle lui acheter ? Elle avait pensé en partant de la maison qu'elle trouverait beaucoup de choix ici. Il suffirait de pointer du doigt, de payer et de partir facilement.

Mais ce n'était pas le cas… elle était juste là, idiote.

Qu'est-ce que cette enfant aimerait ?

« Lequel est beau pour une enfant de dix-huit ans ? » elle a demandé à l'employée qui se tenait à côté d'elle. Elle a été surprise de ne pas voir la même personne qu'avant.

La gérante souriait, attendant depuis longtemps d'aider la célèbre femme d'affaires Klin qui avait pris la peine de venir, mais Klin ne lui a pas prêté attention et l'a laissée debout comme une statue pendant longtemps.

« C'est pour Khun Sitang ? » a-t-elle demandé, comme si elle connaissait bien cette famille millionnaire.

« Non, c'est pour quelqu'un d'autre. Lequel est joli pour une enfant de dix-huit ans ? »

Et à cause de cette question, Klin a dû écouter une description qui ne rentrait pas dans son oreille. Elle a laissé la gérante parler, et ses yeux se sont posés sur un portefeuille noir qui était exposé. Il était de la bonne taille pour une femme, pas trop grand, pas trop petit et pas trop flashy.

« Je prends celui-là. Voici ma carte, » a-t-elle dit en tendant sa carte de crédit à la personne qui venait de s'arrêter de parler.

La gérante a pris la carte et a préparé le produit dans une boîte, puis l'a mis dans un sac de la marque. Pendant qu'elle passait la carte, elle a vu le prix. Six chiffres, faciles à payer, comme s'ils ne valaient rien. C'était la magie des riches que les gens ordinaires ne pouvaient pas atteindre.

Elle a tendu le carnet de reçus pour que Klin signe, puis lui a rendu le sac et la carte de crédit, en la remerciant. L'employée est venue et a parlé à la gérante, en regardant Klin partir avec admiration.

« Elle est belle et riche. Elle a payé plus de cent mille bahts sans même y penser, »

« C'est parce que c'est Khun Klin, »

Oui… parce que c'était Klin, elle pouvait faire ça.

Elle a quitté le centre commercial et s'est assise dans la voiture. Elle a pris la carte de guichet automatique qu'elle avait faite hier et a écrit le code à six chiffres sur un morceau de papier. Elle a mis tout dans une boîte pour que ce soit comme neuf.

Elle a réfléchi. Tout cela n'était pas fait par bonté. Elle faisait tout cela elle-même par pitié, rien de plus.

Juste de la pitié pour quelqu'un qui avait eu de la malchance le jour de son anniversaire… c'est tout.

Les récompenses de consolation et les cadeaux étaient des choses que Klin offrait facilement. Ce cas était le même. Il n'y avait rien de spécial. Elle y a réfléchi clairement, puis a commencé à conduire pour aller quelque part.

Le soleil de midi était si brillant que Piangfa a plissé les yeux. Elle a mis sa main au-dessus de ses sourcils et a regardé la rue. Sa peau claire et rose était frappée par la lumière et semblait briller. Le son d'un déclic a retenti, et elle a fait un visage confus à la personne qui venait de prendre une photo.

« Tu as l'air d'une pub pour de la crème pour le corps. Dis-moi ton slogan, la peau blanche et rose qui brille comme des pétales de cerisier, » Peeraya a vérifié la photo qu'elle avait prise de son amie avec l'appareil photo noir dans sa main avant de prendre des photos de fleurs au marché.

« Peach… il fait chaud. Dépêche-toi, » a dit Piangfa, qui se tenait à l'entrée de la gare souterraine.

« Qu'est-ce que tu es méchante ! Allons-y, » Parce qu'elle passait trop de temps avec Sitang, Peeraya a commencé à prendre ses habitudes.

De la gare au marché, il fallait environ dix minutes. Piangfa a marché vite, en se cachant à l'ombre sur le bord de la route, car le soleil et la chaleur étaient trop intenses pour être lents. Son amie s'arrêtait encore pour prendre des photos et était au téléphone.

« Peach, il fait chaud, » a-t-elle dit après que l'autre ait raccroché.

Peeraya a répondu : « D'accord. Allons-y, »

Elles se sont arrêtées dans les magasins de plantes qui étaient alignés le long de la rue. Il y en avait tellement qu'elles ne savaient pas laquelle acheter. Piangfa n'avait pas de plan, elle cherchait juste quelque chose qui lui plaisait, mais elle n'a rien trouvé. Quant à Peeraya… elle prenait des photos, encore et encore.

« Pourquoi tu ne prends des photos que de moi ? » Piangfa n'a pas pu s'empêcher de demander.

« Tu es photogénique, alors j'appuie sur le déclencheur sans m'en rendre compte. Ne t'inquiète pas, regarde les fleurs. Je veux des photos sur le vif, »

Piangfa a soupiré et s'est dit que c'était bon. Elle pouvait prendre autant de photos qu'elle voulait. Elle s'intéresserait plus aux fleurs. Elle a cherché la plus belle.

Il y avait de nombreuses couleurs… mais aucune ne lui plaisait. Finalement, ses yeux se sont arrêtés sur une simple fleur, une rose rouge foncé, presque noire, appelée Baccara.

« Ce pot… » Elle n'a même pas eu le temps de demander le prix.

Quelqu'un a coupé la parole : « Combien, oncle ? »

Piangfa a tourné la tête immédiatement, pas parce qu'on lui avait coupé l'herbe sous le pied, mais parce que c'était une voix familière.

« Tonliw, »

La personne appelée a eu l'air surprise, mais a retrouvé son calme tout de suite. Elle a tourné la tête et est partie immédiatement. Il n'y avait pas de temps pour s'arrêter et dire bonjour à une vieille amie. Elle avait commis une erreur en s'immisçant dans la conversation et n'avait même pas vu qui c'était.

« Je reviens, Peach. J'ai croisé une amie de mon ancienne école, » a-t-elle dit sans attendre de réponse de Peeraya et a marché vite derrière l'autre. Elle avait tellement de questions qui s'étaient accumulées pendant des mois, et elle ne pouvait pas s'en débarrasser sans obtenir les réponses qu'elle attendait.

Elle a marché jusqu'à ce qu'elle rattrape Tonliw. Elles sont passées par des ruelles complexes, devant une poubelle malodorante, et sont arrivées dans un coin où il n'y avait personne. Appeler le nom de son amie a semblé fonctionner, car elle s'est arrêtée et a fait face à Piangfa.

« Tu me suis depuis tout ce temps, qu'est-ce qu'il y a ? »

« Ça fait longtemps. Comment ça va ? » Piangfa ne savait pas par où commencer. C'était toujours difficile de parler de ça.

« Ne sois pas si longue. Pourquoi tu m'as suivie ? » Il n'y avait plus personne pour les déranger. Avec le regard de Tonliw, celle qui l'avait attirée dans cette ruelle étroite pouvait voir que Piangfa n'avait pas changé. Elle avait l'air toujours aussi faible.

« Cette nuit-là, pourquoi m'as-tu laissée seule ? »

« Seule ? Tu as été laissée avec cette phi, tu ne te souviens pas ? »

« Tonliw, sais-tu ce qui m'est arrivé ? » a demandé Piangfa. Elle a essayé de contrôler sa voix pour qu'elle ne tremble pas, même si elle ne voulait plus y penser. Mais la situation la ramenait au passé.

Un sourire avec un regard indifférent a persisté. L'autre a posé une question en retour :

« Et c'était bien ? »

« Tonliw, » elle n'était pas assez stupide pour ne pas comprendre. Son amie savait ce qui lui était arrivé, alors pourquoi…

« Il t'a donné de l'argent, non ? »

C'était clair ! Quand on parle d'argent, il n'y a pas d'autre conclusion possible. Les lèvres minces de Piangfa tremblaient. Elle a regardé son amie avec incompréhension. Comment a-t-elle pu faire une chose pareille ?

Elle a comploté avec Klin pour… la vendre.

« C'est diabolique, Tonliw, » Elle ne pouvait pas trouver d'insultes. Tout était bloqué dans sa poitrine. Klin était mauvaise, mais son amie était cruelle. Elle lui a fait ça sans s'en soucier. Était-ce la même personne qui lui avait demandé de l'aide pour étudier ?

Tonliw a ri une seule fois dans sa gorge. Elle a serré ses mains et s'est approchée de Piangfa. Une colère incontrôlable a coulé dans sa poitrine. Elle avait été insultée en face, dans un endroit où personne ne pouvait la voir. Qui resterait calme ?

« Dis-le encore, Praepang, »

« Ce que tu as fait est diabolique, » a répondu Piangfa. Son cœur battait plus vite que la normale.

« Sale garce… » Elle a levé sa main droite au-dessus de son épaule pour lui donner une leçon, mais avant qu'elle ne puisse frapper, son poignet a été attrapé par quelqu'un. L'autre personne a serré si fort qu'elle a eu mal, puis a été tirée vers la personne qui venait de l'interrompre. Elle n'a pas eu l'occasion de dire un seul mot.

**Éclat !**

Klin a regardé la personne qu'elle venait de frapper et qui était tombée avec un regard froid. Le joli visage de Tonliw était rouge de colère. Klin a secoué sa main, qui était engourdie par la douleur, et s'est préparée à la frapper de nouveau.

Tonliw a failli tomber au sol mais a réussi à se relever de justesse. Son cerveau était encore étourdi et elle n'arrivait pas à comprendre la situation inattendue. Sa joue était engourdie, et ses oreilles bourdonnaient, mais avant qu'elle ne puisse y penser davantage, quelques secondes plus tard…

**Éclat !**

Son visage et sa tête ont de nouveau été frappés. Cette fois, elle est tombée contre le mur sans pouvoir rien faire. Ensuite, son col a été saisi et elle a été tirée vers la personne qui l'avait frappée sans pitié.

« C'est toi, au contraire. Dis clairement, est-ce que tu as amené ton amie pour me la vendre ? » Klin a dit d'une voix grave. Elle tenait fermement le col de cette enfant diabolique, prête à le déchirer si elle ne se contrôlait pas.

Il n'y avait aucune preuve concrète que ce qu'elle disait était vrai, mais chaque mot depuis le début, la conversation qu'elle avait entendue en s'arrêtant derrière le mur, et tout le reste qui s'était passé lui faisaient penser que c'était la seule explication.

Quelqu'un avait été trompé par son amie pour perdre sa virginité contre sa volonté.

Et elle… elle était l'acheteuse stupide qui n'avait pas pu faire la différence entre Piangfa et cette amie diabolique.

Elles étaient aussi mauvaises l'une que l'autre… aussi horribles que l'enfer.

« Non… non, » Même si elle était habituée à faire du mal aux autres, face à Klin, celle qui venait de se faire frapper deux fois avait la bouche et les mains qui tremblaient. Son cœur battait la chamade par peur. Elle ne pouvait pas se battre contre Klin.

« Je te donne une chance de dire la vérité, » Klin ne se rendait pas compte à quel point elle était froide, mais c'était suffisant pour faire avouer la personne qui avait fait le mal. Ce n'était pas une longue explication, mais une excuse qui ressemblait à des aveux d'une voix tremblante.

« Je suis désolée. Je ne l'ai pas fait exprès. Je… je suis vraiment désolée, »

Klin a eu l'impression que sa poitrine brûlait. Son visage était engourdi même si personne ne l'avait frappée. Ces quelques mots lui ont rappelé à quel point elle était mauvaise, pas différente de cette fille.

Et peut-être… plus encore.

« Je voulais juste de l'argent, »

Il n'y avait pas besoin de crier, tout le monde pouvait l'entendre, même Peeraya, qui avait appelé pour donner la localisation et qui avait tout entendu. Elle pouvait imaginer ce qui s'était passé avant. Elle a regardé son amie avec inquiétude, mais ne pouvait rien dire.

Le cœur de Piangfa battait plus lentement. Elle a regardé les deux personnes qui l'avaient humiliée avec un regard vide. Elle ne voulait pas s'en mêler. C'était comme si elle était libérée de tout. La vérité qui était restée en suspens pendant si longtemps avait été révélée ici, dans cette ruelle étroite, avec une odeur de poussière, mais pas aussi sale que ces deux personnes.

Elle ne savait pas pourquoi, mais un sourire a éclairé un coin de la bouche de Piangfa, avant qu'elle ne parte sans rien regretter. Il n'y a pas eu de larmes, pas de désir de demander des comptes ou de l'aide, pas d'insultes, comme elle aurait dû le faire.

Elle ne pouvait pas revenir en arrière… Dire quoi que ce soit serait inutile. Être en colère aussi.

Parce que ce que Piangfa allait faire, c'était de ne rien accorder de valeur. Son ancienne amie horrible et Klin la méchante ne valaient même pas la peine qu'elle se retourne pour un instant.

Peeraya, qui était toujours sous le choc, était plus inquiète pour l'état de son amie, alors elle a laissé la scène et l'a suivie rapidement.

Klin ne pouvait rien dire. Elle a regardé l'enfant méchante qui avait l'air terrifiée. Son cœur était lourd. Une certaine déception tournait dans sa poitrine.

Elle se sentait perdue…

.

.

.

Piangfa s'est séparée de Peeraya, lui disant fermement qu'elle allait bien. Elle a pris le train jusqu'à la station près de chez elle. Elle a marché en appréciant l'atmosphère qui avait changé. Toutes les questions qui l'avaient étouffée pendant si longtemps et le poids qui pesait sur sa poitrine avaient maintenant disparu. Elle se sentait plus légère et le fait de respirer avait plus de sens qu'avant.

La pure vérité avait été révélée non seulement à Piangfa, mais aussi à la personne qui l'avait accusée d'être méchante. Klin savait enfin ce qui s'était passé. Les insultes, les regards méprisants et le comportement haineux ne l'affecteraient plus. Pendant ces longs mois, Piangfa a réalisé que c'était tout ce dont elle avait besoin : de redevenir une personne parfaite, à tel point que même les calomnies de Klin ne pouvaient plus l'atteindre.

Elle est allée au supermarché, a pris un paquet de tranches de pomme et est allée à la caisse. Elle est sortie et a mangé les fruits avec soulagement. Elle est rentrée chez elle avec un sentiment de semi-bonheur. Il y avait peut-être encore un peu de tristesse, mais le bonheur pesait plus lourd.

« Tu as l'air de bonne humeur. Tu n'as même pas rapporté de fleurs ou de plantes, » a dit sa mère après qu'elle soit rentrée à la maison.

« Les pommes sont bonnes, » a-t-elle répondu avec un sourire, en mâchant le fruit juteux dans sa bouche.

« C'est bien. Ce soir, je vais faire du poulet au curry avec des nouilles de riz. Quand tu auras fini tes devoirs, descends aider Sim, »

« D'accord, je monte dans ma chambre, »

« Fais comme chez toi, »

Piangfa est retournée dans sa chambre. Elle a posé son sac là où elle le mettait tous les jours. Elle n'a pas lu, mais a ouvert la porte et est allée sur le balcon pour prendre l'air. Le soleil de l'après-midi était encore très fort, mais il ne lui faisait plus mal aux yeux. Il brillait et purifiait l'obscurité. C'était ça, le monde.

Elle a froissé le passé, puis l'a défait. Il y avait encore des rides, mais au moins, cela aidait à soulager la douleur dans son cœur. Elle a pris une grande respiration, essayant de ne pas repenser à la première nuit où elle avait perdu quelque chose.

Ce n'est pas grave… au moins, il lui restait elle-même. Piangfa a pensé ça et est retournée dans sa chambre. Elle a fermé la porte, a baissé les stores, a allumé la lumière et l'air conditionné pour la première fois en plus de deux mois, laissant la chaleur et le soleil derrière elle. Elle s'est assise pour lire un livre, en essayant de ne plus penser à rien.

La voiture était garée sur le parking du condominium depuis dix minutes. Sur le siège d'à côté, il y avait le sac en papier et le cadeau qu'elle voulait donner à Piangfa. En fin de compte, elle ne l'a pas donné. Klin a regardé le sac avec tristesse. Elle ne savait pas quoi faire. Elle ne pouvait pas rentrer chez elle. Elle n'était pas prête à aller au travail. Tous les ordres avaient été transmis à Kachen pour qu'il s'en occupe. Les documents qui devaient être signés seraient gérés par voie électronique.

Elle a décidé de sortir de la voiture, laissant le sac cadeau sur le siège. Elle devait encore le lui donner, mais pas aujourd'hui. Elle est retournée dans la chambre rouge et sombre qu'elle aimait tant, mais aujourd'hui, elle se sentait plus sombre que jamais. Elle n'a pas allumé les lumières et a marché dans le noir, car elle connaissait les lieux. Elle est allée directement à la garde-robe, le cœur lourd. Elle a pris une chemise blanche et est retournée dans le salon. Elle a couvert la statue avec la chemise.

Apollon… était le symbole du soleil et de la lumière. Elle avait toujours pensé qu'il était la dernière lumière de sa vie, mais ce n'était plus le cas.

Klin est tombée dans l'obscurité.

Elle avait toujours pensé que son père était une mauvaise personne, mais au moins, il ramenait chaque femme à la maison avec le consentement des deux parties. Alors que pour elle, payer pour la virginité de Piangfa, dont elle était si fière, était en fait une chose horrible qui ne venait que de son propre désir.

Elle était pire que son père…

Ce n'était pas étonnant que sa mère l'ait toujours regardée avec un regard bizarre et plein de dégoût. Elle a deviné que sa mère avait dû voir quelque chose depuis longtemps. Les yeux d'une mère sont plus perçants que tout.

Sa mère voyait à travers Klin… c'est pour ça qu'elle ne lui a jamais donné d'amour.

C'est parce qu'elle était dégoûtante.

« Tu ressembles de plus en plus à ton père. Ça ne me plaît pas, »

La phrase, qu'elle avait entendue quand elle avait sept ans, est revenue dans sa mémoire. Si sa mère était encore là, Klin se serait cachée quelque part dans la maison, car la phrase de sa mère n'était pas juste. Maintenant, elle était encore pire que son père.

« Va-t'en, »

La phrase qui lui avait causé tant de douleur, car elle avait l'impression d'être repoussée. Si elle pouvait remonter le temps, Klin n'aurait pas attendu que sa mère la prononce. Elle savait qu'elle ne devrait pas s'approcher de sa mère. Sa mère était trop bonne pour être souillée par elle. Trop bonne pour savoir que sa fille et son mari avaient fait tant de mal. Sa mère n'aimait pas les prostituées, elle n'aimait pas ce que son père faisait, mais Klin s'était salie et était devenue dégoûtante. Elle était remplie de choses que sa mère détestait. Elle méritait d'entendre sa mère dire :

« Va-t'en, »

Elle méritait… de ne pas recevoir d'amour, car une mauvaise personne ne mérite pas l'amour d'une bonne personne. Cette conclusion a été accompagnée de larmes de vérité.

Elle s'est effondrée sur le sol, a serré ses genoux contre elle. Elle ne méritait même pas d'être assise sur le canapé doux qu'elle aimait tant. Elle a essayé de retenir ses sanglots et a mordu ses lèvres, laissant les larmes couler en silence. Elle s'est perdue dans son passé qui s'est superposé à son énorme erreur du présent. Violer une personne était quelque chose qu'elle n'avait jamais pensé faire, mais elle l'a fait sans réfléchir. C'était une action vile, sans une seule once de bien.

Elle a serré ses genoux, a enfoui son visage dans ses bras, a laissé les larmes couler et s'est laissée aller à ses sanglots. Elle a laissé son corps trembler de tristesse. C'était une douleur qui n'était pas encore suffisante pour elle.

.

.

La nuit dernière, elle n'était pas rentrée chez elle. Le condominium était un endroit sûr où elle pouvait laisser toutes ses émotions sombres s'en aller.

Le matin, elle est apparue tranquillement à l'université. Elle a garé la voiture près de l'entrée. Elle a pris la boîte de portefeuille dans le sac en papier. Elle a mis sept chiffres de plus sur la carte de guichet automatique.

Et plus encore… si Piangfa en voulait.

Elle se souvenait de l'heure. Chaque fois qu'elle déposait Sitang, à partir de cette rue, il y avait la gare de train. Bientôt, quelqu'un marcherait sans se soucier du monde. Elle n'avait jamais prêté attention à son environnement. Chaque fois qu'elles se croisaient le matin, c'était une rencontre vide. Après la première ou deuxième fois, Piangfa ne regardait plus la voiture de luxe qui passait.

Klin se tenait sur le trottoir pendant moins de dix minutes. La personne qu'elle attendait est apparue. Elle marchait lentement, la tête baissée, regardant le sol. Klin a avancé au même moment que l'autre personne levait la tête.

Elle était prête à tendre la boîte, mais elle ne pouvait pas.

« Praepang, »

Elle l'a saluée avec des émotions indescriptibles, mais Piangfa l'a ignorée, comme si elle ne l'avait pas entendue. Piangfa l'a contournée comme si elles ne s'étaient jamais connues.

**Chapitre 11 : Contretemps**

« Praepang… Je t'ai appelée, tu ne m'as pas entendue ou quoi ? » Klin la regarda et demanda d'une voix maussade.

Piangfa entendait et sentait tout. Elle a donc fait volte-face pour faire face à Klin, et a demandé d'une voix calme :

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

Celle qui avait été intentionnellement ignorée a légèrement pincé ses lèvres et grincé des dents de mécontentement. Quelle était l'intention de Piangfa avec cette attitude, avec ce regard ? Klin était de mauvaise humeur, mais elle ne le montrait pas.

« Je suis désolée, » dit-elle d'une voix rude, en puisant dans ses sentiments de culpabilité. Elle ne pouvait pas penser à d'autres mots.

« Pour quoi ? »

« Pour tout, » elle a évité d'être précise, espérant que Piangfa comprendrait ce qu'elle voulait dire.

Et oui… Piangfa savait exactement de quoi il s'agissait.

« D'accord. Avez-vous terminé ? Je dois aller en cours. »

Le mot « Je regrette » était sur le bout de sa langue, mais Klin ne pouvait pas le dire. Ce qu'elle ressentait à l'intérieur était plus difficile à décrire qu'une simple excuse. Elle ne pouvait pas montrer sa douleur sur son visage. L'indifférence et le mépris étaient des masques qu'elle avait portés si longtemps que les autres ne pouvaient pas voir ses vraies émotions.

Personne ne savait à quel point elle était désolée, et cela n'avait jamais été le cas.

Elle a tendu la boîte cadeau maladroitement, mais elle avait toujours l'air bien vue de l'extérieur.

« C'est pour toi. Ton anniversaire. »

« Gardez-le. Vous n'avez pas besoin de me le donner, » Piangfa ne l'a pas pris. Elles n'étaient pas assez proches pour ça, et elle ne voulait pas d'attache avec elle, même pas un objet.

« Il y a une carte et de l'argent pour la compensation à l'intérieur, » a-t-elle dit, en pensant que c'était une idée stupide. Elle avait l'habitude de jeter de l'argent sans réfléchir. Tout ce qu'elle payait avait une juste valeur, parfois c'était une affaire de business, parfois de sentiments. Cette fois, c'était le dernier cas.

*Elle essaie encore de me donner de l'argent ?* Pensa Piangfa, fatiguée. Elle secoua la tête, ne voulant plus lui parler. Elle a donc tourné le dos à Klin et s'est préparée à entrer dans l'université. Elle avait perdu trop de temps à parler de choses inutiles avec ce genre de personne.

« Praepang ! » Klin la retint en tirant sur son bras.

« Lâchez-moi, » Piangfa regarda ce qui la retenait d'un air mécontent. Quel droit avait-elle de la toucher ?

« Tu n'as pas de manières ou quoi ? Une aînée te donne quelque chose, pourquoi tu ne le prends pas ? » Elle lâcha sa main et demanda, sur le ton de la dispute.

« Gardez cet objet et cet argent. Je n'en veux pas, » Piangfa était indifférente à sa valeur ou à son prix.

« Tu es arrogante, » la blâma-t-elle, car elle venait de perdre la face.

« Oui, je suis arrogante. Et si vous voulez mon avis, donnez-le à quelqu'un d'autre qui en a besoin. Je n'en veux pas. Excusez-moi, je dois aller en cours. »

« Praepang ! » La voix de la plus âgée est devenue plus grave. Personne ne lui avait jamais fait ça. Le regret et le désir de se racheter qu'elle avait portés se sont transformés en un désir de l'emporter.

« Tu sais pourquoi je perds mon temps avec toi, hein ?! »

Piangfa a répondu d'un air innocent :

« Non. »

« Parce que je ne voulais pas te prendre gratuitement, » a dit Klin.

Un moment de silence s'installa entre les deux. Le visage de Piangfa devint tout engourdi. Elle avait essayé de ne plus rien ressentir, mais cette phrase qu'elle avait entendue à la gare, le jour de la pluie, avait une telle influence qu'elle voulait rester loin de Klin pour le reste de sa vie. Et maintenant, elle allait l'utiliser pour obtenir le même résultat.

« Est-ce que vous pouvez disparaître de ma vie ? » Sans attendre de réponse, Piangfa s'éloigna de la conversation et se dirigea directement vers l'université.

.

.

Klin est arrivée au bureau avec une humeur qui disait qu'elle ne voulait voir personne. Les employés qu'elle croisait avaient l'impression d'être coupés par une lame de glace. Personne ne pouvait croire que la PDG, qui n'avait été absente que pendant une semaine, était revenue avec une froideur si intense que cela en donnait des frissons.

Tout le monde se demandait comment son secrétaire, Kachen, pouvait supporter de rester toute la journée devant le bureau de la PDG. La plupart pensaient qu'ils auraient démissionné après une seule journée.

*Quel genre de personne est-elle ?* Elle ressemblait à une belle statue blanche, pleine de vie, mais elle se comportait comme une personne morte. Ils se demandaient si son cœur battait encore.

« Qu'est-ce qui l'a mise en rogne ? On va mourir de froid dans toute l'entreprise, » a dit un responsable une fois qu'elle était passée.

« Elle n'est pas comme ça depuis longtemps, phi ? »

« Elle l'était, mais pas autant. La prochaine fois, avant qu'elle arrive, éteignez la clim et on verra s'il fait froid quand elle passe, »

« Oh ! Mais bien sûr que si, phi. Peu importe à quel point elle est belle, je ne veux pas être près d'un cadavre. J'ai la chair de poule et je vais faire pipi dans ma culotte. J'ai un peu mal. Je vais aux toilettes, » a dit l'employé à son responsable avant de s'éloigner rapidement.

À peine avait-il dépassé le coin où ils avaient médisé sur la PDG qu'il sentit un frisson parcourir son corps de la tête aux pieds. Il a eu des ennuis sans préavis lorsque Kachen, le secrétaire, s'est arrêté et l'a regardé d'un air glacial.

« Bonjour, Khun Kachen, » Il a baissé la tête en signe de respect. Son cœur a failli rater un battement. Il regrettait de ne pas avoir fait attention à ce qu'il disait.

« Ne recommencez pas. Que ce soit en face de moi ou derrière mon dos, » a dit Kachen d'une voix froide. Il a légèrement levé la tête, gardant sa posture élégante. Il n'a pas réprimandé durement les mots qu'il avait entendus, car il était habitué à avertir peu et à punir durement. C'était ce qu'il voulait faire s'il rencontrait une situation similaire.

« J'ai compris. Je ne le ferai plus. »

« Bien, » Il a terminé la conversation et a marché avec des dossiers importants pour retourner au bureau de la PDG. Il y avait beaucoup de travail en attente, dont une partie qu'il avait aidé à régler et une autre partie qui nécessitait la présence de Khun Klin.

.

.

Il a pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage et a marché sans se presser, s'arrêtant devant le bureau de la PDG. La porte semblait plus froide que d'habitude.

Il a frappé trois fois, et le bruit sourd et doux du bois a résonné dans le couloir…

La plume d'un stylo-plume a touché le coin inférieur droit d'une feuille de papier. Il y avait des dizaines d'îles, un gros budget à examiner avant de payer, et de nombreuses autres choses qui semblaient importantes. Klin les a survolées sans concentration. C'était la même chose à chaque fois, rien de nouveau. Des gens, des affaires, des dépenses, des profits, de la confusion, et finalement, la chose la plus importante était l'argent, qui était profondément enraciné dans tout. Il pouvait tout acheter, le bien comme le mal. Il pouvait tout vendre.

*Je voulais juste de l'argent.*

Ces mots honnêtes avaient ébranlé ses croyances. Ce que son père lui avait dit restait gravé dans son esprit :

« Écoute-moi, Klin. On peut acheter la vie des gens, leurs pensées, leur âme, leurs idéaux, ou même le bien et le mal. Notre argent peut tout acheter si tu sais comment l'utiliser… »

Son père ne s'était pas trompé. Il avait une vision à long terme, sur des siècles. Tant que l'argent avait de la valeur, tout ce qu'il disait serait vrai. Ce n'était pas une pensée folle. Klin l'avait expérimenté toute sa vie, et surtout au cours des cinq dernières années. Il n'y avait rien que son argent ne pouvait pas acheter. C'est ce qu'elle avait toujours cru.

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Piangfa. Quel genre de personne était-elle ? Peu importe le nombre de nuits, elle n'avait pas voulu un seul baht de son argent.

Ses pensées se sont évanouies lorsqu'elle a entendu frapper à la porte. Elle a su que c'était Kachen, et la colère qu'elle avait gardée depuis la veille a éclaté à nouveau.

« Entrez, »

Le son de la porte qui s'ouvrait était faible. Kachen est entré dans la pièce en silence et s'est dirigé vers sa patronne. Mais quelque chose a volé vers lui si rapidement qu'il n'a pas pu l'éviter. Ça l'a touché de plein fouet et est tombé sur le sol.

Klin avait lancé son stylo-plume sur son secrétaire. Elle ne l'avait pas raté. Il était tombé en plein sur sa poitrine, comme elle l'avait visé. Elle le regarda fixement. Ses lèvres étaient roses et pâles. Elle ne bougeait pas. Le temps passait lentement, contrairement à la colère qui bouillonnait en elle. Par où commencer ?

« Ai-je fait quelque chose qui ne vous a pas plu ? » Kachen a essayé de demander d'une voix normale, même s'il était surpris par la situation.

Klin a souri pendant un instant. Elle a ri doucement et s'est levée de sa chaise lentement. Elle s'est approchée de son secrétaire avec un calme inhabituel.

« Qu'est-ce que tu as fait, Kachen ? » a-t-elle demandé en tournant autour de lui, les bras croisés, comme si elle réfléchissait, même si elle avait déjà la réponse.

Kachen a eu la chair de poule. Quand elle l'appelait « tu », c'est qu'elle n'était pas contente. Quand elle utilisait son nom complet en plus, c'était le signe de la fin de quelque chose.

Qu'est-ce que c'était ? Sa carrière ?

« Oui, tu ne sais même pas ce que tu as fait de mal, » a dit Klin d'une voix lente, douce et chaleureuse, mais pleine de froideur.

« Tu ne sais même pas pourquoi j'ai couché avec une enfant de dix-sept ans toute la nuit, alors que je t'avais dit de bien vérifier qu'il n'y avait personne de moins de dix-huit ans, »

« C'est vraiment arrivé ? » Kachen a eu le cœur brisé. Il a pâli à ce qu'il a entendu. C'était impossible.

« Est-ce que tu devrais me poser des questions, Kachen ? » Klin s'est arrêtée devant son secrétaire, à deux mètres de distance, et l'a regardé dans les yeux en attendant une réponse.

« Non. Je vais enquêter sur tout ça et vous informer au plus vite. »

« Tonliw et ses trois amies du pub. Je te donne jusqu'à demain matin, » a-t-elle dit. Elle n'aimait pas perdre de temps. Klin a dit le nom dont elle se souvenait immédiatement. Au moins, Kachen pourrait enquêter plus facilement.

« D'accord. Je m'en occupe tout de suite. »

« Va-t'en. »

Kachen s'est légèrement incliné, a posé les dossiers importants sur le bureau de sa patronne et a quitté la pièce en silence, comme il était entré.

Klin le regarda avec un regard vide…

Les paroles de son père étaient restées avec elle toute la journée. Klin y croyait de tout son cœur et n'avait pas l'intention d'abandonner. Selon l'emploi du temps de sa sœur, elle a décidé de quitter l'entreprise et de se diriger vers l'université. Elle avait largement le temps avant que Piangfa ne marche jusqu'à la gare.

Alors qu'elle posait son pied sur l'accélérateur, une certaine tension flottait dans la voiture. Elle voulait se défouler en faisant quelque chose qui montrerait à quel point son argent était puissant.

Elle se souvint d'un moment où elle avait cinq ans, assise dans la voiture avec son père. Il avait ri de bon cœur après avoir vu un jeu intéressant.

« Regarde, Klin. Je vais faire en sorte que toutes les voitures derrière nous s'arrêtent, »

Son père lui a dit avec un sourire. La main qui ne tenait pas le volant a pris une grande liasse de billets de banque marron-gris. Il a légèrement baissé la vitre.

« Un, deux, trois… »

Près de cent billets ont volé au vent. C'était vrai. Après ça, toutes les voitures se sont arrêtées, et les gens ont couru pour ramasser l'argent sur la route.

Klin a légèrement léché ses lèvres. Elle a arrêté d'y penser pendant un moment et a regardé le compartiment. Un paquet avec des centaines de milliers de bahts l'attendait. Devait-elle faire ça ?

Sa main s'est approchée pour prendre le paquet et en sortir un peu d'argent pour le laisser s'envoler avec le vent. Son cœur battait de plus en plus vite d'excitation. Elle était sur le point de perdre le contrôle.

*Un enfant anormal.*

La voix de sa mère a retenti dans son esprit, et elle est revenue à la raison. Elle a réalisé que c'était ce que sa mère n'aimait pas. Klin a poussé un soupir de fatigue. Penser au passé la rendait toujours folle.

Ses beaux yeux ont regardé la route et elle a conduit, ne voulant plus faire comme son père. Quelques minutes plus tard, elle a tourné dans le parking de l'université. Elle s'est cachée dans un coin où Sitang ne la verrait pas si le chauffeur de la famille passait par la porte.

Elle a attendu au même endroit. Quand elle a vu Piangfa arriver, elle s'est dirigée vers elle comme d'habitude. Sans un mot, elle a attrapé le poignet de la plus jeune, ne lui donnant pas la chance de poser une question, et l'a tirée vers sa voiture.

Piangfa a essayé de se libérer, mais elle n'a pas pu. De nombreux regards les fixaient, la rendant embarrassée et nerveuse. Tout s'est passé si vite qu'elle n'a pas eu le temps de réagir.

La prochaine chose qu'elle a su, c'est qu'elle était là… à côté de la voiture de luxe de Klin.

« Monte dans la voiture, » elle a ouvert la porte et a donné un ordre. Sa voix n'était pas forte, mais elle devait être comprise clairement.

« Non. Qu'est-ce que vous faites ? »

« Tout de suite, » a répété Klin.

« Non. »

La plus âgée a commencé à perdre son sang-froid. Elle a regardé Piangfa avec frustration. La journée avait déjà été assez mauvaise. Elle n'avait pas à rester là à se disputer avec elle.

« Praepang, je peux te mettre dans une situation embarrassante si tu continues à faire l'idiote. »

« C'est votre problème si vous n'avez pas honte, » a rétorqué Piangfa. Peu importe ce qui se passait en public, c'est Klin qui serait humiliée, pas elle.

Et pour elle… rien ne pouvait être pire que ce qu'elle avait déjà vécu.

Piangfa s'était tellement disputée qu'elle avait oublié que son poignet était toujours dans la main de Klin. Elle a été surprise de voir ce qui se passait.

Les dizaines de regards des gens qui passaient, certains qui s'arrêtaient pour regarder. Les visages qui étaient légèrement choqués. Rien ne pouvait l'embarrasser autant que les lèvres qui se sont posées sur le dos de sa main.

« Khun Klin ! »

Klin a retiré ses lèvres de la main de Piangfa, l'a regardée dans les yeux et a menacé d'une voix basse :

« Si tu ne montes pas dans la voiture, la prochaine fois ce sera tes lèvres. »

Piangfa s'est figée. Klin a réfléchi. Un moment de vérité a flotté autour d'elles pendant plusieurs secondes. Comme la personne n'obéissait pas, Klin a dégluti et s'est rapprochée, sans se soucier du regard des autres.

Dans un coin pas très loin, la main qui tenait le smartphone a été serrée. L'écran montrait la localisation de sa sœur. Elle l'avait mis en place la veille, au cas où sa phi Klin disparaîtrait à nouveau. Sitang regarda la scène devant elle avec surprise.

*Praepang, phi Klin… Qu'est-ce que ces deux-là font ?*

Piangfa a réussi à l'éviter de justesse. Elle a eu l'air surprise, choquée et nerveuse. Son corps était rempli d'un mélange de colère et de gêne à cause des regards des autres. Elle est montée dans la voiture et a dit :

« Parlons vite, et on se sépare à la gare. »

« Tu en fais toute une histoire pour si peu, » a grommelé Klin. Son beau visage était vide, plein d'arrogance, mais un sourire de satisfaction a éclairé le coin de sa bouche. Elle a contourné la voiture, est montée du côté du conducteur, a démarré et est partie, sans savoir qu'un regard la regardait depuis le début et avait tout vu.

Sitang a regardé la voiture de sa sœur avec un air confus et fronça les sourcils. Phi Klin ne lui avait pas dit qu'elle venait, et en plus, elle était avec Piangfa. C'était très étrange. Les deux devaient lui cacher quelque chose.

Elle a pensé à Peeraya, qui était proche de Piangfa. Elle la voyait au travail à temps partiel. Savait-elle quelque chose qu'elle ne savait pas ? Une petite irritation se cachait au fond de son esprit et perturbait sa poitrine.

Elle voulait savoir… mais ne pouvait pas encore demander à qui que ce soit.

Son smartphone a vibré. Le chauffeur de la famille était arrivé. Elle a mis de côté ses pensées, a répondu à l'appel et a dit à l'autre personne qu'elle arrivait.

La voiture de luxe allait passer devant la gare. Piangfa s'est dit qu'elle s'arrêterait près des prochaines marches. Mais non, Klin a continué comme si de rien n'était. Elle n'avait pas l'intention de s'arrêter pour qu'elle puisse descendre. Et la raison pour laquelle elle l'avait fait monter dans la voiture, elle n'avait toujours rien dit.

*Pourquoi m'a-t-elle fait monter alors ?*

« Khun Klin, nous avons dépassé la gare, » Piangfa a vu qu'elle ne parlait pas et qu'il n'y avait rien à continuer. Elle l'a donc prévenue.

« Je te ramène à la maison, » a répondu Klin sans regarder la personne à côté d'elle.

« Ce n'est pas nécessaire. Le train est plus rapide. »

« Je vais te ramener à la maison, » a-t-elle répété chaque mot, en regardant Piangfa avec mécontentement. Pourquoi devait-elle le répéter si souvent ?

« D'accord. Dites-moi ce que vous voulez. On verra pour le reste après, » a dit Piangfa, en cherchant un moyen de s'échapper. Elle pensait à la prochaine station, la plus proche, pour pouvoir descendre et prendre le train.

« Si tu prends le cadeau d'anniversaire, je ne t'ennuierai plus, » a-t-elle dit en tendant la boîte orange à Piangfa avec sa main gauche. Elle a regardé la route et a attendu. Mais l'autre personne n'a pas voulu le prendre.

« Praepang, »

« Ce n'est vraiment pas nécessaire, » Piangfa s'est éloignée et a refusé fermement.

« Prends-le. Si tu ne le prends pas, je penserai que tu aimes que je t'ennuie. »

Elle a rapidement pris la boîte après cette phrase. Piangfa pensait que c'était une situation compliquée de toute façon. Que ce soit en prenant le cadeau ou en ayant Klin qui rôdait autour d'elle comme aujourd'hui.

Il n'y avait pas de bonne issue…

Elle a ouvert la boîte et a trouvé un portefeuille noir avec une lettre H. Si elle se souvenait bien, Klin lui avait dit ce matin.

C'était vrai… Il y avait une carte de guichet automatique et un papier avec un code dessus.

Elle a tout sorti et a tout remis dans la boîte, ne gardant que le portefeuille noir. Elle ne pensait pas qu'il était trop cher. La carte et l'argent n'étaient pas nécessaires. Ensuite, elle a dit à Klin :

« C'est bon. Je ne prends que le portefeuille. »

« Tu ne prends pas la carte ? » a demandé Klin d'une voix maussade. Elle avait tout vu.

« Non. Vous n'avez pas besoin de me le donner, et je n'en veux pas non plus. »

« C'est une compensation et une bourse d'études pour toi, »

Piangfa a senti son cœur se serrer, mais ce n'était qu'un instant. La bourse d'études avait peut-être une grande valeur, mais elle avait son propre chemin. Elle pouvait économiser avec son travail à temps partiel. Ce serait plus difficile, mais au moins, ce serait sa propre réussite. Il n'y aurait aucune dette de gratitude envers Klin.

« Ça ne fait rien. C'est du passé. On devrait juste en finir, »

« La carte a un million de bahts. C'est plus que ta bourse de quatre ans. Tu ne le veux pas ? » Klin a demandé d'un air de rien. Elle n'avait jamais vu quelqu'un refuser son argent. Piangfa ne devrait pas le refuser non plus…

« Non. Gardez-le. »

« Comme tu veux, » a-t-elle dit d'un air agacé, et a mis de la musique pour remplir le silence. Elle n'a pas écouté Piangfa qui lui demandait de s'arrêter. Klin a juste continué à conduire dans la direction qu'elle avait demandée à un employé qui avait transporté Piangfa lors de son anniversaire. Le trajet a pris environ une heure, en comptant les embouteillages et les erreurs de route. Finalement, Klin s'est retrouvée ici, près d'un panneau de rue en métal bleu. Elle a demandé à Piangfa d'un ton désintéressé :

« Où est-ce que tu descends ? »

« Ici. C'est bon, » Piangfa ne savait pas comment Klin avait trouvé le chemin. Elle avait l'air de s'être perdue plusieurs fois. Elle ne lui avait rien demandé, et Piangfa ne lui avait rien dit, mais elles étaient quand même arrivées. C'était incroyable.

La voiture a ralenti et s'est arrêtée sur le trottoir. Piangfa a poliment remercié la personne qui l'avait ramenée. Elle n'a pas oublié de prendre le cadeau comme convenu, pour qu'elles n'aient plus rien à voir l'une avec l'autre. Elle est descendue, a fermé la porte et a laissé Klin derrière elle. Elle s'est arrêtée au supermarché pour prendre des gâteaux à grignoter à la maison, mais quelques minutes plus tard, un frisson la parcourut.

Un message de notification de son compte :

« Transfert d'argent… 100 000 bahts. Date… »

Elle a laissé tomber le choc et a couru hors du magasin pour chercher la voiture de Klin, mais il était trop tard. La voiture venait de partir, comme si elle savait qu'elle allait la chercher.

Dans la voiture, Klin a regardé dans le rétroviseur et a claqué sa langue avec satisfaction. Elle avait tout. Le numéro de compte, l'adresse de la maison. Elle venait de les obtenir aujourd'hui. Elle savait que rendre l'argent de la bourse était facile, et qu'elle pouvait le faire en donnant un ordre à Kachen.

Mais non… elle était satisfaite de faire comme ça. Elle se sentait bien. Pas d'autres raisons. Cent mille bahts par heure, et cela ne s'arrêterait pas avant vingt-quatre heures.

Elle voulait savoir ce que Piangfa allait faire. Est-ce qu'elle allait la chercher, ou faire comme si de rien n'était comme aujourd'hui ?

Elle ne savait pas… elle attendait juste.

.

.

Plus tard dans la soirée, elle a appelé Kachen depuis le garage et n'est pas rentrée tout de suite. Il y avait des choses à régler concernant les trois amies de Piangfa. En cinq minutes, tout était réglé. Elle a donné un ordre de punition légère. Elle a raccroché et est entrée par la petite porte latérale de la maison, près du garage. Elle tenait sa veste de costume du bout des doigts, et l'a donnée à la femme de ménage qu'elle a croisée. Klin est passée par le salon, a vu quelqu'un assis en train de lire et n'a pas pu s'empêcher de s'arrêter pour parler.

« D'habitude, tu lis ce livre ? Tu as dit que tu ne l'aimais pas, »

La personne interpellée a baissé le livre et a regardé sa sœur.

« Je le lis parce que je m'ennuie. Je n'arrive pas à me concentrer. »

« Toi, ne pas te concentrer ? Dis-moi ce que tu penses, » Klin s'est assise à côté de sa sœur, a croisé les jambes et s'est adossée au canapé, l'air détendu.

« Je me demandais où tu étais allée. Tu es rentrée une heure plus tard que d'habitude, » a dit Sitang d'une voix calme, comme si elle était fatiguée de penser à des choses compliquées.

« J'ai travaillé. J'ai terminé tard, et il y avait des embouteillages, » a répondu Klin sans soupçon. Elle ne s'est même pas arrêtée pour penser si Sitang savait quelque chose. C'était impossible. Piangfa n'aimait pas parler de sa vie privée, et Peeraya ne dirait rien. Elle ne savait pas pourquoi, mais Klin en était sûre.

« Nous avons promis de ne rien nous cacher, » a dit Sitang.

« C'est vrai, nous avons promis, » a répété Klin. Elle n'avait pas oublié.

« Mais tu as vu Praepang cet après-midi après les cours. Pourquoi n'ai-je pas le droit de le savoir ? » Elle a posé le livre sur la table basse et a regardé sa sœur, attendant une réponse qui pourrait être un autre mensonge. Elle était bête d'avoir demandé directement, mais ce serait encore plus bête de ne pas demander du tout, et de le découvrir par quelqu'un d'autre alors que sa sœur vivait sous le même toit. Sitang voulait faire le premier pas.

« Sitang, » Klin a hésité. Elle ne trouvait pas les mots. Elle ne pouvait pas tout dire.

« Où as-tu emmené Praepang dans ta voiture sans rien me dire ? Tu n'as même pas pris la peine de m'appeler. Nous devrions rentrer ensemble, non ? Maintenant, tu ne me déposes plus à l'école le matin, et tu ne viens plus me chercher le soir, mais tu as du temps pour quelqu'un d'autre. Je sens que tu t'éloignes de moi. Tu ne fais que travailler, tu ne rentres pas souvent à la maison, et un beau jour, tu t'en vas avec mon amie. Et malgré tout ça… j'ai l'impression de ne rien avoir. » Les mots ont coulé de sa bouche sans s'arrêter, laissant la déception qu'elle avait dans sa poitrine prendre le dessus.

Sa sœur avait menti. Son amie la plus proche, qui était habituellement calme et ne disait pas grand-chose, semblait avoir un secret avec elle. Ce n'était pas de la déception ou de la colère. Ce qu'elle ressentait était plus un sentiment de blessure à cause du comportement de sa sœur.

« Ma petite chérie, » En entendant cette longue phrase pleine d'émotion, Klin a senti que sa sœur devait se sentir mal, et qu'elle avait vraiment fait une erreur. Ce que Sitang voulait, c'était de passer du temps avec elle, mais elle l'avait ignorée et parfois l'avait donné à quelqu'un d'autre. Elle devait corriger ça.

« Je lui ai juste donné un cadeau pour son anniversaire en retard, » a-t-elle dit en posant sa main sur la tête de sa sœur pour la réconforter.

« C'est phi Klin qui l'a acheté ? »

« Oui, parce qu'elle est née le même jour que toi. C'est spécial, non ? Et en plus, c'est ton amie. J'ai donc voulu lui donner quelque chose. Es-tu fâchée ? Tu veux que je t'achète quelque chose aussi ? » a demandé Klin.

« Non, je ne suis pas fâchée. J'ai déjà une montre. Mais au fait, qu'est-ce que tu as acheté à Praepang ? » Elle a commencé à parler avec un meilleur sentiment. C'était juste ça, après tout.

« Un portefeuille. C'est banal. »

« Et… » Sitang s'est arrêtée pour réfléchir, pas sûre si elle avait mal vu ou si l'angle où elle se tenait avait déformé la réalité.

« Pourquoi as-tu embrassé la main de Praepang ? »

*La prochaine fois, je dois faire plus attention,* pensa Klin. Elle a réfléchi à une réponse, qui n'était presque pas réfléchie, mais qui serait efficace à long terme.

« Elle avait mis de la crème pour les mains. J'ai juste senti, je ne l'ai pas embrassée. »

« Ah, c'est pour ça. Alors, ça veut dire que tu commences à te rapprocher de Praepang, n'est-ce pas ? »

« Je suppose que oui, »

« C'est super ! Alors je pourrai l'inviter plus souvent à la maison ? Phi Klin, tu m'y autorises ? » Sitang était de plus en plus de bonne humeur. Rien ne pouvait être mieux. Elle avait une bonne amie et sa sœur commençait à accepter une autre personne.

Ce n'était pas souvent… que phi Klin l'autorisait à inviter d'autres personnes à la maison. C'était probablement le premier cas.

« Vas-y, si tu aimes ça, » Klin a regardé le livre sur la table sans le voir. Elle pensait à autre chose qui lui a fait claquer la langue et sourire.

**Chapitre 12 : L'appât**

De toute sa vie, elle n'aurait jamais pensé qu'elle aurait l'occasion de fouler cet endroit. Ce bâtiment n'était pas le plus beau du monde, ni le plus haut de Bangkok, mais une personne qui y avait le plus grand pouvoir était assez puissante pour influencer l'économie de la ville, et en plus, elle était pleine d'influence dans les conflits d'intérêts commerciaux. Piangfa pensait que cette personne n'était inférieure à personne.

Au contraire… Klin était bien au-dessus de tout le monde, trop haut pour voir qui que ce soit d'autre.

Elle a dégluti et a levé les yeux vers le point le plus haut de l'immeuble. Klin devait être là-bas, dans sa tour d'ivoire, pleine de pouvoir et d'argent. Elle avait une vie ordinaire qui était à des années-lumière de la sienne.

Elle a traversé la porte vitrée tournante, nerveuse, et s'est dirigée vers le comptoir. Un homme en costume noir est venu directement vers elle, l'empêchant d'aller parler à l'employée.

« Bonjour, puis-je savoir quel service vous souhaitez contacter ? » a demandé le garde en costume. Il a vu à l'air maladroit et à son visage qu'il ne l'avait jamais vue auparavant, et a deviné que c'était sa première visite.

« Je suis là pour voir Khun Klin, » a répondu Piangfa honnêtement, sa voix basse. Elle avait un peu froid à cause de l'atmosphère formelle qui l'entourait.

« Khun Klin ? Le PDG ? » a demandé l'homme, en fronçant les sourcils.

« Oui, Khun Klin… Klin Chayakorn. »

Le nom et le prénom étaient clairs. Il n'y avait pas de doute. Le jeune garde a ajusté son visage pour devenir plus sérieux et a demandé : « Aviez-vous un rendez-vous à l'avance et par qui êtes-vous passée ? »

« Non, je n'avais pas de rendez-vous et je n'ai contacté personne. »

« Dans ce cas, vous ne pouvez pas la voir aujourd'hui. Vous devez prendre rendez-vous à l'avance. »

Piangfa savait que c'était ce qui allait se passer, mais le million de bahts dans son compte était assez lourd pour qu'elle se précipite ici. Elle pensait qu'elle allait devenir folle avant vingt-quatre heures. Le fait qu'il y ait cent mille bahts de plus toutes les soixante minutes était déjà assez stressant, et elle ne savait pas quand cela allait s'arrêter. Elle ne pouvait pas attendre.

« Puis-je parler à Khun Kachen ? Dites-lui que c'est une personne qui s'appelle Praepang, »

« Khun Kachen ? D'accord… d'accord. Veuillez patienter un instant, » a-t-il dit en s'éloignant pour parler dans sa radio dans un autre coin. Piangfa l'a regardé et a essayé de se calmer. Un instant elle était excitée, un autre elle avait peur, un autre elle était courageuse. À moitié folle, à moitié normale. À quoi faisait-elle face ? Un million sept cent mille bahts dans son compte, et le plus important, c'est que c'était apparu en une seule nuit. Ce n'était pas un miracle, c'était un choc. Elle est restée là à penser seule pendant un long moment jusqu'à ce que l'homme revienne.

« Khun Kachen est au courant. Veuillez me suivre, »

Piangfa l'a suivi lentement, passant devant des gens. Elle a dépassé le côté droit où il y avait plusieurs ascenseurs, mais il n'a pas appuyé sur un bouton. Il l'a emmenée plus loin et s'est arrêtée devant un ascenseur privé. Après un court instant, la porte s'est ouverte. Un grand homme a souri. Il avait un visage familier. Il était élégant. Il avait l'air d'un bon secrétaire pour Klin.

« Bonjour, Khun Piangfa. Je suis ravi de vous revoir. »

Retrouver Kachen n'a pas rendu Piangfa aussi heureuse qu'elle l'aurait cru. Des bulles d'air froid sont apparues dans ses veines et ont couru vers son cœur, la faisant frissonner. Elle est entrée dans l'ascenseur, sentant qu'il montait de plus en plus haut, jusqu'au soixante-troisième étage. Elle a répondu brièvement au secrétaire de Klin, puis s'est laissée emporter par l'excitation qui l'envahissait.

*Ma poitrine va exploser…*

Kachen a regardé la personne à côté de lui sans être surpris de la voir. Il avait reçu un ordre à l'avance disant que quelqu'un pourrait venir la voir aujourd'hui, et que ce serait probablement elle. Il n'y avait eu aucune explication ou raison de la bouche de Khun Klin, et lui, en tant que secrétaire, ne savait pas comment sa patronne avait pu prévoir cela, mais cela n'avait pas d'importance. Quand Piangfa est arrivée, il l'a emmenée voir Khun Klin comme on le lui avait ordonné. C'était tout.

L'émotion de Piangfa tremblait comme une flamme de bougie dans le vent. Elle se sentait instable à chaque pas qu'elle faisait. Elle voulait disparaître dans l'air. Elle était trop lâche pour voir Klin dans les prochaines secondes.

Le courage qu'elle pensait avoir avait disparu… C'était trop dur.

Kachen a frappé trois fois à la porte, a tourné la poignée froide et a invité Piangfa à entrer avec un sourire muet. Piangfa n'a pas pu l'entendre dire : *'Bonne chance'* puis il a refermé la porte et est allé s'asseoir à son bureau.

Le bureau était digne d'un PDG. Il n'était pas flashy, mais il était calme et élégant, avec un sentiment de stabilité dans chaque coin.

Et Klin n'était pas là…

S'asseoir sur la chaise, ne montrant que ses cheveux, et se retourner pour faire face à la personne comme dans les vieux drames était probablement trop ringard pour quelqu'un comme Klin, mais Piangfa avait secrètement pensé que cela allait se produire, mais non… c'était différent.

Le bureau était propre mais pas vide. La chaise en cuir noir était vide, et où était la propriétaire ?

Piangfa a été surprise et a fait demi-tour pour aller demander à Kachen qui l'attendait dehors, mais à ce moment-là, sa respiration s'est arrêtée. Son cerveau a cessé de fonctionner pendant un instant, et son cœur a tressailli.

Quand Klin était-elle venue se tenir là ? Elle était si près qu'elles étaient presque une seule personne. Il n'y avait pas de bruit, juste un léger parfum qu'elle venait de sentir.

« Quel vent t'amène ici ? » Klin a baissé les yeux, a posé la question, et n'a pas bougé pour s'éloigner.

Piangfa a repris ses esprits et a reculé un peu. Elle a répondu : « Je suis venue vous rendre l'argent que vous avez transféré sur mon compte. »

« Hmm… Je ne sais pas. Je ne me souviens pas, » Ses beaux yeux ont regardé à gauche, puis sont revenus sur la personne en face d'elle. Ses pieds se sont rapprochés de Piangfa.

« J'ai tellement de choses à faire tous les jours. Je ne me souviens pas de quand j'ai transféré de l'argent. »

« Hier. De l'après-midi jusqu'à aujourd'hui, » Piangfa a continué à reculer. Elle n'avait jamais remarqué qu'elle était toujours acculée par Klin.

« Tu t'ennuyais, non ? » a dit Klin.

« Hein ? »

« Tu t'ennuyais. Tu es venue ici parce que je t'ai dit que je ne t'ennuierai plus. »

« Non. Je suis vraiment venue pour vous rendre l'argent, » Piangfa a riposté en reculant. Soudain, une lumière s'est allumée dans sa tête. Klin a dit qu'elle ne se souvenait pas de l'argent, mais elle se souvenait de ces mots. Elle était manipulée.

« Tu n'aimes pas l'argent ? » a murmuré Klin en réfléchissant. Ses beaux sourcils se sont froncés, tandis que ses lèvres formaient un léger sourire.

« Khun Klin, je ne me sens pas bien. Cet argent… » Ce qui intéressait Piangfa n'était pas le sourire de la personne en face d'elle, mais l'argent qui avait été transféré sur son compte de manière folle. Elle n'en voulait pas.

C'était dangereux et cela la rendait… indigne.

Elle s'est arrêtée, pensant à reculer à nouveau, mais elle était coincée. La personne plus grande ne s'est pas rapprochée, mais a posé sa main sur l'épaule de Piangfa, la faisant se retourner doucement. Le parfum chaud l'a enrobée, la faisant tomber dans un état second.

Devant elle, se trouvait la grande ville vue du haut. La vue semblait si haute que les nuages étaient en dessous. La vue a donné à Piangfa un sentiment d'élégance et de grandeur. C'était plus qu'une émotion, plus que ce qui lui échappait ou ce qui surgissait de son subconscient. La vérité a commencé à se révéler lentement.

Peu importe si c'était profond ou juste à la surface, Piangfa aimait cette vue. Une vue d'en haut qui était aussi belle qu'un rêve. Toute sa vie, elle n'aurait pu que le penser, mais en réalité, elle n'aurait jamais eu l'occasion de se tenir ici en tant que dirigeante d'une grande entreprise, car ses parents n'avaient pas assez d'argent.

Une voix douce et murmurante, pleine d'illusion, a résonné à son oreille :

« L'honneur qui ne t'apporte rien ne devrait pas être appelé honneur, mais plutôt la stupidité de quelqu'un qui ne comprend pas le monde, Praepang, » Elle ne lui a pas donné de leçon. Klin a juste dit la vérité. Il n'y avait rien de mal à laisser tomber son arrogance et à prendre quelque chose de plus stable comme « l'argent » en main.

Elle a posé son menton sur l'épaule de la plus petite. Piangfa ne s'est pas opposée. Elle est restée là à regarder la vue, cachant ses émotions. Le bien et le mal se battaient dans son esprit, sans aucune réponse sur ce qu'il fallait faire ensuite.

« Je t'aime bien. Prends-le. Cet argent est à toi, » a dit Klin doucement, en soufflant de l'air chaud sur l'oreille de Piangfa intentionnellement. Ses bras l'ont enroulée lâchement autour de sa taille.

« Et ce soir, retrouve-moi dans notre ancienne chambre, » Elle prévoyait de la prendre de manière permanente. Si elle pouvait posséder cette femme, Klin le ferait.

« Khun Klin, » Comme si l'obscurité s'éloignait, Piangfa a repris ses esprits. Où était-elle ?

« Lâchez-moi, »

Klin détestait le refus. Si l'autre personne n'était pas prête, elle ne la dérangerait pas. Ses bras longs ont libéré Piangfa, et elle est allée s'asseoir sur sa propre chaise, satisfaite. Elle avait fait ce qu'elle voulait, et elle serait de bonne humeur toute la journée.

« Je vais vous rendre l'argent, » a dit Piangfa, excitée. C'était encore comme ça.

« Fais-le. Contacte Kachen à l'extérieur. Je dois travailler. Je n'ai pas le temps, » a dit Klin avec un sourire. Elle a pris son stylo-plume et a pointé la porte. « Au revoir. »

Piangfa a eu la tête qui tournait, comme si elle avait été arrachée d'une étreinte chaude et jetée dans un monde où la température était glaciale. Elle ne savait pas comment se comporter. Elle a juste hoché la tête et est sortie du bureau, ne comprenant pas ce qui venait de se passer.

« Notre accord est annulé, et je ne suis pas celle qui a rompu la promesse, »

Cette phrase a suivi Piangfa avant qu'elle ne sorte du bureau. Elle ne l'a pas comprise à ce moment-là, mais elle a résonné dans sa tête plus tard. De quel accord s'agissait-il si ce n'était pas celui où Klin avait promis de ne plus l'ennuyer ?

C'était… de la stupidité.

Elle avait dit qu'elle en avait fini, mais c'était elle qui était tombée dans le piège. Comment cela avait-il pu arriver ? Pourquoi n'avait-elle pas réfléchi à la situation avant ? Elle était stupide.

Elle a parlé à Kachen pendant un court instant. L'argent sur son compte est redevenu normal. Piangfa est sortie du bâtiment, soulagée, sa tête semblait vide. Mais son dos avait toujours cette sensation de chaleur qui l'avait trompée. Soudain, le murmure est revenu.

*‘Je t'aime bien.’*

Ou peut-être…

*‘Et ce soir, retrouve-moi dans notre ancienne chambre.’*

Est-ce que Klin avait vraiment dit ça ? Ou est-ce qu'elle était dans un rêve ? Klin sur sa chaise avait l'air si calme et indifférente. Est-ce qu'elle avait imaginé tout ça ? On aurait dit que seule l'étreinte était réelle.

Tout le reste… elle l'avait imaginé.

Incertaine, Piangfa a secoué la tête pour chasser la confusion. Elle pensait qu'elle devait retourner chez elle et se reposer. Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle n'a pas remarqué que du plus haut étage du bâtiment, un regard la fixait sans rien cacher.

Ses yeux brillaient. Klin a regardé la personne qui s'éloignait sans détourner le regard. Un sourire de satisfaction est apparu sur son visage. Elle est retournée s'asseoir sur son bureau et a commencé à réfléchir à quelque chose.

Elle a regardé la vapeur qui s'élevait de son café chaud. La caféine avait été servie plus tard que d'habitude, et Klin n'en avait plus besoin. Ses doigts fins ont tracé le contour de la tasse. Elle sentait un léger parfum mélangé à l'air frais de la pièce.

Qu'est-ce qui était le plus chaud ? Ce corps, ou ce café ? Elle a trempé le bout de son doigt pour sentir la température et l'a ramené à sa bouche. Un goût amer et sucré a parcouru sa langue. Klin pouvait encore sentir le parfum de Piangfa, alors que cela faisait plus de vingt minutes qu'elle avait goûté son café. Mais le parfum du shampoing sur ses cheveux était toujours là, sur le bout de son nez. À chaque fois qu'elle respirait, elle devait l'inhaler. C'était comme l'air qu'on ne pouvait pas refuser.

Elle n'utilisait pas de parfum, mais elle sentait meilleur que ceux qui en mettaient… C'était incroyable.

Elle avait touché de nombreuses femmes, mais aucune n'était comme elle. Celle qui aimait l'éviter. Non seulement elle n'était pas intéressée, mais elle montrait clairement qu'elle ne voulait pas de son argent.

Une personne étrange…

Et elle était étrange aussi. Elle faisait une chose, mais en attendait une autre. La seule chose que Klin voulait, c'était que Piangfa fasse le contraire de ce qu'elle disait. Si elle lui proposait de l'acheter, qu'elle refuse.

Bien sûr… l'autre personne l'avait fait à la perfection. Et c'était intéressant.

Il n'y avait qu'une seule chose à blâmer : elle n'avait pas d'autre moyen de connaître une femme. Elle n'avait jamais couru après qui que ce soit, et elle n'utilisait rien d'autre que l'argent. Klin ne pouvait utiliser que l'argent pour tout obtenir. Elle a réfléchi un instant, a pris le smartphone sur sa gauche et a appelé quelqu'un.

C'était un jeudi, donc il n'y avait pas de cours. L'appeler maintenant ne devrait pas être un problème. Elle a attendu un court instant. Après avoir entendu le salut de l'autre personne, elle a donné un ordre.

« Peuch, surveille Praepang pour moi. Phi te donnera de l'argent de poche… »

C'était le jeudi de la semaine suivante. Après l'avoir rencontrée il y a une semaine seulement, la vie de quelqu'un a basculé dans un autre monde, tombant dans un endroit encore plus terrible. L'humiliation s'est ajoutée à ce qui était déjà mauvais.

*‘Mademoiselle Walika…’*

Un ordre de l'université l'avait suspendue pour un semestre. C'était de la folie. C'était pire que tout. Deux autres amis avaient aussi été affectés. L'un s'était arrangé avec sa famille, un autre n'intéressait pas ses parents de toute façon, et la dernière…

« Tonliw ! Qu'est-ce que tu as fait pour qu'ils te suspendent pour un semestre ? »

Une voix agaçante a crié après avoir lu le document qu'elle venait de recevoir il y a moins d'une heure. Ce n'était pas la première fois qu'il demandait ça. Il l'avait demandé près de dix fois, mais il n'avait pas reçu de réponse de la principale intéressée.

*Sale gamine…* C'était le surnom que la famille lui avait donné.

« Pourquoi tu ne réponds pas quand je te pose des questions ? Tu as une merde dans la bouche, hein ? Sale Tonliw ! »

« Tu ne peux pas être un peu plus gentil avec notre enfant ? Parle-lui gentiment. Ne crie pas, » a dit sa mère, qui ne pouvait jamais se disputer avec son père.

Mais cela n'a pas marché… « C'est parce que tu la couvres tout le temps qu'elle fait de la merde comme ça. On l'a suspendue, et comment je vais pouvoir montrer mon visage ? Putain ! Les voisins vont se moquer de nous. »

Elle ne pouvait plus le supporter. Celle qui était restée silencieuse a ouvert la bouche avec rage :

« Tu peux mettre ta gueule sur ta tête ! »

« Sale Tonliw ! » Il serra les dents. Elle osait parler vulgairement à son propre père. Cette enfant était une délinquante.

« Pourquoi tu as honte des gens ? Tu ne paies pas mes frais de scolarité, je les gagne moi-même. Pourquoi tu t'énerves ? » a-t-elle demandé à son père d'un air blasé. Elle s'est assise et a joué sur son téléphone comme si de rien n'était.

« Je suis ton père ! »

« Mon père de merde… Tu ne fais que boire de l'alcool toute la journée. Tu ne travailles pas. Tu attends que ta femme te nourrisse. Comment peux-tu être le père de quelqu'un ? »

« Tonliw ! Sors de chez moi ! Sale gamine ! Ne me pousse pas à te tuer ! » a-t-il crié une dernière fois avant de ne plus pouvoir se retenir et de lever la main. Le sang bouillonnait dans les veines du père. Il voulait la gifler pour qu'elle reprenne ses esprits. Il n'avait peut-être pas les moyens de la soutenir, mais il était son père. Elle n'avait pas le droit de se disputer avec lui comme ça.

La personne chassée s'est levée du vieux canapé rapiécé, a pris son sac de vêtements et l'a mis sur son épaule. Elle l'avait préparé la veille, sachant que deux de ses amies avaient été suspendues. C'était à son tour, et cela n'a pas manqué.

Avant de quitter la maison, elle a quand même dit au revoir :

« C'est toi le connard, ivrogne, »

Elle a dit ça et a évité le ventilateur de table qui a volé vers elle, manquant de peu de la toucher. Elle n'a pas écouté les jurons derrière elle. Elle avait beaucoup de choses à faire, et elle devait aller quelque part. Son cœur s'était habitué à ce genre de situation, mais au fond, ça faisait toujours mal.

.

.

La vie de Piangfa était redevenue normale. Elle allait en cours en paix, et il n'y avait plus d'événements qui la rendaient triste. Depuis qu'elle avait rendu l'argent à Klin, elles ne s'étaient plus rencontrées face à face, sauf le matin quand elles se croisaient. Leurs regards se rencontraient à travers la vitre teintée, et il y avait toujours une distance entre elles.

Avant la fin du cours de l'après-midi, elle a regardé Peeraya. Cette amie était bien meilleure que ce qu'elle avait imaginé. Ses affaires privées que l'autre avait accidentellement découvertes ce jour-là étaient un secret que Peeraya n'avait jamais révélé. Elle n'avait pas eu à le lui demander.

« Merci de ne pas en parler, »

Elle lui avait dit l'autre jour quand elles étaient seules toutes les deux.

« Tout le monde a des choses qu'il ne veut pas que les autres sachent. Tu n'as pas à me remercier, »

Elle avait un bon cœur et une bonne attitude. Piangfa se sentait chanceuse de la connaître. Elle l'a remerciée une autre fois en silence. La vie à l'université devait être comme ça, avec Sitang et Peeraya. C'était probablement les quatre meilleures années de sa vie.

Le professeur les a laissées sortir cinq minutes avant la sonnerie. Elle a pris un ascenseur sans être entassée avec d'autres étudiants qui n'avaient pas encore été libérés. Elle est descendue au rez-de-chaussée, a parlé du travail du week-end avec Peeraya, a dit au revoir à Sitang qui se dirigeait vers sa voiture dans le parking, et elles se sont séparées. Elle a marché vers la gare sans se presser. Elle n'était jamais pressée.

Des bruits de pas ont couru derrière elle et se sont arrêtés à côté d'elle, légèrement essoufflés. C'était un homme avec un visage familier, mais elle ne se souvenait pas de son nom.

« Je vous dérange ? » a-t-il demandé.

C'était presque le cas. Il était venu directement vers elle. Piangfa a souri légèrement et a répondu :

« Non. Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Vous vous souvenez de moi ? Phak, celui qui a demandé votre Line, » a dit Phakphon en se présentant. Sa respiration était revenue à la normale. Il l'avait regardée pendant longtemps. Même s'ils étaient dans la même classe, il n'avait pas osé lui parler ou s'asseoir près d'elle. Elle avait l'air trop froide. Il lui avait envoyé des messages il y a plusieurs jours, mais elle n'avait pas répondu. Mais il ne pouvait pas laisser les choses comme ça.

Il était intéressé… il devait le lui dire et lui montrer qu'il était sincère.

« Ah… je me souviens. Et alors ? » Elle venait de se souvenir de lui quand il l'avait dit. Elle a demandé d'un air désintéressé.

« Praepang, avez-vous vu le message que je vous ai envoyé ? Je vous ai ajouté en ami, »

« Non, » a-t-elle répondu honnêtement. Elle n'avait rien vu. L'application était réglée pour ne pas recevoir de messages de personnes qui n'étaient pas sur sa liste d'amis, ce qui l'incluait, car elle ne l'avait pas encore accepté. Ce n'était pas qu'elle l'ignorait ou qu'elle était arrogante, mais elle ne s'intéressait pas à lui dès le début.

« Ah, d'accord. Je vais vous en envoyer un autre. Peut-être que l'application a un bug, » a dit Phakphon sans abandonner, même s'il sentait qu'elle ne s'intéressait pas beaucoup à lui. Il essayait de rester positif.

« D'accord, » a-t-elle répondu brièvement. Il n'y avait rien d'autre à dire.

« Vous allez prendre le train ? »

« Oui, »

« Où est votre maison ? Peut-être que nous allons dans la même direction. »

« Ce n'est pas nécessaire, » elle a refusé à l'avance, sans attendre d'autres invitations. Piangfa a regardé les voitures sur la droite et s'est préparée à traverser la rue.

« Excusez-moi, » a-t-elle dit avec un léger sourire, puis elle l'a quitté sans se retourner.

Phakphon est resté là à regarder Piangfa partir, sentant qu'il allait abandonner. Son beau visage, son statut d'étudiant du mois, sa bonne situation familiale, tout était devenu ordinaire quand la personne qu'il aimait ne s'intéressait pas à lui. Il n'y avait rien de mal à ce que les gens disaient, elle était froide.

.

.

Elle a voyagé en train pendant moins d'une demi-heure, perdue dans ses pensées, et est arrivée à la gare où elle devait descendre. Piangfa est sortie du train et a descendu les marches. Il n'y avait pas encore beaucoup de monde à la gare, mais bientôt, ce serait le chaos.

Elle a scanné sa carte et est sortie. Elle a pris l'escalator et a regardé le paysage familier avec un sentiment de vide. Il n'y avait rien de spécial. Depuis le jour où elle était descendue de la voiture de luxe de Klin, prendre les transports en commun était devenu banal. Combien d'années une personne ordinaire devait-elle travailler pour avoir assez d'argent pour acheter une voiture aussi chère ? Piangfa ne pouvait pas le calculer. Depuis qu'elle était petite, ses parents lui avaient toujours appris à être économe, et cette voiture était probablement un véhicule qu'elle ne pourrait jamais s'offrir, et c'était certain.

Elle ne s'est pas arrêtée au supermarché. Elle a baissé la tête et a marché lentement vers sa maison. Une chaussure de tennis blanche et noire l'a fait s'arrêter. Elle est apparue sur le sol, bloquant son chemin.

Elle a levé les yeux, a vu un jean noir, un t-shirt gris foncé, jusqu'à ce qu'elle voie le visage de la personne qui la bloquait. Ses yeux étaient féroces. Un sourire narquois et des mots de salutation ont fait tressaillir son cœur.

« Est-ce que tes parents savent que tu as perdu ta virginité, Praepang ? »

**Chapitre 13 : L'enquête**

Elle a tapé le code à six chiffres avec une tristesse mélancolique, en tapant la somme de cinq mille bahts avec réticence. C'était le prix à payer pour qu'elle **ne parle pas**. Son ancienne amie s'arrêterait et se tairait immédiatement après avoir reçu l'argent. Piangfa a attendu un instant, puis a pris l'argent et l'a donné à la personne qui la menaçait, à contrecœur.

« Ok… C'est bon. » La personne qui l'a reçu a souri, comptant l'argent de bonne humeur. Au moins, elle avait assez pour vivre pendant un mois, car elle ne voulait pas rentrer chez elle pour le moment. Ainsi, les cinq mille bahts qu'elle avait en main pouvaient être utilisés pour partager un loyer avec d'autres amis temporairement. Les autres choses, elle y penserait plus tard.

« On est quittes, n'est-ce pas ? » a demandé Piangfa. La peur lui rongeait le cœur. Si l'autre personne le disait à sa mère, sa vie serait finie. Sa mère serait déçue d'elle, la blâmerait, et lui donnerait une leçon parce qu'elle n'avait pas raconté cette terrible histoire. Cela pourrait même aller jusqu'à porter plainte, ce qui entacherait sa réputation. C'est pourquoi elle devait se taire et garder ce secret sombre pour elle, avec la peur que sa famille ne le découvre un jour. Mais plus elle essayait de le cacher, pire c'était.

« Non, » a répondu Walika.

« Quoi encore ? »

« Prépare cinq mille de plus pour le début du mois prochain, » Elle prévoyait de la menacer jusqu'à ce que sa suspension soit terminée, et de venir chercher de l'argent pour vivre auprès de celle qui avait causé ce problème. Ce n'était pas juste. Alors que Piangfa vivait sa vie normalement, elle se retrouvait à l'abandon à cause de cette stupide punition. C'est tout ce à quoi Walika pensait.

« Tonliu, je n'en ai plus. C'est tout ce que j'ai. Ma famille n'est pas riche, » Piangfa aurait voulu la supplier en la secouant, mais elle ne pouvait que lui dire et rester là.

« C'est ton problème, Praepang, » a-t-elle dit avec indifférence, pliant les billets de banque et les mettant dans sa poche. Elle se préparait à passer la nuit chez une autre amie qu'elle avait contactée. Avant de partir, elle a répété : « N'oublie pas de me les préparer. Si au début du mois prochain je ne les ai pas ou que tu penses faire des bêtises… je parlerai à ta mère. » Elle a fini et s'est dirigée vers la gare, sans se soucier de la personne qui la regardait, désespérée. Walika mentait parfaitement. L'idée de le dire aux parents de Piangfa ne lui était jamais venue à l'esprit. En montant l'escalator, elle s'est arrêtée et s'est retournée pour regarder la personne qui avait l'air si triste. Elle a souri de nouveau. Peu importe le temps qui passait, c'était toujours la même chose.

*‘Praepang est stupide ! Qui oserait dire ça à des adultes et causer plus de problèmes ?’*

Elle a secoué la tête avec dédain, mais elle était très satisfaite de la naïveté de Piangfa, car cela lui permettrait de ne pas mourir de faim pendant plusieurs mois. La stupidité des autres était une bonne chose si quelqu'un d'autre, plus intelligent, savait en profiter, comme elle… avec Piangfa.

C'était un samedi où la tristesse était ineffaçable. Le jeudi et le vendredi étaient passés avec un sentiment de mal-être. Piangfa ne voulait pas perdre cet argent, mais en même temps, elle ne voulait pas perdre quelque chose de plus grand.

Pas de choix… Finalement, il fallait choisir le chemin qui faisait le moins mal.

Elle avait une heure pour manger, mais elle a triché en prenant une heure et demie, personne ne dirait rien. Depuis le début de la pause, elle a commandé sa nourriture. Trente minutes plus tard, Piangfa était toujours assise à tripoter son riz dans l'assiette, désespérée. Elle n'arrivait pas à manger. En pensant au début du mois prochain, elle avait la chair de poule. La raison n'était pas la météo, mais la peur de son adversaire.

« Praepang, ça va ? Pourquoi tu ne manges pas ? Ce n'est pas bon ? » a demandé Peeraya, qui avait déjà mangé plus de la moitié de sa propre assiette. Elle a bu une gorgée d'eau et a posé son verre, regardant son amie dans les yeux, attendant une réponse.

« Ça va, je suis normale, » Piangfa était toujours concentrée sur sa fourchette, ne pensant à rien d'autre.

« Normale où ? Je vois bien que ça ne va pas, »

« Je vais bien, » a-t-elle insisté, sans regarder la personne qui l'interrogeait.

« Praepang, nous sommes amies. Tu peux me faire confiance, n'est-ce pas ? » Peeraya est allée droit au but. Elle ne savait pas quel était le problème de Piangfa, mais son attitude depuis le matin était loin d'être normale. Et le mot « ça va » ne convenait pas non plus. Piangfa avait définitivement un problème, mais elle refusait de le dire, et c'était à Peeraya de le découvrir.

Piangfa savait qu'elle pouvait faire confiance à cette personne, mais à quoi bon si dans quelques semaines, elle allait se retrouver dans la même situation. Walika reviendrait. Les cinq mille bahts qu'elle avait gagnés en travaillant dur seraient perdus. Elle ne voulait pas les donner aussi facilement.

Mais si elle ne le faisait pas, ses parents le sauraient… cette chose.

Elle y a pensé encore et encore, et des larmes ont coulé sur le bord de ses yeux, tombant sur la table du restaurant. Sa poitrine s'est soudainement réchauffée. Elle a essayé de contrôler ses émotions de toutes ses forces, mais cela ne semblait pas fonctionner.

« Praepang, » Peeraya a paniqué. Elle a rapidement pris un mouchoir qu'elle avait toujours sur elle et l'a donné à son amie pour qu'elle essuie ses larmes. Quand Piangfa l'a pris, elle a dit en la réconfortant : « Ça va. Tu me le diras quand tu seras prête. Je suis là. Je n'irai nulle part. »

Piangfa a réfléchi un instant, puis a commencé à parler lentement, car c'était mieux que de tout garder pour elle.

« Tonliu, la personne que nous avons vue au marché ce jour-là, elle m'a attendue hier à l'entrée de la ruelle avant que je rentre chez moi. »

« Qu'est-ce qu'elle voulait ? » Peeraya semblait s'énerver rien qu'en entendant ce nom. Elle ne l'aimait pas. Elle se souvenait que cette personne avait un cœur si mauvais qu'il était inhumain, et elle n'aurait jamais pensé que quelqu'un oserait faire ça à une autre personne. En même temps, elle comprenait que le monde était rempli de toutes sortes de personnes. Il était impossible de séparer complètement le bien du mal. C'était mélangé, omniprésent, et il était impossible de s'échapper.

« Elle a dit que c'était à cause de moi qu'elle était suspendue pour un semestre, »

« Et ? »

« Alors elle m'a demandé cinq mille bahts et a dit qu'elle reviendrait au début du mois prochain, » Piangfa a essuyé les larmes qui ont recommencé à couler. Elle n'aimait pas se voir aussi faible.

« C'est vraiment méchant, » Peeraya n'avait plus de mots. Elle n'a pas demandé si son amie lui avait donné l'argent. Elle le savait. Il ne devait plus rien rester.

Celle qui racontait n'avait pas besoin de conseils, elle voulait juste se libérer. Et après s'être confiée à son amie, Piangfa s'est sentie beaucoup mieux. Elle a réussi à manger presque toute son assiette. Elle n'avait pas faim, elle avait juste pitié de l'argent qu'elle avait dépensé pour ça et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle n'avait pas pitié de l'agriculteur, mais d'elle-même.

Après la pause, elles sont retournées travailler au rez-de-chaussée, au même endroit.

Dans ce centre commercial de luxe, des centaines de personnes passaient, prenaient les échantillons et disparaissaient. En moins de deux heures, il n'en restait plus qu'une centaine. Piangfa se perdait toujours dans ses pensées, mais elle essayait de ne plus y penser. Elle ne voulait pas que son amie soit affectée par sa tristesse. Cependant, après que son amie soit allée aux toilettes, Piangfa a repensé à tout. Tout ce qu'elle avait décidé de faire, était-ce la bonne chose à faire ?

Peeraya est revenue en moins de dix minutes. Les toilettes n'avaient rien d'intéressant, à part être un endroit pour parler à quelqu'un au téléphone. Après avoir rapporté la situation, elle est allée directement vers Piangfa, a souri et a dit de bonne humeur :

« Quand on aura fini, on pourra rentrer à la maison. On pourrait aller voir un film pour se détendre, non ? »

« Non, je pense que je vais rentrer directement, »

« Comme tu veux, mais n'y pense pas trop. Cette histoire de Tonliu, c'est ridicule, » a dit Peeraya avec inquiétude. C'était trop stupide pour y attacher de l'importance.

« Hum, » Piangfa a répondu dans sa gorge. Ce n'était pas si facile. Si c'était le cas, elle n'y aurait pas pensé pendant plusieurs jours.

« Si elle revient, je te jure que je vais la faire trembler, » a dit Peeraya, qui venait de rentrer des toilettes. Elle mettait tellement d'émotion dans sa phrase qu'elle ne s'en rendait pas compte. Elle était en colère pour son amie. Elle voulait aller l'aider à régler le problème de Piangfa elle-même.

Dans la tête de Peeraya, il n'y avait que des mots qui lui donnaient envie de prendre Walika par le col et de lui crier au visage :

*'Si tu n'arrêtes pas, je te frappe,'* mais elle ne pouvait que le penser, car ce droit appartenait à quelqu'un d'autre, pas à elle.

Piangfa, qui était stressée, a vu le visage et l'attitude de son amie et a éclaté de rire. L'autre avait l'air prête à attaquer à tout moment. Peeraya était probablement une femme qui aimait se battre, car même à l'université, si elle voyait quelqu'un d'agaçant, elle se préparait à le confronter, sans aller jusqu'à la violence.

Elle a donné le dernier échantillon sans regarder la personne qui le prenait. Et quand une voix familière a retenti, Piangfa a levé les yeux sans s'en soucier.

« Bonjour. Tu travailles ici à temps partiel ? C'est impressionnant, » C'était Phakphon. Il l'avait vue il y a une demi-heure. Il a réfléchi à ce qu'il devait faire, a acheté deux billets de cinéma sur une application. C'était la première fois qu'il osait venir lui parler.

« Oui, »

« Tu te souviens de moi ? » a-t-il demandé à Piangfa avec un sourire, rangeant la boîte d'échantillons dans son sac à bandoulière, une marque populaire chez les adolescents.

« Oui, »

« Comment je m'appelle ? »

Piangfa l'a regardé. Elle voulait savoir pourquoi il lui demandait son nom. Mais elle a répondu comme elle s'en souvenait.

« Paat. »

« Hein ? » Phakphon a eu l'air confus. Il devait avoir mal entendu.

Quant à Peeraya, qui était en train d'écrire un message pour envoyer un rapport à son chef sur les produits du jour, elle a éclaté de rire. C'était un secret de polichinelle que Piangfa ne s'intéressait à personne depuis le début du semestre. Et au milieu du mois, à l'approche des examens finaux, son indifférence envers les gens augmentait. Il semblait qu'elle ne se souciait que de Peeraya et de Sitang. Les autres n'avaient aucune chance, c'était une perte de temps.

« Paat, » a répété Piangfa.

« Phak, c'est Phak, » Phakphon a baissé la tête. Il était tombé amoureux de Piangfa depuis plusieurs mois, il avait osé venir la voir, mais tout s'effondrait à ce moment précis. À quel point quelqu'un ne pouvait-il pas s'intéresser à toi au point de… ne pas se souvenir de ton nom.

« Oui, c'est ça, » a répondu Piangfa avec désinvolture, puis elle s'est tournée vers son amie.

« Peuch, tu as fini ton rapport ? »

« Presque, encore un peu, » a répondu Peeraya.

« Je vais aux toilettes. Je veux me laver les mains, »

« D'accord. Dépêche-toi, »

Après le départ de Piangfa, Peeraya a souri seule. Elle avait pitié de celui qui était le plus beau de la faculté. Il se tenait là, la tête baissée, impuissant. Phakphon était très beau aux yeux de nombreuses femmes, mais il avait eu tort de vouloir charmer son amie. Si c'était quelqu'un d'autre, ils auraient déjà parlé ou auraient commencé à sortir ensemble. Il ne serait pas resté là à se morfondre.

« Peuch, c'est ça ? On m'a dit que tu étais bonne en voyance, » Phakphon a mis ses mains dans ses poches et s'est tourné vers Peeraya, l'air désespéré.

« Tu veux que je te lise l'avenir ? » Peeraya a continué à sourire, tapant son message sans lever la tête. « Tu ne pourras pas la séduire, » Elle n'avait pas besoin de ses cartes pour le savoir. Il n'y avait aucune chance que Phakphon gagne le cœur de son amie. Et si Piangfa montrait le moindre signe d'intérêt pour quelqu'un, elle ferait tout pour les éloigner et ne laisser la place qu'à Phi Klin. Ce n'était pas à cause de l'argent de poche, mais parce qu'elle aimait ce couple. Phi Klin appartenait à Piangfa, personne d'autre.

« Je ne suis pas là pour ça. Je le savais déjà, » a dit Phakphon d'une voix faible. Il a vraiment abandonné cette fois. Il ne pouvait pas continuer.

« Alors pourquoi tu me demandes ça ? »

« Je voulais savoir si quelqu'un irait voir un film avec moi. J'ai acheté deux billets, mais je suis tout seul, » Sa voix était encore plus basse. Il était profondément déçu.

« C'est à quelle heure ? » a demandé Peeraya.

« Six heures quinze, » Il avait calculé que Piangfa finirait son travail à peu près à ce moment-là, et il pensait qu'elle accepterait. Mais elle ne s'était même pas intéressée à ça.

Peeraya a regardé l'heure dans le coin supérieur de son écran. Il était quatre heures passées. Elle a envoyé son rapport via Line. Avant qu'ils ne puissent parler plus, l'autre personne a demandé quelque chose qui la fit sourire à nouveau.

« Tu veux aller voir un film avec moi ? Je te jure que je paierai le pop-corn, » Il ne voulait pas voir un film seul. Il pensait à jeter les deux billets, mais c'était dommage. Payer pour de la nourriture était une meilleure option.

« D'accord, je suis libre, » a-t-elle répondu, puis elle a regardé son visage, leurs yeux se sont rencontrés, et ils ont souri sans raison.

.

.

C'était presque un mois qu'elle était pleine d'anxiété, et Piangfa l'avait surmonté avec quelque chose qui semblait inexplicable. Klin était là, attendant pour lui ouvrir la porte de sa voiture sans raison, et la refermait après qu'elle s'était assise.

C'était le troisième jour…

« Comment s'est passée ta journée ? » a demandé Klin après avoir démarré la voiture et se préparant à sortir par la porte arrière. Pour éviter Sitang quand elle venait chercher Piangfa, elle devait être très prudente. Sitang était susceptible quand elle faisait semblant de ne pas s'intéresser à elle, alors qu'en fait, elle s'intéressait à elle tout le temps, plus que quiconque, et plus qu'elle-même.

« Ça va, » a répondu Piangfa. Trois jours avec un chauffeur, c'était normal pour d'autres, mais c'était très étrange pour elle, surtout quand… le chauffeur était Klin.

Quand elle est arrivée à la ruelle pour la déposer comme d'habitude tous les jours, Piangfa ne comprenait pas comment tout cela avait commencé. Qu'est-ce qui l'avait menée à cette situation ? Mais quand elle a demandé à Peeraya, cette dernière a admis que c'était elle qui avait tout dit à Klin, parce qu'elle voulait le meilleur pour Piangfa.

*C'était bien ça…*

Les cinquante mille bahts qui avaient été ajoutés à son compte la veille n'avaient pas encore été rendus à leur propriétaire. Klin a dit que c'était pour compenser ce qu'elle avait dépensé, mais non… c'était trop.

« Khun Klin, s'il vous plaît, donnez-moi votre numéro de compte, »

Elle avait l'historique de la transaction précédente, mais c'était celui du secrétaire. Piangfa n'était pas sûre si elle devait le transférer à lui ou demander directement à Klin. Et elle a choisi la deuxième option.

« Pourquoi ? » Klin regardait la route, conduisant avec lassitude. Elle en avait marre de répondre à des questions sur son compte bancaire.

« J'ai seulement dépensé cinq mille bahts, mais vous avez transféré cinquante mille. C'est trop, » a essayé d'expliquer Piangfa.

« Ah… je suis désolée. J'ai dû appuyer un zéro de trop. Un seul zéro de plus. Laisse tomber, » a-t-elle dit, conduisant d'une seule main, avec lassitude.

« Mais… » La plus jeune ouvrit la bouche pour se disputer.

« J'ai besoin de me concentrer. Tais-toi, »

« D'accord, » Piangfa s'est tournée vers la vitre, a regardé les autres voitures à l'extérieur, puis a regardé le profil de Klin. Elle a senti ce parfum à nouveau, une odeur unique, comme toujours, et elle ne l'avait jamais senti sur les centaines de personnes qu'elle avait rencontrées en travaillant dans le centre commercial. Elles ne sentaient pas comme ça, un parfum chaud et doux, à la fois froid et distant comme celui de Klin. Piangfa aimait ce parfum… rien que le parfum… pas la personne.

Elle a baissé les yeux vers ses genoux, pensant à des choses au hasard, écoutant la musique étrangère qui passait doucement, et laissant son esprit vide. Elle ne voulait plus penser à rien, mais elle n'y arrivait jamais. D'une manière ou d'une autre, elle pensait toujours à quelque chose.

Avant qu'elle ne s'en rende compte, la voiture ralentissait, se préparant à tourner dans la ruelle menant à sa maison. Normalement, Klin l'aurait laissée descendre, mais pas cette fois. Quand elle a regardé dehors, elle a vu Vasika debout, l'attendant. Elle n'avait probablement pas remarqué qu'elle était dans cette voiture, et c'était la raison pour laquelle Klin l'avait déposée, pour attendre et voir son amie.

Klin a garé la voiture quand elle est entrée dans la ruelle. Elle s'est tournée vers Piangfa.

« Attends-moi ici. Ne va nulle part, » Puis elle est sortie de la voiture et est allée directement vers la personne qui se tenait à l'entrée de la ruelle.

Elle a marché calmement, ses pas étaient silencieux. Elle a marché sur l'ombre de la personne qui ne s'était toujours pas rendu compte de sa présence. Elle a parlé d'une voix froide qui a fait frissonner la personne en face d'elle.

« Je pensais t'avoir suspendue pour le semestre prochain, n'est-ce pas ? »

La personne interpellée s'est rapidement retournée pour la regarder, tout son corps était glacé. *Non, pas ça…*

Elle a réprimé la peur dans son esprit avec un sourire indifférent. Walika a fait un visage arrogant et a demandé en essayant de contrôler son esprit et sa voix :

« Et alors ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous la protégez, hein ? » Elle a balayé du regard pour chercher Piangfa, mais n'a rien vu.

Klin est restée silencieuse. La personne en face d'elle agissait comme un « chien acculé, » qui n'avait plus rien à perdre. Tout ce qu'elle montrait, c'était le peu de force qu'il lui restait après avoir été acculée.

« Quelques milliers de bahts en échange de ton renvoi de l'université. Tu dois penser que ça en vaut la peine, » a dit Klin avec un visage neutre. Elle n'avait pas l'intention de rester longtemps.

La personne qui l'écoutait a commencé à fléchir. Elle avait tout perdu, mais elle ne pouvait pas être renvoyée de l'université. C'était son dernier espoir d'améliorer sa vie misérable, de se remettre sur pied et de s'échapper de sa maison, de vivre fièrement.

« Ne faites pas ça, s'il vous plaît, » Walika a supplié, prenant une décision difficile. « Je ne m'en prendrai plus à Praepang, mais ne me faites pas renvoyer, »

« Va-t'en et trouve une autre école, » Klin a secoué légèrement la tête. La conversation était finie. Elle s'est retournée pour retourner à sa voiture. Elle pensait que c'était quelque chose d'énorme, mais au final, c'était juste de la petite frappe. L'adversaire était jeune, et elle avait peur d'être renvoyée de l'école.

Walika a barré le chemin de Klin, ne la laissant pas partir, négociant de manière désespérée. Sa faute était petite, mais la punition était trop grande, et elle ne pouvait rien faire d'autre que de se soumettre et de laisser l'autre agir.

« Non, s'il vous plaît. Vous pouvez me gifler une ou deux fois, mais ne me faites pas renvoyer, »

« Tu as fait tellement de mal à ton amie. Une gifle ou un renvoi, ce n'est pas suffisant, » a dit Klin avec ennui, ne voulant plus continuer la conversation. Elle s'apprêtait à appeler Kachen pour qu'il s'en occupe.

« Oui ! » a-t-elle admis avec émotion. La plus grande personne n'avait pas tort, mais Walika pensait aussi à se rendre moins coupable. « Je suis méchante. J'ai mal agi en essayant de vendre mon amie, mais pourquoi me blâmez-vous seule ? Quelqu'un d'autre avait le droit de ne pas y aller. Elle aurait pu refuser, non ? Avant d'entrer dans le bar, elle n'avait pas l'âge légal. Elle aurait pu ne pas boire. Personne ne l'a forcée à boire. Elle aurait pu rentrer chez elle. Elle n'avait pas besoin de suivre ce que ses amis lui disaient, n'est-ce pas ? Vous blâmez juste les autres qui l'ont accompagnée, alors que c'est elle qui avait le droit de tout décider ce jour-là, »

Klin a regardé la personne qui divaguait, pensant à quel point elle était stupide, mais elle n'avait rien à dire.

« Tu as fini de parler ? »

Le cœur de Walika a chuté. Au lieu de convaincre l'autre personne, elle a empiré la situation.

« On a partagé les cent cinquante mille bahts et on les a utilisés pour nos frais de scolarité. Ayez pitié de moi. Ne me faites pas renvoyer. Dites-moi que je suis une connasse si vous voulez. Giflez-moi autant de fois que vous le voulez, mais l'école est vraiment importante pour moi, » Elle a supplié, désespérée. Si elle pouvait l'obtenir en s'agenouillant, elle le ferait pour que ça s'arrête. Parce que la personne en face d'elle était « Klin Chayakorn. » Il ne fallait pas se disputer avec elle, dans aucune situation, et elle avait eu tort de lui tenir tête pendant si longtemps.

Le silence s'est installé pendant un moment. Klin a regardé la personne acculée et a réfléchi. Plus de la moitié, ce n'était pas sa faute. D'après tout ce qu'elle avait entendu, elle a fait semblant d'être indifférente, mais elle y a réfléchi. Oui… les personnes qui avaient le droit de prendre toutes les décisions importantes cette nuit-là n'étaient que deux, elle et Piangfa. Les autres n'étaient que des éléments secondaires, pas les facteurs principaux.

« Tu as un compte PromtPay ou un compte bancaire ? N'importe quoi, » a demandé Klin.

« Hein ? » Walika avait l'air perplexe.

« Je vais te payer pour que tu laisses Praepang tranquille et que tu ne reviennes plus jamais. Disparais, » Elle a résolu le problème avec de l'argent une fois de plus. Au moins, cela pourrait apaiser la culpabilité qui pesait sur son cœur.

« Ce n'est pas pour me tuer après, n'est-ce pas ? » Walika ne faisait toujours pas confiance.

« Je te paie pour que tu disparaisses, pas pour te tuer, »

Quelque chose de froid et rafraîchissant l'a envahie, même s'il ne pleuvait pas. Walika a donné son numéro de téléphone et son numéro de compte avec excitation. L'argent était la deuxième chose la plus importante. N'importe quel montant ferait l'affaire, mais quelques instants plus tard, après l'avoir reçu, ses mains et son corps ont tremblé. Le chiffre à six chiffres sur son écran l'a fait frissonner… un demi-million de bahts.

« Vous n'avez pas fait une erreur ? Cinq cent mille, » Elle s'attendait à seulement cinq mille bahts. C'était beaucoup plus que ça.

« C'est à toi. Garde le secret. Ne reviens plus, » a dit Klin simplement.

« Et l'université ? »

« Le même semestre, »

« Je ne reviendrai plus. Je ne m'en prendrai plus à Praepang. Je ne dirai rien à personne. Je garderai le secret jusqu'à ma mort, » Walika a joint les mains en signe de respect, sa voix tremblante. Le pouvoir de cinq cent mille bahts la faisait encore trembler. Elle n'avait jamais reçu une somme aussi importante.

« Va-t'en, » a dit Klin en passant à côté d'elle avec indifférence.

« Merci beaucoup, » Walika a baissé la tête en regardant la personne passer et la suivait du regard avec un tourbillon d'émotions. Une fois que Klin a disparu de sa vue, elle a cherché Piangfa une dernière fois, puis s'est dépêchée de monter les escaliers menant à la gare. Elle pensait à ce qu'elle devait faire de cet argent pour que sa vie soit la meilleure possible. Et bien sûr, elle allait cesser de rencontrer Piangfa immédiatement, car même si elle revenait dix fois, elle aurait moins que cette somme, et il était inutile de risquer de jouer avec la personne de Klin. Son instinct lui disait que c'était « la personne de Klin. » Que ce soit un jouet de riche ou autre chose, le fait qu'elle les défende deux fois de suite devait cacher quelque chose, et il ne fallait plus s'en mêler.

Elle a ouvert la porte du côté passager et a dit à Piangfa d'une voix vide, les yeux sans émotion, cachant quelque chose dans son cœur.

« J'ai réglé le problème. Elle ne te dérangera plus. Rentre bien chez toi, »

« Vous ne lui avez pas donné d'argent, n'est-ce pas ? » a demandé Piangfa en sortant de la voiture, regardant Klin, attendant une réponse.

« J'ai ma propre méthode, »

« Merci, » a dit Piangfa, restant là, ne marchant pas vers sa maison.

« Son problème est réglé. Quant à notre problème… » Klin a soupiré et a continué. « Si jamais tu veux le dire à ta famille, contacte-moi, »

Piangfa a demandé immédiatement, sans réfléchir : « Et comment vous allez gérer ça ? »

« … » Elle n'a pas répondu.

« Avec de l'argent ? » Elle a répondu elle-même, puis a souri légèrement. Le vent de l'après-midi a soufflé, décoiffant ses cheveux. Piangfa, qui avait ses cheveux attachés avec un élastique noir, n'avait pas de problème, tandis que Klin a relevé ses cheveux bruns pour les mettre en arrière. Sa peau était très claire, ses traits étaient bons, ses yeux perçants, son nez droit, sa bouche bien dessinée et son front parfait. Sa mâchoire aussi. Tout était visible aux yeux de Piangfa, mais elle ne voulait pas admirer cette personne. Cette personne n'avait que l'apparence et l'argent. Mais pour le reste… il fallait encore beaucoup réfléchir.

Klin a jeté un regard à Piangfa et n'a pas souri en retour. Elle a dit d'un air fatigué : « J'ai ma propre méthode, »

La conversation s'est terminée simplement. Elle est allée à sa voiture, s'est assise derrière le volant. Voyant que Piangfa ne bougeait toujours pas, elle a baissé la vitre pour lui dire une dernière phrase pour la rassurer.

« Je te promets que je peux prendre soin de toi. Rentre chez toi, » Après avoir dit ça, elle a remonté la vitre et a roulé lentement hors de la ruelle. Elle n'y était venue que quelques fois et ne connaissait pas bien le chemin.

Piangfa a regardé la voiture de luxe s'éloigner. La brise a remplacé le parfum d'il y a un instant. Elle a inspiré avec mélancolie, regrettant le parfum qui avait disparu. Elle est rentrée chez elle avec des pensées qui ne s'arrêtaient jamais.

Walika ne la dérangerait plus. Et Klin… ne viendrait probablement pas non plus.

Pour revoir Klin, il faudrait soit aller chez Sitang, soit la rencontrer par hasard quelque part, ou alors, il faudrait le dire à ses parents et demander à Klin de venir en parler, ce qui était impossible. Elle ne laisserait jamais une telle chose se produire.

Jamais… absolument jamais.

Elle s'est arrêtée au feu rouge. Elle était la première voiture à s'arrêter. Elle a mis de la musique étrangère, s'est assise et a regardé le volant, la tête qui tournait, ne pensant qu'à la conversation qu'elle avait eue avec cette femme à l'entrée de la ruelle.

C'était vrai… Piangfa aurait pu tout refuser, mais elle ne l'a pas fait.

Klin ne pouvait pas penser à la place de l'autre personne, car la personne qui pouvait prendre la décision la plus importante était elle-même. Si cette nuit-là, pendant que Piangfa sirotait son verre d'alcool et regardait ailleurs, si elle avait parlé un peu, si elle avait demandé pourquoi elle avait accepté de se vendre, au lieu de rester assise et de la regarder avec indifférence, peut-être qu'elle aurait su à l'avance que la personne **ne voulait pas se vendre.** Mais elle ne l'a pas fait.

Parce que Klin n'avait jamais eu à se soucier des raisons de ces personnes qui se donnaient à elle. Elle pouvait payer, donc elle l'achetait quand elle le voulait. C'est tout.

Elle a repensé à ce jour-là. Dès qu'elle a vu que Piangfa était sur le point d'être saoule, elle n'a pas perdu de temps, car elle avait peur que l'autre s'endorme. Elle ne pensait qu'à la ramener dans sa chambre, car quelque chose en elle ne désirait que ça.

Elle a fait semblant… de paraître stupide, de vouloir n'importe qui, mais en fait, elle avait choisi. Elle avait vu que Piangfa était belle, et c'est pour ça qu'elle était satisfaite et qu'elle avait payé sans hésiter. Mais…

Pourquoi tout s'était-il transformé en ça ?

Elle aurait pu demander ou annuler tout ça. Il suffisait qu'elle ne soit pas si égoïste.

Mais pourquoi… avait-elle laissé ses émotions la guider ? Qu'est-ce qu'elle avait dans la bouche ? Il suffisait de demander. Juste de demander.

Elle y a pensé pendant un long moment jusqu'à ce que le feu ne s'allume en vert. Il ne restait que quelques secondes. Quand le feu vert est apparu, elle a appuyé sur l'accélérateur, sans se soucier de ce qui l'entourait. Elle est partie à la vitesse d'une supercar, et au même moment, le bruit des klaxons des autres voitures a retenti si fort qu'il a fait trembler tout son corps. Elle a regardé à gauche, et tout son corps s'est vidé, devenant blanc. Cette voiture noire fonçait à grande vitesse. L'impact l'a fait tournoyer…

**Chapitre 14 : à la dérive**

Une odeur de fumée, un bruit de crissement, le choc qui a frappé. Une goutte de sang a coulé, tachant le tissu. Le côté droit de sa tête, près de la tempe, présentait une coupure qui a nécessité une dizaine de points de suture. La douleur, mêlée d'engourdissement, n'avait pas disparu même après qu'elle ait ouvert les yeux, mais les images de l'événement précédent avaient cessé de repasser en boucle.

Elle se reposait dans la voiture de service de Kachen, l'homme qui s'était précipité sur les lieux de l'accident plus vite que l'assurance et avait tout géré sans qu'elle ait à dire un mot. Kachen était doué pour faire face à toutes les situations.

La voiture avait quitté l'hôpital et était à mi-chemin. Klin écoutait le son de sa propre respiration, silencieuse, perdue dans ses pensées, comme quelqu'un de plongé dans un état second. Cet état durait depuis la matinée jusqu'au soir, et il ne s'était pas estompé.

« Vous pensez toujours à lui, n'est-ce pas ? » demanda Kachen, devinant que sa patronne ne pensait qu'à ça, au point d'être incapable de faire quoi que ce soit, de perdre sa concentration, et parfois, de ne plus être consciente de ce qui l'entourait. C'est pour ça que ce dernier accident était arrivé. Heureusement, elle n'avait que des blessures mineures. La structure de la voiture était assez solide pour protéger son corps, mais l'état de la voiture adverse n'était pas joli à voir.

« Hmm, » acquiesça-t-elle dans sa gorge, regardant le siège en silence.

« Son état ne s'est pas aggravé depuis la matinée. Rassurez-vous. »

« Ah ouais. »

« Khun Klin, » Kachen se pinça les lèvres, inspira, puis expira, se redonnant de la force. « Quoi qu'il arrive, je serai à vos côtés. Ne vous inquiétez pas. »

« Ah… » Elle a hésité longtemps. C'était une question qu'elle n'aurait jamais dû poser pendant cinq ans, mais aujourd'hui, elle se devait de la poser avec une émotion désespérée. « Combien de temps pourrons-nous tenir ? »

« Le plus longtemps possible. Je vais essayer de trouver un moyen, » dit Kachen en lui donnant de l'espoir. Il savait que sa patronne ne pouvait pas l'accepter. Elle n'était pas prête à y faire face, même si elle avait eu plus de cinq ans pour gérer ce sentiment.

« Tant mieux, » a dit Klin, puis elle a fermé les yeux une fois de plus, repensant à tous les événements de la journée. Certaines choses étaient de sa faute, d'autres étaient la faute des autres, mais tout retombait sur elle seule. C'était la plus grande des injustices. Ses paupières sont devenues chaudes quand elle a eu du mal à contrôler ses émotions. Elle s'est mordu les lèvres pour ne pas perdre le contrôle, s'est enfermée dans son propre coin et a caché ses émotions, et Kachen ne le saurait jamais.

Même sa seule sœur, Sitang, ne le saurait jamais… ce qu'il y avait à l'intérieur.

Elle est rentrée chez elle quand il n'y avait plus de lumière du soir. Elle s'était occupée de l'accident au carrefour, puis de ses points de suture à l'hôpital, et la journée avait traîné jusqu'à maintenant.

« Phi Klin ! » Sitang, qui était assise dans le salon en réfléchissant, a crié. L'état de la personne qui venait d'arriver était si mauvais qu'elle en a eu le cœur brisé. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui est arrivé à ta tête ? » Elle a regardé la gaze derrière son sourcil et a demandé d'une voix tremblante.

« Une voiture a grillé un feu rouge et m'a un peu percutée. Ça va, » a-t-elle dit d'un ton fatigué, sans vraiment vouloir parler. « Je veux me reposer. Tu peux dîner seule aujourd'hui, n'est-ce pas, Sitang ? »

« Oui, Phi Klin. Repose-toi. Je te raccompagne ? »

« Pas besoin. La chambre est juste là, » a-t-elle dit avec un léger sourire, s'éloignant avec un air blasé.

Sitang a regardé sa sœur s'éloigner avec inquiétude. La chose qu'elle gardait en elle et qu'elle voulait demander était toujours là. D'après les informations sur l'application, cela faisait trois jours complets que sa Phi Klin tournait entre la maison, l'université, le bureau et un autre endroit. Il n'y avait pas besoin de deviner ne serait-ce qu'un instant.

Elle savait que cet endroit était la maison de Piangfa.

Elle avait vu de ses propres yeux que les deux s'étaient donné rendez-vous dans le parking. Elle savait tout, mais elle n'avait jamais rien dit. Elle n'avait jamais demandé, préférant faire semblant de ne rien savoir, parce que Phi Klin le lui cachait encore. Piangfa aussi. Les deux cachaient bien quelque chose à Sitang, exactement comme elle l'avait pensé.

.

.

Deux heures passées, enfermée en silence dans sa chambre, regardant le plafond avec des yeux flous à cause des larmes qui montaient. L'enfer, c'était ça. Il était devant elle quand elle ouvrait les yeux et la suivait quand elle les fermait. Ce n'était ni sombre ni lumineux. C'était entre les deux. Ou peut-être… c'était un monde pire que l'enfer.

Elle voulait retourner voir l'état de sa voiture qui venait d'être remorquée au garage. Elle voulait aller regarder le siège du conducteur. Peut-être qu'elle y verrait son propre cadavre affalé derrière le volant. Peut-être qu'elle était déjà morte… juste sans le savoir.

Et que devrait-elle ressentir si elle trouvait vraiment ce corps sans vie ? Klin ne pouvait pas se l'expliquer. Elle ne pouvait pas deviner ses émotions. Elle se sentait juste mal au point de ne pas pouvoir le décrire. Il n'y avait jamais eu de description pour elle-même. Elle s'est levée du lit et a marché lentement à travers le dressing pour aller dans la grande salle de bain. Elle s'est arrêtée en chemin pour se regarder dans le miroir.

C'était la première fois qu'elle voyait cette femme, la personne qui apparaissait dans le miroir. C'était bien elle, mais elle portait une chemise blanche tachée de sang sombre. Ses lèvres étaient pâles comme celles d'une malade. Ses yeux semblaient vouloir quitter le monde. Elle avait l'air si pitoyable. Elle n'avait pas l'air vivante du tout. C'était ça, la vraie Klin.

La vraie Klin devait être meurtrie, sale, et repoussante… c'était elle.

Au lieu d'être triste, un sourire est apparu au coin de ses lèvres. Elle était reconnaissante de s'être enfin rencontrée. Peut-être que le fait de s'être fait percuter par une autre voiture était une bonne chose. Au moins, elle pouvait comprendre ce que son père avait dû affronter à ce moment-là. Une situation inattendue, rapide, et qui l'avait presque fait toucher à la mort.

Elle a regardé autour d'elle. Il n'y avait que la bouteille de savon pour les mains qui était solide. Si elle se la frappait à la tête sur l'ancienne coupure, pourrait-elle revivre l'émotion qui persistait ou se briser comme la statue de la déesse que sa mère avait brisée ? Il n'y avait pas de réponse.

À moins qu'elle n'essaye…

Elle a tendu la main et a pris la belle bouteille carrée avec calme. Ses yeux regardaient son reflet dans le miroir et la bouteille qui se rapprochait de plus en plus. Ses lèvres roses et pâles ne souriaient plus.

Un coup à la porte a retenti, tout s'est arrêté. Elle a lâché la bouteille, la posant là, et a regardé la porte de sa chambre, au loin.

« Phi Klin ? » Sitang a appelé une deuxième fois. La propriétaire de la chambre est restée silencieuse, mais quand elle a voulu frapper à nouveau, l'air froid a circulé à l'extérieur de la porte qui s'est ouverte pour l'accueillir.

« Quoi ? Je n'ai pas encore pris ma douche, » a dit Klin en sortant de la chambre.

« Qu'est-ce que tu faisais ? Ça fait longtemps que tu es montée, »

« Je me suis endormie, » a-t-elle menti facilement, posant une question en retour. « Pourquoi tu m'as appelée ? »

« Je vais dormir avec toi ce soir. Je ne te fais pas confiance, Phi Klin, »

Les mots étaient simples, mais ils ont fait frissonner Klin. Même si elle se sentait bien, elle avait soudainement l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Son agitation était évidente sur son visage. Elle a levé la main et a touché le bout de ses lèvres, faisant un son de "pschitt".

« Mais je n'ai rien fait de mal, »

« Hein ? » Sitang a fait un visage confus et a ri. « Je n'ai rien dit. J'ai juste dit que j'allais dormir avec toi. »

« Ah… »

« Je m'inquiète pour toi. Si je suis là, je peux t'aider, »

La plus âgée a soupiré discrètement, s'est retournée, est entrée dans la chambre, a fermé la porte et a marché d'un air hébété. Aujourd'hui, elle n'avait ni la concentration ni l'esprit pour faire face à quoi que ce soit. Son esprit vagabondait au point de la blesser. Son esprit vagabondait au point de la tuer. Elle était sur le point de devenir folle. Elle a secoué légèrement la tête et s'est souvenue qu'elle avait oublié sa sœur à l'extérieur, alors elle s'est précipitée pour ouvrir la porte et lui a dit :

« Entre. Je vais prendre ma douche. »

« D… d'accord, » Sitang était toujours confuse, mais elle s'est rapidement glissée dans la chambre et a regardé sa sœur, qui se recoiffait et se dirigeait vers la salle de bain, et s'est demandé : *‘Qu'est-ce qui ne va pas avec Phi Klin ?’* Il n'y avait pas de réponse.

.

.

Tard le soir, après 22 heures, elle a dit au revoir à ses parents et est retournée dans sa chambre pour répondre aux messages de Peeraya sur son lit. Puis elle a fait défiler les actualités dans la section « Quotidien. » Il n'y avait rien d'intéressant. Des sujets ridicules, des titres légers qui ne donnaient pas envie de lire. Elle a quitté l'application et s'apprêtait à poser son téléphone, mais la vibration l'a fait s'arrêter et l'a fait rouvrir. Le dernier message de Peeraya venait d'arriver.

Une photo d'un accident au milieu d'un carrefour, pas loin de sa maison. Ce ne serait pas intéressant si ce qui était visible n'était pas la voiture de luxe de Klin. Une certaine anxiété a traversé la poitrine de Piangfa. Elle a attendu le message suivant, mais il n'y a rien eu. Son amie n'a rien envoyé de plus. Elle a commencé à taper une question et l'a envoyée, puis a quitté l'application pour chercher des nouvelles sur les sites web. En un instant, elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

L'incident venait d'avoir lieu il y a quelques heures. L'heure de l'actualité indiquait clairement que c'était après qu'elle l'ait déposée.

Klin n'est pas rentrée chez elle…

Elle a essayé de lire chaque mot, mais il n'y avait aucune information sur l'état du conducteur, seulement sur la partie adverse. Il n'y avait rien qui reliait Klin. Elle savait seulement qu'elle avait reçu des soins et c'est tout.

*‘Comment un article peut-il être si stupide ?’*

Piangfa s'est surprise à penser ça pendant un instant. Elle a pensé à Sitang et a hésité à lui envoyer un message ou à l'appeler. Pour quelle raison ? Elle n'en avait aucune. Pas même une seule.

*‘Puis-je demander des nouvelles de la sœur d'une amie ?’*

Taper un message semblait plus difficile que d'appuyer sur le bouton d'appel. Le son de la sonnerie résonnait dans ses oreilles. Piangfa a retenu son souffle, pensant encore à sa question.

« Pourquoi tu m'appelles pour me demander mes notes maintenant ? » a demandé Sitang après avoir parlé un moment avec Piangfa et s'être rendu compte de quelque chose. Normalement, l'autre étudiait plus que quiconque, mais ce soir, elle était intéressée par ses notes. C'était plutôt étrange et ne pouvait être interprété que comme une excuse futile.

« Je vais te prendre en photo et te l'envoyer. C'est tout, n'est-ce pas ? D'accord, c'est tout pour l'instant, » Elle a mis fin à l'appel, a quitté son dressing et a regardé la personne qui venait de s'endormir. Elle a pris une photo avec son smartphone et l'a envoyée à son amie via l'application, avec un message en dessous de la photo : *‘Elle vient de s'endormir.’* Elle savait que c'était ça que Piangfa voulait vraiment. Puis elle est retournée sur l'autre côté du lit, s'est allongée et a éteint la lumière avec la télécommande avant de se rapprocher et de serrer sa sœur dans ses bras, avec un sentiment de protection. Elle ne voulait pas que quiconque s'en mêle. Il serait normal que Phi Klin ait un petit ami, mais pas maintenant.

Mais Phi Klin n'avait jamais montré d'intérêt pour aucun homme. Se pourrait-il qu'elle n'aime pas les hommes ? Les questions affluaient dans sa tête. La curiosité était vive et il n'y avait pas de réponse. Elle a réussi à fermer les yeux, gardant sa curiosité pour le lundi suivant.

C'est arrivé à la cafétéria…

« Peuch… Peuch, tu penses que Phi Klin pourrait aimer les femmes ? » Sa douce voix était pleine de curiosité. Ses yeux regardaient un couple de femmes qui mangeaient dans un coin.

« Non, » a répondu Peeraya. Elle a sorti une paille de son emballage en plastique et l'a insérée dans le couvercle de son thé.

« Ça me rassure. »

« Il n'y a plus de place, non, » a-t-elle dit pour être plus claire. « Pourquoi ? Tu ne veux pas que Phi Klin aime les femmes ? »

« Non, je me posais juste la question. Et qu'est-ce que tu voulais dire par ‘il n’y a plus de place’ ? »

« Je rigolais, » a balayé Peeraya.

« Hum, » Sitang a perdu l'intérêt de la conversation. Elle a baissé la tête et s'est occupée de sa nourriture. L'histoire de Phi Klin était finie, il ne restait plus que Piangfa. Elle allait lui poser la question quand elle reviendrait de chercher de l'eau.

Elle attendait son café framboise avec calme. C'était un nouveau menu qui venait d'être ajouté la veille. Ce n'était pas très original, mais Piangfa voulait juste l'essayer. Quand elle a reçu son verre, elle a payé et est retournée à sa table sans se presser. Elle a croisé le regard de Sitang qui la regardait d'une manière étrange. La conversation a commencé dès qu'elle s'est assise.

« Praepang ne s'est jamais intéressée à personne depuis qu'on est à l'école, »

« Tu parles de qui ? »

« D'un petit ami, » a dit Sitang.

« Personne n'est intéressant, » a dit Piangfa honnêtement. Même Sitang et Peeraya n'avaient son attention que parce qu'elles étaient ses amies. Il n'était donc pas étrange qu'elle ignore les autres.

« Et le plus beau mec de la fac ? Celui qui a essayé de te draguer, »

« Ah, » Piangfa a essayé de se souvenir. S'il y en avait un, c'était le ‘Paat’ dont elle se souvenait. Mais avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, quelqu'un d'autre l'a interrompue.

« C'est mon coup de cœur. Tu peux l'oublier, d'accord ? Phak sort avec moi, » Peeraya n'a pas perdu de temps. Les malentendus, c'était ennuyeux.

« Hmm… Peuch, comment ça se fait ? Quand est-ce que tu as commencé à parler avec le plus beau de la fac ? » Sitang a fait un visage suspect. Elle a souri de façon espiègle et a plissé les yeux. Ce n'est pas qu'elle n'avait pas remarqué, mais elle avait vu qu'ils se regardaient souvent pendant les cours de groupe. Et maintenant, elle n'était pas surprise. Ce n'était pas différent de ce qu'elle avait prédit.

« Ça fait un moment, » a répondu Peeraya avec embarras, regardant ailleurs. Ils avaient regardé un seul film ensemble, et ils se fréquentaient depuis. Ce n'était pas encore clair.

Piangfa a regardé le visage de Sitang, se sentant désavantagée si elle ne posait pas de question en retour.

« Et toi, Sitang ? Depuis que tu es à l'école, tu t'es intéressée à quelqu'un ? » Non, elle n'avait personne non plus. Piangfa le savait.

« Oui, »

Les deux personnes en face l'ont regardée. Peeraya a demandé : « Qui ? »

« Phi Klin, » a souri Sitang.

*Hum… ce n'est pas étrange. C'est normal que la jeune sœur s'intéresse à sa sœur. C'est le cas dans toutes les familles.*

Peeraya a hoché la tête : « Ah, Sitang s'intéresse à Phi Klin. Je comprends. »

« Non, c'est Praepang qui s'intéresse à Phi Klin, » a-t-elle dit en tapant l'air. Elle souriait avec innocence, ses yeux ne cachaient rien. Sitang ne cachait jamais rien longtemps. Si elle était sûre, elle le disait.

La personne en question s'est figée pendant un instant, regardant les gouttes d'eau autour du verre et se demandant : *‘Qu'est-ce qui a mal tourné ?’* Sitang était intelligente, ou elle avait fait quelque chose qui avait attiré l'attention, ce qui n'était pas probable. Au mieux, elle avait juste pris la voiture pour rentrer chez elle avec Klin. C'est tout.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » a demandé Piangfa.

« Je rigole, » a-t-elle répondu en empruntant l'expression de Peeraya. « Attends une minute. J'ai un appel, » Elle a touché le capteur de ses AirPods pour répondre, laissant Piangfa et son amie confuse. Elles se sont regardées, sans rien dire.

.

.

Perdue dans son travail après la réunion ordinaire du matin, elle est allée s'occuper seule des documents dans son bureau. Elle écoutait la musique instrumentale qui passait par le haut-parleur noir à sa droite. C'était ennuyeux. Klin a appuyé sur la télécommande pour couper le son. Sa concentration était complètement brisée. Elle ne savait pas ce qui n'allait pas depuis qu'elle s'était réveillée. Un étrange pressentiment.

Un coup à la porte, avec un rythme qu'elle connaissait par cœur. Elle a levé légèrement la tête et a dit sans crier : « Entrez. »

Kachen vient d'entrer et a refermé la porte derrière lui. Il s'est dirigé vers le bureau de sa patronne avec un air de soumission. C'était l'attitude la plus humble de sa vie, qu'il pouvait faire sans effort. Des mots bouleversants étaient coincés dans sa bouche et sa gorge. Il se demandait comment les faire sortir de sa langue sans blesser la personne en face de lui.

Il n'y avait aucun moyen. Mais il espérait… qu'elle soit la moins triste possible. Qu'elle coule le plus lentement possible.

« Tu veux dire quelque chose ? » Klin a posé son stylo et a regardé son secrétaire avec suspicion. Il était juste là, sans bouger.

« J… je… » Kachen a hésité. Il n'avait eu les larmes aux yeux que quelques fois dans sa vie. La dernière fois, c'était quand ses parents étaient décédés dans un accident et qu'il avait reçu la bourse de Chayakorn pour finir ses études. C'était peut-être la seule fois où il ressentait à nouveau le chagrin d'une perte. L'ancien président était un autre adulte qu'il respectait et aimait. Il n'avait jamais voulu que ce jour arrive. « J'ai préparé les tenues de deuil. Allons chercher son corps à l'hôpital. » Il a dit les derniers mots, les larmes coulant. Kachen a posé un sac en papier sur le bureau de sa patronne. C'était la tenue qu'il avait préparé une heure plus tôt.

Les mots de Kachen ont fait brûler la poitrine de la personne qui venait de les entendre. Le bord de ses yeux était brûlant. Une douleur lancinante a traversé son épaule jusqu'à ses dernières côtes. C'était pire qu'un coup de couteau. C'était plus violent.

Si elle pouvait revenir en arrière, Klin aurait préféré mourir ce jour-là. Elle n'aurait pas dû survivre jusqu'à aujourd'hui pour entendre ce qu'elle n'avait jamais voulu entendre. Les larmes qu'elle ne retenait plus ont débordé de ses yeux, mouillant sa chemise blanche. Son souffle ne semblait plus lui appartenir. Il était difficile et bloqué. Le sang dans son corps n'était pas différent… il était glacé.

« Pourquoi tu m'as menti ? » a-t-elle demandé à Kachen d'une voix tremblante. Ce n'était pas qu'elle refusait d'accepter la vérité, mais elle était triste. « Tu as dit que tu tiendrais le plus longtemps possible, »

« Je suis désolé, » Kachen a accepté tous les reproches. Il n'avait rien à dire.

Klin a baissé les yeux, retenant ses sanglots dans sa gorge. La douleur qui attendait de la piétiner à chaque fois qu'elle faisait une erreur était arrivée. Elle s'est serré les dents et s'est mordu la lèvre, essayant de contrôler ses émotions, mais en vain… les larmes coulaient. Le goût du sang amer lui a envahi la langue, coulant sur ses lèvres. Elle ne sentait pas la douleur.

Elle a murmuré pour elle-même : « Je n'aurais pas dû survivre. »

Ce n'était pas son père, mais elle… la personne qui n'aurait pas dû survivre pour connaître ce jour.

Elle n'aurait pas dû revenir…

Tout dans le monde s'est effondré lentement. Des fragments de poussière appelés "le passé" s'envolaient avec le vent qui ne reviendrait jamais. La vie de son père avait disparu il y a plusieurs jours, mais Klin avait toujours mal comme si c'était hier. Comme si c'était le jour d'avant, ou il y a vingt ans. Même maintenant, le chagrin revenait la hanter.

Être un "Chayakorn" n'était pas une bonne chose. Elle était seule, isolée dans le monde des affaires. Les seules personnes qui venaient à la cérémonie étaient des partenaires commerciaux, par courtoisie. Mais au fond d'elle, Klin savait mieux que quiconque que personne ne se souciait vraiment de la mort de son père.

Le cercueil contenant le corps sans vie a été transporté hors de l'église jusqu'au cimetière, dans une autre province. C'était un endroit où son père avait dit qu'il voulait être enterré s'il mourait. Il rêvait d'une vie tranquille sous un ciel avec une brise agréable. Et pas loin, son esprit pourrait voir la belle vue. Son père aimait ça.

Elle était assise seule, regardant le cercueil fermé, sans aucune odeur. La voiture roulait sur la route. Klin était la seule à veiller sur son père dans cette voiture. Kachen et sa sœur étaient dans une autre voiture.

Elle s'est penchée et a posé sa joue sur le bois froid, laissant échapper des sanglots sans honte. La force du sang qui circulait dans sa poitrine. La tristesse, c'était ça. La douleur, c'était ça… Klin s'en est rendu compte.

Plus de deux heures et demie plus tard, elle est arrivée à destination. Elle est descendue de la voiture avec un visage vide et s'est approchée de sa sœur avec une attitude normale, comme si elle avait fait la paix avec ce qui s'était passé. Ses paroles étaient réconfortantes, ses yeux regardant les gens enterrer le cercueil. Elle fixait la croix et le nom gravé sur la vigne qui s'y enroulait. Tout semblait durer une éternité.

Sitang a dit au revoir à son père pour la dernière fois. Ses yeux étaient rouges, elle venait de finir de pleurer. Elle s'en sortirait. Au moins, elle avait des amis sincères et une sœur sur qui elle pouvait compter.

« Sitang, rentre avec tes amis à la maison d'invités. Je vais rester avec papa encore un peu, » Klin parlait de la maison qui était à une dizaine de kilomètres. Son père l'avait achetée il y a de nombreuses années.

« Et la voiture ? » a demandé Sitang. Bientôt, la voiture de transport partirait. La voiture dans laquelle elle était assise, si elle rentrait avec, sa sœur n'en aurait plus.

« Kachen reviendra me chercher plus tard, »

« Sitang et ses amis peuvent attendre dehors, »

« Je veux être seule, » a dit Klin, clairement. « Sans personne ici. »

« D'accord, » Elle a finalement obéi. Sitang est retournée à la voiture avec ses deux amis proches et Kachen, qui était là pour aider.

Quand tout le monde est monté dans la voiture, Kachen a regardé Piangfa avec surprise.

« Khun Praepang, » a-t-il dit en la pressant de monter. « Montez dans la voiture, s'il vous plaît. »

Piangfa a regardé la porte de la voiture, puis le visage interrogateur de Kachen.

« Rentrez d'abord. Je veux voir le cimetière chrétien. Je n'en ai jamais vu, »

« Mais Khun Klin a ordonné… » a contredit Kachen. S'il persistait, ce serait déranger sa patronne.

« Je ne vais pas m'approcher de Khun Klin, » a dit Piangfa.

« Je pense que… »

« Je ne suis pas votre employée, Khun Klin. Je n'ai pas à obéir à ses ordres, »

« D'accord. Quand je reviendrai, s'il vous plaît, attendez-moi ici. Dans environ une heure, » Kachen était fatigué de se disputer. Piangfa était l'une des personnes avec qui il ne voulait pas parler. Non pas parce qu'il avait peur ou qu'il était intimidé, mais parce qu'il était fatigué de son attitude calme et froide.

« D'accord, » a-t-elle accepté, puis elle est retournée vers le cimetière. Elle a entendu le bruit de la voiture s'éloigner, l'a regardée pendant quelques secondes, puis a traversé la clôture blanche, l'esprit en paix.

Elle pouvait entendre le silence si fort qu'il couvrait tous les autres bruits…

Elle a regardé le nom sur chaque tombe, se sentant presque triste pour le riche homme d'affaires qui avait quitté le monde et n'avait qu'une fille sans cœur pour lui dire au revoir. Piangfa avait vu à quel point Klin était indifférente. Son beau visage était recouvert d'un masque sans vie.

Si c'était quelqu'un d'autre, il l'aurait regardée de cette façon et l'aurait critiquée. Mais non… Piangfa voyait plus profondément. Klin portait un masque pour cacher son être intérieur qui cherchait quelque chose pour la soutenir. Klin était en train de tomber.

Ce n'était pas son imagination, Piangfa voyait la scène devant elle. Le corps était allongé sur le côté, sur le sol. Elle a entendu les sanglots qui venaient de cette bouche, la bouche qui l'avait humiliée et rabaissée.

Elle s'est approchée silencieusement. Une voix calme, mais avec un tremblement, l'a avertie sans qu'elle se retourne.

« Va-t'en, » a ordonné Klin. Elle était en colère que quelqu'un d'autre vienne la déranger. Ce cimetière était privé. Seules quelques familles riches pouvaient y accéder, et pour l'instant, il n'y avait personne d'autre que son groupe, peut-être Kachen.

Piangfa n'a pas répondu, mais s'est accroupie à côté d'elle. Son instinct lui a dit de poser sa main sur la tête de Klin. Elle a caressé ses cheveux doucement, se sentant supérieure pendant un instant. Elle a ressenti une émotion et s'est levée, disant :

« Je suis désolée. Je ne voulais pas. Je m'en vais, »

Elle a fini, s'est levée et s'est éloignée.

Ces mots ont retenti au dernier instant.

« Ne pars pas. »

**Chapitre 15 : Dissimulation**

Elle lui a dit de ne « pas partir », et elle n'est pas partie. Piangfa a accepté cette demande en ne la rejetant pas, restant à ses côtés depuis le cimetière jusqu'à ce qu'elles rentrent chez elles dans l'après-midi. Elle est même entrée dans la chambre de Klin, simplement parce qu'elle voulait nettoyer la plaie qui était peut-être sale à cause de la poussière. Elle avait aussi l'intention de rester avec elle jusqu'à ce que Klin se sente mieux ou jusqu'à ce qu'elle dise qu'elle n'avait plus besoin d'elle. Alors, Piangfa s'en irait.

Elle regardait le corps qui était assis tranquillement sur le lit. Son beau visage, comme celui d'une déesse, était de nouveau recouvert d'un masque sans vie. Ses yeux étaient vides. Ses lèvres n'avaient pas de son. Son corps n'avait pas l'odeur qu'elle aimait.

Mais même comme ça… elle aimait encore, et beaucoup.

Elle a ouvert la trousse à pharmacie, a pris un coton blanc pur, l'a trempé dans de l'alcool désinfectant et a doucement essuyé la zone de la blessure causée par l'accident. Elle a laissé toute sa force en dehors de son corps et a touché l'autre personne le plus doucement possible, tout en demandant :

« Ça fait mal ? »

« … » La réponse était le silence.

« Si ça fait mal, dis-le-moi. Praepang le fera encore plus doucement. » Elle a parlé en passant doucement le coton. Quand elle a changé de coton pour nettoyer à nouveau, elle a demandé une autre fois : « Ça fait mal ? »

« Non. Je suis habituée. » Klin a finalement parlé.

« Personne ne devrait s'habituer à la douleur, »

« Mais moi, si. »

Piangfa a regardé le visage de l'autre personne. La pitié et la sympathie ont imprégné ses sentiments et elle s'est demandée : « Avez-vous déjà souffert d'autre chose que des blessures ? » ou de la perte de son parent, ce qui était une chose dont elle ne voulait pas parler.

« Peut-être, » et pas seulement parfois, mais toute sa vie. Pensa Klin.

« C'est fini. » a dit Piangfa après avoir jeté le coton à la poubelle. Elle a regardé le visage de Klin et a pensé à l'eau propre. L'autre personne en avait besoin. Ses lèvres, autrefois douces, semblaient trop sèches, ce qu'elle n'aimait pas. Elle a pensé et a dit avec un sourire : « Praepang revient tout de suite. Ne bougez pas. »

Elle a quitté la chambre pour chercher quelque chose dans son sac, qui était encore dans le salon. Elle s'est lavé les mains et a pris un verre d'eau de la cuisine. Elle est revenue vers Klin au même endroit, lui tendant le verre avec de bonnes intentions.

« De l'eau. Vous devriez boire. »

Klin n'avait pas envie de manger ni de boire, mais en même temps, elle ne voulait pas briser la bonne volonté de la personne qui voulait aider, alors elle a pris le verre, a bu la moitié et a dit :

« Merci. »

Piangfa a repris le verre et l'a posé sur la table de chevet. Elle a regardé à nouveau ses lèvres, qui n'avaient pas changé. Sa main droite a commencé à chercher quelque chose dans sa poche de pantalon, sortant un pot de baume à lèvres argenté et brillant de Bobbi Brown.

Elle a demandé à Klin : « Vous voulez un peu de baume à lèvres ? Vos lèvres sont très sèches. »

« Pas la peine. J'ai la flemme de me laver les mains. » Klin a regardé le pot et s'est sentie fatiguée. L'épuisement accumulé lui donnait envie de s'allonger et de se reposer pendant une heure avant de se réveiller avec la dernière lumière du soir.

« Si vous ne me dites rien, je vais m'en permettre, » a dit Piangfa. Elle est restée silencieuse, attendant une réponse, regardant le beau visage immobile comme un masque pendant un moment, puis a décidé d'ouvrir le pot de baume à lèvres et d'étaler un peu de baume avant de se pencher pour toucher les lèvres de la personne sur le lit avec le bout de son propre doigt.

Elle a massé doucement la lèvre inférieure, puis a touché le haut pour l'équilibrer. Il y avait encore de la douceur, même si c'était très sec au début. L'hydratation a commencé à pénétrer, la faisant se sentir un peu plus vivante. Piangfa a souri, satisfaite. Au fond des yeux de la plus jeune, il y avait un éclat puissant, mystérieux et caché.

« Fermez la bouche, » a-t-elle ordonné naturellement.

Et Klin a obéi sans réfléchir.

« Ah. Merci. »

« Vous voulez vous reposer ? Votre visage a l'air très fatigué. »

« Oui, » a-t-elle répondu honnêtement. Elle ne pouvait plus se forcer à rester éveillée.

« Alors, dormez, » a dit Piangfa.

« Et toi… » Elle ne pouvait pas trouver les mots. Si elle s'endormait, Piangfa disparaîtrait d'ici quand elle se réveillerait. Ce n'était pas une bonne chose, et Klin ne voulait pas que cela arrive.

« Praepang va y aller. Je ne vous dérangerai pas. »

La déception sur le visage de Klin était évidente, mais elle ne pouvait pas trouver les mots pour l'expliquer. Elle n'avait pas le droit de demander, pas de raison de la retenir. En fin de compte, elle était toujours la personne qui ne méritait la sympathie de personne, surtout pas de celle-ci.

« Ou si vous ne voulez pas être seule, Praepang restera avec vous jusqu'à ce que vous vous sentiez bien, » a dit Piangfa, comme si elle lisait dans ses pensées.

« Je… je ne veux pas être seule. » Elle a révélé sa vérité, comme si elle allait manquer cette opportunité si elle était lente.

« Alors Praepang restera avec vous. »

.

.

À 17h30, elle est sortie de la chambre pour prendre de l'eau froide et a rangé le verre que Klin venait de boire. Piangfa a ouvert le réfrigérateur. Il y avait plusieurs gaufrettes au chocolat et d'autres choses. Elle a pris une gaufrette et l'a mangée sans émotion. Le goût sucré l'a aidée à se sentir mieux.

« Praepang, » La voix de Peeraya a retenti derrière elle.

Piangfa s'est retournée et a demandé : « Sitang n'est pas encore réveillée ? »

« Pas encore. Elle doit être très fatiguée. Elle a dormi depuis qu'elle est revenue. » a dit Peeraya. Elle a aussi ouvert le réfrigérateur, a pris la même chose que Piangfa et s'est appuyée sur le comptoir pour discuter. « Et Phi Klin ? Elle dort ou elle fait quoi ? »

« Elle dort. »

« C'est triste. Il ne leur reste plus qu'elles deux. »

« Hmm, » a répondu Piangfa brièvement.

« Je pense que je vais dormir avec Sitang ce soir. Je m'inquiète pour elle. Et toi, Praepang, tu peux dormir seule ? » a demandé Peeraya.

Cette maison de vacances avait quatre chambres et cinq salles de bains. Il y avait beaucoup d'espace et une femme de ménage temporaire était venue nettoyer à l'avance. Le rez-de-chaussée était l'espace des propriétaires de la maison, ce qui signifiait que deux chambres étaient disponibles. Une pour un étranger comme Kachen et deux… pour elle et Piangfa. Peeraya n'était pas sûre que son amie pourrait dormir seule dans un endroit étranger.

« Peuch, dors avec Sitang. » Piangfa a regardé le vide et a souri légèrement.

« Et toi, Praepang ? » Peeraya s'inquiétait toujours.

« Moi ? » Elle a regardé le visage de son amie, puis le vide à nouveau, et a bougé ses lèvres : « Je dors avec Phi Klin. »

« Hmm, c'est une bonne chose. Comme ça, elle aura quelqu'un avec elle, » a estimé Peeraya, d'accord avec ce que Piangfa a dit.

« Oui, c'est bien. » Elle a fini la gaufrette au chocolat jusqu'à la dernière bouchée avant de retourner dans la chambre. Elle a ouvert le réfrigérateur, a pris une pomme rouge et une bouteille d'eau pour ne pas avoir à revenir. Elle a lavé la pomme à l'évier et a dit avant de laisser son amie : « Je m'en vais. Klin pourrait se réveiller et ne pas me trouver. »

« Ça a l'air si tendre. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de bien ? » a demandé Peeraya, joyeusement. Le signal de son amie indiquait clairement qu'elle venait de manquer quelque chose.

« Non, rien. Je m'en vais. » Piangfa n'a pas répondu, laissant son amie la regarder avec suspicion. Elle a pris son sac de vêtements dans le salon et est retournée dans la chambre de Klin, en faisant le moins de bruit possible.

Elle a posé le sac dans un coin, a pris le baume à lèvres et l'a rangé. Son regard est tombé sur le portefeuille que Klin lui avait acheté. Elle l'a pris et a souri légèrement. Il y avait plusieurs billets de mille bahts à l'intérieur, mais la chose la plus importante était une seule carte. Elle l'a prise pour l'examiner, la retournant pour regarder l'autre côté.

*‘Le Soleil’*

Piangfa aimait tellement cette carte qu'elle avait acheté tout le paquet juste pour en garder une seule. Et ce serait la seule qui rendrait toutes les autres choses sans importance.

Elle a retiré son attention de ce qu'elle tenait, l'a rangé dans son emplacement d'origine, a laissé le sac de vêtements là, a pris la pomme et s'est tenue sur le balcon, regardant la faible lumière orange qui s'intensifierait bientôt. Bientôt, le ciel deviendrait bleu foncé.

Elle a mordu la première bouchée de la pomme, pensant seule. Le goût sucré sur sa langue… Quand Klin se réveillerait, Piangfa pourrait en prendre une autre pour qu'elle goûte la même chose qu'elle. Ses yeux regardaient la lumière qui tombait sur le sol.

Elle était affaiblie…

Même quand elle était puissante, elle était toujours inférieure.

Elle a pensé et a incliné légèrement la tête. Un sourire s'est levé au coin de ses lèvres, en pensant… Le soleil là-haut était inférieur au ciel, tandis que dans la chambre… il était à elle. Si elle ne se trompait pas.

*‘Une personne intelligente doit savoir attendre le bon moment, même si elle doit faire semblant d'être stupide.’* C'est ce que sa mère lui avait appris, et oui, Piangfa comprenait. Plus clairement qu'elle ne l'avait jamais imaginé. Ce qu'elle avait enduré depuis si longtemps était sur le point de porter ses fruits.

La perdante, ce n'était pas elle…

Elle a tourné légèrement la tête, regardant le corps qui dormait profondément sur le lit à travers la porte coulissante en verre. Elle a souri froidement. *‘Il est temps de régler les comptes du passé.’*

.

.

Le soir, il a plu légèrement, même si c'était la saison froide. Le bleu foncé du ciel avait effacé la dernière lumière il y a environ deux heures. Klin dormait toujours profondément. Piangfa a regardé la personne sur le lit sans avoir l'intention de la réveiller. Elle l'a juste regardée pendant un moment, puis est sortie, est descendue au rez-de-chaussée et est entrée dans le salon, espérant y trouver quelqu'un, et a trouvé Kachen assis sur le canapé.

« La nourriture est dans la cuisine. Je l'ai préparée sur la table pour vous. Si vous avez faim, allez manger. Après 21 heures, je la mettrai au réfrigérateur, » a dit Kachen, comme il se devait. Il devait respecter Piangfa, peut-être en tant qu'amie de Khun Sitang, ou si c'était plus que ça, peut-être quelque chose pour Khun Klin. Dans le premier cas, il n'était ni heureux ni malheureux, mais si c'était le second, il ne voulait pas encore y croire.

« Et Peuch et Sitang ? » a demandé Piangfa.

« Elles ont mangé. Elles sont rentrées dans leur chambre il y a un moment, » a répondu Kachen.

« D'accord, » Elle a perdu tout intérêt pour Kachen et est entrée dans la cuisine où la lumière était encore allumée. Elle s'est assise sur une chaise. Sur la table, il y avait un couvercle en acier inoxydable en forme de demi-cercle recouvrant une assiette de nourriture. Il y avait du riz frit aux crevettes à l'intérieur après qu'elle ait ouvert le couvercle. Piangfa a pris environ trente minutes pour finir son dîner. Elle a nettoyé l'assiette, l'a rangée, est retournée rapidement dans sa chambre pour prendre une douche chaude et s'est changée pour se mettre dans des vêtements de nuit, une chemise en satin et un pantalon du même tissu. C'était confortable de dormir avec ça.

Elle s'est tenue près de la porte coulissante en verre. Dehors, la pluie tombait sans discontinuer. Elle pouvait sentir l'air humide et froid qui la faisait presque frissonner, et Piangfa aimait ça.

Ses beaux yeux profonds ont regardé le ciel. Il n'y avait pas de lune cette nuit-là, mais ce n'était pas quelque chose qui l'intéressait. Elle a pensé et a tiré les rideaux, a tamisé la lumière jusqu'à ce qu'elle soit complètement sombre, et est retournée vers le lit en silence. Elle s'est allongée sous les couvertures dans l'air froid et s'est endormie, pensant toujours à quelque chose.

.

.

Le son des pages qui tournaient se faisait entendre toutes les trois ou quatre minutes. Sa mère avait tout l'après-midi pour lire ou parfois pour aider avec le travail de son père qui avait été apporté du bureau. Les deux étaient si occupés que la personne qui dessinait sur le papier blanc était comme une créature superflue.

Klin a fini de colorier la dernière partie de la scène, a souri avec satisfaction, a rangé ses pastels dans la boîte en les alignant et l'a laissée là. Elle a pris le papier, s'est levée et est allée voir sa mère avec l'envie de lui montrer.

« Maman, regarde le dessin que Lin a fait, » dit-elle en lui tendant le dessin.

« Tu as dessiné ton père et moi ? » Elle a levé les yeux de son livre et a regardé le dessin. Elle a supposé que c'était une scène de la maison. Deux personnes, un homme et une femme, se tenaient côte à côte. Un enfant se tenait plus loin dans un coin, et de l'autre côté, il y avait quelqu'un qui était assis sur une chaise, tenant un livre ou quelque chose dans sa main.

« Oui. Maman, tu es assise en train de lire ici, » a pointé Klin sur le dessin, souriant doucement et regardant sa mère dans les yeux. « Lin est debout ici, et voici Papa et l'autre sœur. » Elle a dit, attendant des éloges, mais il n'y a eu que du silence.

Jennin a regardé sa fille avec des yeux qui n'avaient plus de tendresse. Une sœur ? Il n'y avait pas de sœur dans cette maison. Klin était fille unique. Les seules personnes plus âgées qu'elle étaient sa nounou et la femme de ménage. Elles n'étaient pas assez importantes pour se tenir à côté de son mari. Et dans le dessin, qui pouvait-ce être si ce n'était pas l'une des prostituées que le monsieur de la maison avait ramenées ?

C'était embarrassant… Sa fille avait même dessiné ça pour se vanter.

« Maman, tu aimes ? » a demandé Klin. Son visage a commencé à pâlir.

« Non, je n'aime pas. Ce n'est pas joli. »

Le cœur qui était gonflé au début semblait avoir une petite fissure qui le faisait dégonfler, et Klin a continué à sourire. « Lin s'entraînera à dessiner à nouveau pour que ce soit mieux. Comme ça, tu l'aimeras. »

Mais cela n'est pas arrivé. L'amour de sa mère n'existait pas. Peu importe combien de dessins elle lui montrait, ce n'était jamais assez pour recevoir un éloge de ces lèvres. Sa mère ne l'a jamais dit.

Klin a abandonné le dessin pour la dernière fois quand elle a entendu sa mère ordonner : « Klin… Arrête. »

C'était la première fois que sa mère montrait son mécontentement de façon aussi claire. Et la fois suivante, après ce jour-là…

C'était la nuit quand son père est rentré à la maison. Sa curiosité a poussé Klin à se faufiler dans la chambre de son père sans permission. Elle s'est cachée dans le dressing, se camouflant avec les vêtements suspendus en ligne. Elle a entendu des rires. Son père a ouvert la porte et n'était pas seul.

Elle était trop curieuse pour oser sortir. Son père a pris une douche, et cette sœur a pris une douche. Elles se sont lavées et sont allées au lit. Des cris rauques ont retenti, poussant ses doigts à écarter le tissu pour voir la chambre faiblement éclairée. Klin est sortie de sa cachette, a marché pour regarder les mouvements sur le lit, sans quitter les yeux. Son père ramenait souvent quelqu'un, mais c'était la première fois qu'elle voyait clairement.

Le corps, les mouvements, les cris rauques… tout a été reflété dans les yeux de la Klin de quatre ans. Un petit rire s'est échappé de ses petites lèvres, même si elle avait essayé de le retenir.

« Klin ! » Le corps grand et musclé qui s'amusait sur le lit a été choqué. Il s'est rapidement géré, a sauté de l'autre côté, a attrapé une robe de chambre et l'a enfilée à la hâte. Son cœur battait à tout rompre. Qu'avait-il fait devant sa fille ? Et où était sa femme ? Pourquoi ne s'occupait-elle pas d'elle ? Il a pensé et a tendu la main pour tirer la couverture sur la tête de la femme qu'il venait d'acheter, lui ordonnant : « Ne montre pas ton visage. » Il s'est ensuite dirigé vers le corps qui se tenait près du lit, l'a soulevé et l'a emmené hors de la chambre, en colère et choqué. Il espérait que le manque de lumière pendant l'activité empêcherait Klin de voir quoi que ce soit clairement.

Il a frappé à la porte de la chambre de sa femme avec toute son émotion. Son beau visage était recouvert de mécontentement. Et quand la porte s'est ouverte, il n'a pas attendu. ‘Setthachayakorn’ a hurlé sur la femme qu'il n'avait pas choisie : « Tu ne t'occupes jamais de notre fille ! » Il est entré dans la chambre, a posé Klin sur le lit et s'est tourné pour la réprimander : « Quel genre de mère es-tu ? Es-tu vraiment une mère, Jenn ? »

« Qu'est-ce que Klin a fait ? » a demandé Jennin avec un air de nonchalance. Elle a regardé son mari et a su qu'il était en train de faire ses activités préférées et qu'il avait dû être interrompu. Peut-être que Klin était allée frapper à la porte, comme il l'avait fait tout à l'heure, c'est pour ça qu'il avait l'air si fâché.

« Klin se cachait dans ma chambre. C'est clair, non ? »

Il n'y a pas eu besoin de plus d'explications, Jennin a tout compris immédiatement. Il y a eu un sourire froid en guise de réponse et elle a posé une question : « Et vous ? Quel genre de père êtes-vous, d'amener quelqu'un pour dormir devant votre fille ? »

« Jenn ! »

Une variété d'arguments ont été lancés. Klin était assise et se rongeait les ongles. Elle ne savait même pas ce qu'était la douleur, mais son cœur a été piqué quand elle a vu ses parents se disputer. Et ce devait être de sa faute.

« Maman, » a-t-elle appelé d'une voix faible après que son père soit parti en claquant des pieds. Elle voulait réconforter sa mère avec tous les mots qu'elle avait. « Ne vous disputez pas. Lin n'a rien vu de mal. »

« … » Le visage de Jennin était tendu. Elle n'était pas contente de ce que sa fille avait dit.

« Cette sœur était jolie, et je l'aime aussi. »

Comme si un nerf avait cédé, Jennin a laissé échapper le mot : « Perverse. »

.

.

À l'aube, la lumière faible dans la chambre l'a obligée à cligner des yeux. Une respiration chaude l'a fait trembler comme si elle avait de la fièvre. Elle s'est levée pour aller à la salle de bain.

Quelque chose l'a fait sursauter.

Où étaient passés ses vêtements…

Klin s'est allongée à nouveau. Elle a serré la couverture. Qu'est-ce que c'était encore que cette folie ? Elle rêvait des femmes de son père, et quand elle s'est réveillée, elle s'est retrouvée nue. Quand avait-elle fait ça en dormant ? Elle s'est retournée, les yeux grands ouverts quand elle a vu Piangfa assise, les jambes croisées, la regardant droit dans les yeux. Son visage avait un sourire innocent.

« Praepang, » a-t-elle appelé en essayant de se souvenir, mais elle ne le pouvait pas.

« Vous étiez malade. Hier soir, vous aviez une forte fièvre, 39 degrés, alors Praepang vous a aidée à vous essuyer. Je suis désolée de l'avoir fait sans vous réveiller, » a dit Piangfa. Elle a pris le thermomètre qui était sur la table, l'a montré et l'a secoué doucement, souriant innocemment. Il y avait tout dans cette maison. Même ce genre de chose avait été trouvé dans la trousse à pharmacie.

« Merci, mais… la prochaine fois, tu n'as pas besoin d'aller aussi loin, » Klin a serré la couverture. Elle n'arrivait pas à se remettre de ses émotions. C'était la première fois qu'elle était déshabillée sans le savoir, et c'était plus effrayant que ce qu'elle avait imaginé. Elle a compris ce que Piangfa avait ressenti. Ce jour-là, quand elle s'était réveillée et l'avait vue, elle devait se sentir misérable et brisée par ce qu'elle avait fait.

Sa vieille culpabilité la forçait à fermer les yeux, n'osant pas faire face.

Piangfa s'est levée de la chaise, a pris la robe de chambre qui était suspendue et l'a tendue à Klin sur le lit. « Mettez-la d'abord, puis vous pourrez vous lever pour vous laver le visage et vous changer plus tard. »

Elle a posé la robe et est allée se tenir sur le balcon. Klin a profité de l'occasion pour la prendre et l'enfiler rapidement. C'était exactement comme son père, quand il l'avait vue la regarder. Quel genre de karma l'a fait tout revivre en même temps ? C'était de la pitié misérable…

Elle a pensé, a mis ses jambes en dehors du lit et s'est préparée à aller à la salle de bain. Mais ses vertiges l'ont fait vaciller et elle a failli s'effondrer. Elle est restée immobile pendant environ une demi-minute, puis s'est sentie mieux. Elle est entrée pour se laver le visage sans fermer la porte. Elle était tellement habituée à vivre seule qu'elle avait oublié qu'il y avait une autre personne dans la chambre.

Elle a pris la brosse à dents qui était dans le verre près du lavabo, a mis du dentifrice dessus, a craché de l'eau et l'a mise dans sa bouche. Elle a brossé ses dents doucement, se regardant dans le miroir. Elle a eu le cœur brisé. Son visage était pâle et meurtri, ne ressemblant plus à la Klin normale.

Mais c'était elle… la vraie Klin, qui se révélait à nouveau clairement.

Elle s'est regardée pendant un long moment. Son cœur a eu un petit sursaut quand une paire de bras s'est glissée pour l'embrasser par derrière. Elle a senti la chaleur et un visage se posant contre son dos. C'était un sentiment indescriptible.

Piangfa a serré le corps de la plus grande dans ses bras. Elle a posé sa joue sur elle et a senti sa température chaude à travers le tissu. Elle a bougé ses lèvres et a dit : « La mère de Praepang m'a dit que les câlins peuvent aider à guérir la maladie. Je ne sais pas si c'est vrai. »

Une autre douleur a traversé sa poitrine. La personne qui tenait encore sa brosse à dents dans sa bouche a commencé à avoir les yeux humides avant de fondre en larmes. Personne ne l'avait jamais serrée dans ses bras et ne lui avait jamais dit ça. Ni sa mère ni Sitang ne l'avaient fait. Mais c'était cette personne. La personne à qui elle avait été si méchante. La lâcheté a rempli son cœur, la faisant souffrir.

Elle a arrêté de se brosser les dents et a lavé la brosse à dents tout en pleurant. Elle a gardé ses tremblements et ses frissons cachés. Elle a rincé sa bouche avec le verre d'eau qui était à côté d'elle, a essuyé les taches humides avec le dos de sa main. Elle n'osait même pas se pencher pour se laver le visage.

Elle avait tellement peur que ce moment de câlin disparaisse, et c'est ce qui s'est passé.

Avec un cœur brisé.

« Praepang va attendre dehors, »

Elle a dit, puis est sortie pour se tenir sur le balcon, les bras croisés, regardant la vue. Elle n'a pas ouvert la vitre. L'air extérieur était froid, ce qui la rendait de meilleure humeur que d'habitude, mais ce n'était pas le moment de montrer de la joie. Elle a pensé et a regardé dans l'autre direction. La personne qui venait de quitter la salle de bain s'était assise sur le lit avec une émotion étrange, mais ce n'était pas surprenant pour Piangfa, car elle avait vu que Klin venait de pleurer ‘en cachette.’ Et c'était ce que cette personne désirait. S'il vous plaît, soyez faible.

Elle attendra… jusqu'à ce que ce jour arrive.

« On va manger ensemble ? Praepang vous attend, » a demandé Piangfa, se dirigeant vers Klin sur le lit.

« Praepang, vas-y. Tu vas attraper la fièvre. Quant à la nourriture… je n'ai pas faim, » a dit Klin. Sa voix semblait fatiguée.

« Vous n'avez pas mangé hier non plus. »

« Je n'ai pas envie. »

« Mais vous devriez manger. Praepang veut que vous mangiez. »

Klin est restée silencieuse. Les sentiments étaient bloqués, accumulés dans ses émotions depuis longtemps. Et après le câlin, elle voulait les relâcher maintenant. Assez de ces appels froids.

« Praepang, combien de temps allez-vous m'appeler 'Khun' ? »

« Pourquoi ? Praepang pensait que c'était poli, » a fait Piangfa, confuse.

« Tu ne peux pas m'appeler comme Sitang ou Peuch ? »

« Phi Klin, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« D'accord, si vous le voulez. » Piangfa a accepté.

« … » Klin n'avait plus rien à dire. Elle a soupiré et a abandonné.

« Je peux voir la blessure ? » a dit Piangfa, tendant la main.

Elle a décidé de glisser les cheveux de Klin derrière son oreille et a approché son visage pour regarder de près. Les points de suture semblaient soignés. La plaie était propre après qu'elle l'ait nettoyée pendant que Klin dormait.

« Quand vous l'avez eue, ça faisait très mal ? Comment vous êtes-vous sentie ? »

« Ça faisait mal. Ça a commencé par un engourdissement, puis ça a fait mal. »

Piangfa a souri. Ses yeux ont brillé de malice pendant un instant. Elle a pris la liberté de faire quelque chose qu'elle était sûre de pouvoir faire. Elle a approché son visage et a posé ses lèvres pour déposer un baiser sur le front de la plus âgée. Même si l'air était froid, le corps de Klin était très chaud, même brûlant.

Elle a laissé le baiser pendant un moment. Comme la personne assise ne résistait pas, les émotions de Piangfa ont commencé à couler librement. Elle a lentement descendu son nez, le faisant glisser entre ses sourcils, se laissant emporter par son manque de contrôle jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent parfaitement.

Elle a fermé les yeux, repensant aux baisers passés. Ils n'avaient jamais donné l'émotion de ce jour-là. C'était la première fois que Piangfa se sentait bien et qu'elle le faisait de bon cœur, sans effort.

Elle a été tirée de son état second par un avertissement de son subconscient… *Ne t'attache pas à ton propre ‘jouet.’*

Elle a quitté lentement les lèvres douces et chaudes de Klin. Elle a fait un visage innocent, disant avec une attitude de culpabilité : « Je suis désolée. Je voulais juste aider Phi Klin à ne plus avoir mal. Ma mère a dit que les baisers peuvent aider à guérir certaines douleurs. »

« Ça va, ne t'excuse pas, » Klin a rassemblé son esprit qui venait de se disperser. Le bout de sa voix tremblait légèrement.

« Praepang ne l'a pas fait exprès, » Elle a fait un visage pâle, comme si elle voulait pleurer.

« Je vais bien, » a-t-elle dit rapidement, avant que Piangfa ne verse des larmes.

« Et vous vous sentez mieux ? »

« Beaucoup mieux. Merci. » Elle n'était pas sûre si c'était à cause du baiser ou du choc, mais Klin n'a presque pas pensé à l'inconfort qui recouvrait son corps. C'était comme s'il n'avait jamais existé.

« C'est super. Vous êtes guérie, alors allons manger. J'ai faim, » a dit Piangfa, puis elle a demandé : « Ou vous voulez que je vous l'apporte dans la chambre ? »

« En bas, c'est mieux, mais laisse-moi me changer d'abord. »

« D'accord. »

Piangfa a regardé la personne qui s'était levée pour prendre des vêtements et se changer dans la salle de bain. Elle n'avait jamais pensé qu'elle pourrait faire ça, mais ce n'était pas surprenant maintenant qu'elle était si proche du succès.

Elle… méritait ça.

Elle a pensé au jour où beaucoup de gens lui avaient posé la question : les seniors, les amis d'autres facultés, les gens de sa propre spécialité. Ils avaient dit : *‘Quand est-ce que le couple de fans deviendra un vrai couple ?’* Piangfa est restée silencieuse, réfléchissant et souriant légèrement. Il n'y avait peut-être pas de réponse à l'époque, mais c'était toujours dans sa tête. Elle ne l'avait juste jamais dit.

Pourquoi vouloir la lune quand on peut avoir le soleil pour soi ?

**Chapitre 16 : Savage**

Plusieurs jours s’étaient écoulés depuis ce baiser, mais la douce chaleur qui avait effleuré ses lèvres y était toujours. Il n’avait peut-être pas été profond et passionné, mais il lui était impossible de l’oublier. Klin repensait encore à ce matin-là, et ses souvenirs la ramenèrent au passé, au moment où sa mère avait fait tomber une statue blanche, la brisant en mille morceaux.

En y repensant…

… elle revoyait un passé enfoui au plus profond de son esprit. Son père et cette fille aînée ne s’étaient plus jamais revus. D’autres femmes avaient défilé dans la maison, changeant de visage au gré des caprices de son père. Et étrangement, même si elle commençait à savoir que sa mère n’aimait pas cela, Klin avait attendu avec impatience que son père ramène quelqu’un. Le visage de son père semblait si heureux pendant ces moments-là, un sourire aux lèvres, plus souvent que lorsqu’il était avec sa mère.

À l'époque, Klin voulait juste que son père soit heureux, sans savoir si c'était…

… bien ou mal.

Les gémissements, les gestes, chaque mouvement… rien n’était aussi marquant que le moment où ils avaient échangé des baisers passionnés avant de se rouler sur le lit. Klin s’en souvenait comme si c’était hier.

C’était un dimanche après-midi paisible. Son père travaillait dans son bureau, sa mère lisait dans la bibliothèque, et elle… se tenait immobile au milieu du salon. Elle s'était dirigée tout droit vers la statue à moitié brisée d’une déesse dont elle ignorait le nom. Un désir inexpliqué s'était ravivé en elle à ce moment-là. Elle l’avait fixée, fascinée, et avait laissé le désir l’envahir, posant doucement ses lèvres sur celles de la statue. Elle avait fermé les yeux, se sentant réconfortée, avant qu’elle ne tombe et ne se brise par la faute de quelqu'un.

« Qu’est-ce que tu fais ? »

C’était sa mère.

Un regard irrité, une voix menaçante, un visage voilé de colère et de froideur. Sa mère semblait si lointaine, même si elle se tenait juste à côté d’elle, comme une inconnue qui n’avait jamais su donner la chaleur de la statue brisée en morceaux sur le sol, bien qu’elle n’en ait effleuré que les lèvres.

« Jusqu’où iras-tu dans la perversité ? » Une question dont elle n’avait pas compris le sens lui avait été lancée.

« Tu copies ton père, c’est ça ? »

« Pardon, ka… Klin voulait juste savoir. » Elle s’était justifiée, la voix tremblante et des larmes qui n’avaient pas encore coulé, mais qui étaient sur le point de déborder. Elle ne savait pas si elle était triste parce que sa mère était en colère ou si elle était en colère à la place de la déesse qui venait d’être brisée.

Sa mère avait gardé le silence, comme si elle réfléchissait, puis avait lâché une seule phrase.

« Enfant anormale. »

Et elle était partie…

… sans se soucier de ses larmes, sans se retourner pour la prendre dans ses bras, sans se rendre compte de ses pleurs silencieux. Seule Klin savait…

… que la douleur d’être seule était trop glaciale pour être comprise.

Et elle s’était réchauffée quand son père était arrivé.

« Klin, pourquoi tu pleures, krap ? »

Il avait enjambé les débris blancs sur le sol, s'était agenouillé devant elle, lui avait caressé la tête avant de la serrer dans ses bras, brisant le mur de sentiments qu’elle avait essayé de contenir. Elle avait pleuré à chaudes larmes, comme si elle allait s’effondrer dans les bras de son père.

Il avait fallu longtemps pour qu’elle arrête de pleurer, des heures pour qu’elle arrive à lui expliquer.

Et son père avait seulement compris qu’elle regrettait la statue. Elle n’avait pas osé dire que c'était sa mère qui l'avait fait, le laissant penser que c'était de sa faute à elle.

« Ce n’est pas grave, krap. Papa t’en achètera une nouvelle, une bien solide cette fois. T’as pas besoin de pleurer. »

Et c’est là que Klin avait rencontré Apollon pour la première fois. Mais elle n’avait pas ressenti le même désir de le toucher que pour la déesse. Elle se sentait juste bien de le voir dans la pièce.

Les mots de son père résonnaient encore dans sa tête.

« Apollon est le dieu du soleil, le dieu de la lumière dans la mythologie grecque. Et ma Klin, elle est mon soleil, la lumière dans la vie de papa. »

Elle avait cessé de se remémorer le passé, avait inspiré profondément, puis avait expiré. En regardant sa montre, elle avait vu que l'examen était terminé depuis un moment. Elle était sortie de la voiture et s'était appuyée contre l'autre porte, attendant d’ouvrir pour quelqu’un, comme elle le faisait toujours. Elle avait tourné son visage dans la même direction, et un sourire était apparu en voyant la personne qu’elle attendait s’approcher. De sa main gauche, elle avait déverrouillé la porte, prête à l'accueillir.

« Bonjour, ka. » Piangfa l’avait saluée en arrivant devant la voiture.

La Jaguar F-Type argentée. Klin avait encore changé de voiture, l'ancienne étant au garage et pas encore prête à être utilisée.

« Allons-y. » dit Klin.

« Ka. » La personne écoutait, acquiesçant, et s'était installée à l’intérieur.

Klin avait fermé la porte, s'était dressée de toute sa taille et avait balayé les environs du regard, avant de se diriger vers son propre côté et de démarrer. Elle n'avait pas vu qu'un autre regard la suivait, celui de quelqu'un assis sur la banquette arrière d'une autre voiture.

Sitang avait dit au chauffeur : « Suis-la. »

.

.

Si elle laissait de côté toute animosité, Piangfa ne pouvait nier que la personne assise à côté d’elle sentait meilleur que la plupart des gens, et qu’elle avait un corps et un visage magnifiques. Le mot était d’ailleurs trop faible, car Klin en personne était trop belle pour être décrite avec des mots. Un seul regard suffirait à laisser son visage gravé dans votre mémoire pour toujours, tout comme cela lui était arrivé.

Elle avait regardé Klin fixement…

… comme une statue. Comme une figurine en résine faite sur mesure, assemblée avec soin, pièce par pièce. Rien ne pouvait mieux la décrire.

« L'examen d'aujourd'hui était difficile ? »

« C’était normal, ka. » Piangfa s’était arrêtée de penser avant de répondre.

« C’est bien. Sitang a dit que Piangfa était très douée à l’école, alors P' pensait que ça ne serait pas trop difficile. » Klin s’était légèrement tournée vers Piangfa, alternant son regard avec la route. L’accident précédent l’avait rendue plus prudente.

« Merci, ka. »

Le silence s’était installé. Piangfa n’avait jamais préparé de mots pour une discussion informelle, sauf si cela était absolument nécessaire ou si elle pensait qu'il était approprié de dire quelque chose, ce qui n'était pas le cas pour l'instant.

« Hm… Pendant les vacances, tu as prévu de travailler, Piangfa ? » demanda Klin.

« Je n’ai pas encore regardé les offres de travail, ka. J’ai l’intention de le faire après les examens. »

« Ah. Piangfa étudie la gestion d'entreprise, tu voudrais essayer de travailler dans l’entreprise de P' ? P' t’embaucherait pour les vacances. » dit Klin, puis elle se tut, attendant sa réponse. Elle avait bien réfléchi, espérant que la réponse ne serait pas un refus.

Piangfa, qui regardait la personne à côté d’elle depuis que la voiture avait quitté le portail de l’université et qui ne la quittait toujours pas des yeux, avait gardé une expression neutre et avait répondu :

« Je vais y réfléchir, ka. »

« Ka. Réfléchis bien. » Klin avait souri, lançant un regard curieux. « Dis-moi, Piangfa, pourquoi tu me fixes depuis si longtemps ? Il y a un problème ? »

« Non, ka. C'est juste que je suis surprise. Chaque fois qu’on se voit, pourquoi P' Klin est toujours en chemise blanche ? » Piangfa sembla reprendre ses esprits, bien qu'elle était sûre d’avoir toujours été lucide.

« C’est facile à porter. Ça donne un look éclatant. Tu n’aimes pas le blanc, Piangfa ? »

« C’est normal, ka. » Elle avait répondu honnêtement, puis avait regardé par la fenêtre.

« Et le rouge ? » La personne qui connaissait toutes les couleurs mais portait si peu de vêtements colorés avait demandé. Elle n’avait pas de vêtements rouges, mais si Piangfa aimait ça, elle pourrait essayer d’en acheter.

« Normal, ka. » Piangfa avait dit sans s’en soucier. Pour elle, peu importe la couleur, c’était pareil.

« Okay. » dit Klin, puis elle se tut, se concentrant sur sa conduite. Elle ne voulait plus déranger Piangfa en lui posant des questions.

Après environ quarante minutes de route, la conductrice chercha des panneaux de restaurants avant d’atteindre sa destination. Elle voulait s'arrêter manger un morceau avant de la déposer chez elle.

Elle avait décidé d’engager la conversation une fois de plus.

« J’ai faim. »

« Ka. » Piangfa soupira.

« Tu as des bons restaurants à recommander ? Piangfa habite dans le coin, tu dois en connaître beaucoup. »

« Un restaurant de nouilles avant la ruelle, ka. Il y a la climatisation et un parking derrière. P' Klin peut s’y arrêter et on se séparera là. »

« Et pourquoi on ne mangerait pas ensemble ? »

Piangfa se mordit les lèvres, laissa échapper un autre soupir, et finalement se retrouva assise ici, à la table numéro 14, qui était la seule libre sur les vingt tables que comptait le restaurant. Elle fixait la personne assise en face d’elle avec un regard mi-agacé, qu'elle avait dissimulé. Elle n'avait pas l'intention de manger, n'avait pas faim du tout, mais avait quand même accepté de venir, juste parce que Klin le lui avait demandé et qu'elle lui faisait perdre du temps, au lieu de pouvoir rentrer à la maison et étudier pour son examen. Certes, elle aimait peut-être l'attention de Klin, mais pas aujourd’hui.

« Qu’est-ce que vous prenez, ka ? » Un employé du restaurant s’était approché avec deux cartes de menu qu’il avait posées sur la table, et avait demandé avant même que les clients ne les aient ouvertes.

« Un vermicelle de riz avec de la viande de porc hachée et une soupe tom yum, avec un œuf à la coque. De l’eau et de la glace. » Piangfa avait commandé d’un air familier, puis s’était tournée vers Klin : « P' Klin, qu’est-ce que tu prends ? »

« La même chose que Piangfa. » Comme elle ne savait pas quoi commander, elle avait opté pour le même plat que Piangfa.

« C’est tout, ka. » Piangfa avait dit à l'employé qui notait la commande, avant de sentir sa chair de poule en apercevant quelqu’un qui venait d’ouvrir la porte du restaurant. Elle avait croisé son regard, qui s’était fendu d'un doux sourire, dénué de la moindre normalité. Loin de là.

Quel vent avait donc mené Sitang jusqu’ici ?

Piangfa n’eut pas le temps de l’avertir qu’elle attendit que son amie s’arrête derrière Klin. Son cerveau essayait de trouver une excuse, mais elle n’en avait pas besoin. Elle voyait Sitang, et l’autre la voyait aussi.

Sitang avait regardé le visage de Piangfa, s’était penchée pour murmurer à l’oreille de sa phi, lançant une supposition :

« Sortir manger en secret avec ta petite amie sans même le dire à ta petite sœur, n’est-ce pas, ka ? »

Klin fut glacée, le visage décomposé. Elle se tourna vers Sitang, choquée, et demanda : « Comment es-tu arrivée là ? »

« Je suis venue en voiture, ka. » Sitang avait fini sa phrase en tirant une chaise et en s’asseyant, agissant comme si de rien n’était, tout en faisant semblant de demander : « Alors, vous êtes vraiment ensemble ? Personne ne dit rien. »

« Non. » C'est Piangfa qui avait répondu.

« Alors pourquoi vous mangez ensemble ? C’est bizarre. Comment vous vous êtes rencontrées ? »

Elle continuait de questionner comme quelqu’un qui n’était au courant de rien. Son joli visage portait un sourire amical, comme d’habitude, et sa voix paraissait agréable, sans la moindre arrière-pensée.

Piangfa avait regardé son amie d’un air critique et avait répondu lentement par une question : « Et toi, Sitang, comment tu as atterri ici ? Tu ne rentres pas chez toi ? »

« Le hasard, na. » dit Sitang.

« Eh bien, P' Klin et moi, on s'est aussi rencontrées par hasard. »

« Je veux dire que c’est par hasard que je vous ai vues toutes les deux en voiture, alors je vous ai suivies, ka. » Elle avait conclu sa phrase avec un doux sourire.

Piangfa s’était légèrement irritée. Elles étaient amies depuis la fin du premier semestre, et elle avait toujours pensé que Sitang était une personne transparente, facile à lire, mais elle savait maintenant que ce n’était pas le cas.

« Si Sitang veut manger, commande vite. Pour le reste, on en parlera plus tard, à la maison. » Klin, qui avait écouté en silence pendant un long moment, avait finalement parlé d’une voix calme, mais qui cachait un ordre ferme.

Et la personne à côté n’avait pas le droit de refuser.

« Ka. Tangshu prendra la même chose que P' Klin. Piangfa, tu peux commander pour moi ? »

Elles avaient changé de sujet, évitant de parler de ce qui devait être réglé plus tard, en privé. Chacune avait mangé son plat en silence. C’était une demi-heure oppressante, mais Piangfa s’y sentait indifférente. Quoi qu’il arrive, elle saurait y faire face, comme toujours, et il en serait ainsi pour toujours.

Après s’être saluées et séparées, Piangfa était rentrée dans sa chambre. Le contenu de ses examens qu’elle devait réviser fut laissé de côté pendant un moment. Il y avait quelque chose de plus important sur lequel elle devait réfléchir.

Où est-ce que ça a dérapé ? Elle ne voyait pas. Elle s’était allongée sur son lit, fixant le plafond, et avait commencé à repasser en revue les événements passés, faisant défiler les scènes les unes après les autres.

Au milieu de toutes les informations dans sa tête, par où devait-elle commencer ?

… Rendre l’argent en personne à l’entreprise. Elle avait écarté l’idée de contacter directement la banque, car si elle l’avait fait, elle n’aurait certainement pas revu Klin. Et c’était frustrant de ne pas la voir essayer de la déranger comme avant, après qu'elle lui ait rendu cet argent. Tout était devenu terne.

Elle ferma les yeux, repassant les scènes. Par chance, Valika était intervenue au bon moment, comme une pièce de jeu. En y pensant, elle avait souri, se contentant de verser quelques larmes de douleur et de regret pour l’argent perdu.

Le jeu…

… continuait.

Elle n’avait pas fait semblant d’être pitoyable. Elle regrettait vraiment ces 5 000 bahts, et elle avait deviné correctement que Peerya avait contacté Klin. Où est-ce que ça avait mal tourné ? Elle avait à nouveau cherché dans toutes les informations de sa tête. Il n’y avait aucune raison pour que Sitang ait des doutes. Tout à l’université semblait trop normal pour être suspect. Peerya n’avait jamais rien dit, et elle-même était restée silencieuse.

Alors pourquoi Sitang agissait-elle comme si elle avait tout compris ?

Piangfa rouvrit les yeux, sa pensée n’était pas claire. Elle avait conclu qu'elle n'avait peut-être pas su lire Sitang depuis le début, et s’était finalement dit :

*‘Il vaut mieux faire attention à Sitang.’*

.

.

Assises sur des canapés différents, elles se regardaient. Klin détourna le regard après un moment. Sa petite sœur n’avait rien dit. Sitang se montrait polie, organisant ses mots, et demandant d’une voix douce :

« Alors, tu vas finir par me dire, oui ou non, Sitang, quelle est la relation entre P’ Klin et Piangfa ? »

« Il n’y a rien du tout. » Klin avait répondu honnêtement, se tournant vers elle.

« Mais vous avez l’air proches depuis un moment, non ? »

« Non, on est devenues plus proches seulement après la mort de papa. » Klin avait dit, regardant la table basse pour s’appuyer sur quelque chose. « Parce qu’elle est plus mature que son âge. P’ se sent à l’aise quand elle lui parle. »

« Ka. » Sitang écoutait, comprenant. Ces derniers mois, elle savait très bien ce que les autres pensaient de Piangfa. Elle paraissait arrogante, silencieuse, froide et indifférente à son entourage. Et même si c’était le cas, Piangfa était meilleure avec elle et Peerya que n’importe qui. Elle ne se souciait jamais de l’argent, ne prêtait pas attention aux objets de luxe, elle était facile à approcher et plus sincère que beaucoup d’autres qui se fiaient toujours aux apparences. Mais le fait que sa phi lui cachait des choses, c’était différent.

« Et avant ça, quand vous alliez la chercher et la déposer si souvent ? »

Le visage de Klin était devenu blanc. Elle ne l’avait pas contredite, demandant d’une voix à moitié en colère : « Comment Sitang sait ça ? Tu m’as espionnée, ou quoi ? »

« Et je sais aussi que, même après avoir dormi ensemble dans la villa, tu continues de la chercher et de la déposer à l’université après les cours. Et tu n’as pas dit un seul mot à Tangshu. Tu as tout caché, comme si on n’était pas sœurs. » dit-elle, se plaignant, avec un sentiment de déception mêlé de tristesse.

« Sitang, ce n’est pas comme ça. » La phi se sentait soudainement coupable. Ce qu’elle avait fait n’était pas bien, mais… « P’ a juste besoin de quelqu’un qui… euh… » Il était de plus en plus difficile pour elle de s’expliquer et de mettre des mots sur ses sentiments.

« Qui t’aime et te comprenne. » avait résumé sa petite sœur, plus facilement. Elle avait pris une inspiration, puis avait laissé la phrase lui échapper : « Mais pas Tangshu, pas Khun Chain, et ça ne doit pas être une amie, c’est ça, ka ? »

« Je ne sais pas… je ne comprends pas. » Klin secoua légèrement la tête, confuse. En ayant une conversation aussi sérieuse, elle avait révélé ce qu’elle avait au fond du cœur, plus que d’habitude.

« Tangshu comprend, ka. Disons que pour l’instant, P’ Klin et Piangfa ne sont rien de plus que deux personnes qui se sentent bien ensemble. » Sitang avait conclu, puis avait ajouté : « Alors, dis-moi, P’ Klin, tu aimes vraiment les femmes ou les hommes ? »

La question semblait violente. Klin ne s’était jamais attendue à l’entendre de la bouche de sa sœur, mais elle avait quand même répondu :

« Je n’aime pas les hommes. »

« C’est tout, ka. Il n’y a pas besoin de sortir en cachette. Tangshu est heureuse si P’ Klin aime quelqu’un. » Sitang avait dit, de meilleure humeur.

« Pourquoi tu l’acceptes ? »

« Et pourquoi je ne l’accepterais pas, ka ? »

« Ah, c’est vrai. Et du coup, je peux aller prendre ma douche maintenant ? » Klin avait mis fin à la conversation immédiatement.

« Oui, va te reposer, ka. Tangshu va lire ses livres aussi. »

« Bonne lecture, je m’en vais. »

« D’accord, ka. » Sitang acquiesça et regarda sa phi quitter le salon. Elle n’était pas du tout surprise que Klin aime Piangfa. Si elle avait deviné juste, c’était parce que son amie ressemblait à sa…

« Mère ».

Pas dans son visage, ses gestes ou son apparence, mais dans quelque chose qui se trouvait au fond de son esprit. Aussi loin qu’elle s’en souvienne, depuis son enfance jusqu’à l’âge où elle a compris la perte, que sa mère ait été en bonne santé ou avant de mourir, sa mère ne s’était jamais intéressée à sa phi, tout comme Piangfa ne s’y intéressait pas. Il n’y avait aucune différence.

… Et elle se demandait encore pourquoi une personne plus froide qu’une pierre, comme Piangfa, avait accepté de se rapprocher de sa phi si facilement.

.

.

Quelques jours plus tard, après le dernier examen, c’était un après-midi agréable d'hiver. La température d’environ 27 degrés Celsius l'enveloppait depuis la sortie du bâtiment jusqu’aux escaliers menant à la bibliothèque.

« Je te laisse, j’ai rendez-vous avec Pak au troisième étage. » Peerya dit au revoir à ses amies, se préparant à retrouver la personne avec qui elle venait de se mettre en couple, il y a quelques jours.

« Hum. On se voit à la rentrée. » dit Sitang.

Piangfa sourit : « On se voit, na. » Et elle savait maintenant qu’elle avait mal prononcé le nom du petit ami de son amie. C’était juste un petit peu, car le son était si similaire qu'elle s'était trompée. Son nom était « Pak », et non « Pad » comme elle l’avait compris.

Après s’être séparée de Peerya, les deux amies restantes se regardèrent. La conversation était vide. Sitang essayait de comprendre son amie qu'elle n'avait jamais pu atteindre, tandis que Piangfa laissait son esprit vagabonder. Personne ne pouvait toucher ce qu’elle avait au fond du cœur.

« On va au café ensemble ? Boire un café, manger un gâteau. » l’avait invitée Sitang.

« Hum… comment dire… » l’autre hésitait.

« Le restaurant est juste à côté. On peut y aller en marchant en deux secondes. »

« Il est déjà plus de 16h, je ne veux pas rentrer tard. » dit Piangfa, refusant en douceur.

« Hum… ok. C'est pas grave. Je vais y aller avec P' Klin. Je suis sûre qu'elle m'attend déjà là-bas. » dit-elle en souriant, prête à dire au revoir.

Et Piangfa avait laissé les mots lui échapper :

« Je peux venir aussi, na. C’est les vacances. Il va se passer un moment avant qu’on se revoie. »

Elle avait terminé la phrase avec un sentiment de chaleur, comme si elle venait de tomber dans un piège, une fosse. Sitang se tenait là, souriant d’en haut, ce qui l'avait rendue furieuse. Piangfa s’était immobilisée.

« Allons-y, alors. » Sitang l’avait invitée, comme il se devait.

Elles avaient marché jusqu’à une petite ruelle derrière l’université, en passant devant trois ou quatre restaurants de rue. Le café populaire auprès des étudiants n'était qu'à quelques mètres. Piangfa n’y était pas souvent allée, à peine cinq fois en tout et pour tout. Elle avait aperçu la même Jaguar qu’elle avait l’habitude de voir, garée sur le bord de la route.

Quelqu’un était sorti de la voiture, pour les regarder, elle et Sitang, avec un sourire. Son regard et ses gestes étaient joyeux, mais Piangfa avait senti une bouffée d'émotion à l'intérieur.

Un pantalon en cuir noir et brillant, une chemise noire unie, mais le tissu était si fin qu’il semblait fait exprès pour narguer le regard des gens autour. La lumière l'éclairait, révélant le « soutien-gorge » de la même couleur que ses vêtements. Elle pouvait voir à travers, jusqu'à sa peau blanche et impeccable.

Tout ce qu'elle voyait avait fait fuir l'indifférence de Piangfa, désorganisant ses pensées. Elle n'avait pas réussi à aligner une seule phrase. En se rapprochant, elle avait entendu Klin la saluer :

« Je ne porte pas de chemise blanche aujourd'hui. Et le noir ? Piangfa, tu aimes le noir ? »

Piangfa avait involontairement levé les yeux au ciel. Si ce n'était pas de la folie, alors c'était de la folie. Et quand une brise avait apporté le parfum qu'elle aimait depuis qu'elle l'avait senti pour la première fois, elle avait répondu : « J'aime ça, ka. »

Ce qui signifiait qu'elle aimait le parfum qu'elle portait, pas les vêtements qu'elle avait le courage de porter.

À quoi est-ce qu’elle pensait ?

**Chapitre 17 : Fais-toi mienne**

En entrant dans le café, la vue était étrange, non pas à cause de l'ambiance, mais à cause des vêtements, qui ressemblaient à ceux que l'on porte pour sortir en boîte ou dans un bar la nuit. Piangfa n'aimait pas ça, elle ne voulait pas regarder plus longtemps que nécessaire. Après avoir commandé le tout et n'attendre plus que le service, elle entendit Sitang parler d'une petite voix enjouée :

« Où est-ce que tu as trouvé ce style, P'Klin ? »

« J'ai demandé à Chen. Il se plaignait de vouloir essayer de nouveaux styles de vêtements, alors il m'a suggéré quelque chose comme ça. » Le mot « nouveau » pour Klin signifiait complètement différent de d'habitude, jetant immédiatement aux oubliettes les pantalons en tissu ou en jean, ainsi que les chemises blanches.

« Khun Chen a dit ça ? » demanda Sitang, le visage presque sérieux.

« Oui, pourquoi ? »

« Ça te va bien, je trouve. C'est une beauté dans l'obscurité. » Dit-elle en se tournant vers Piangfa.

« C'est ça, Piangfa, n'est-ce pas ? »

La personne interpellée hocha la tête et répondit : « Hmm, c'est pas mal, mais je préfère ton style habituel. »

Klin douta un instant, mais haussa les épaules. Elle s'assit et discuta en attendant les commandes. Peu de temps après, tout fut servi sur la table. Elle regarda les plats et commença à manger lentement, levant les yeux vers Piangfa de temps en temps. Leurs regards se croisèrent plusieurs fois par hasard, mais il n'y eut aucune conversation sérieuse jusqu'à ce que le temps passe et qu'elles payent la nourriture et les boissons. Pendant que Sitang s'avançait pour les attendre à la voiture, la question, dont la réponse attendait, fut enfin posée.

« Piangfa, as-tu pris une décision finale concernant le travail à l'entreprise ? »

« C'est d'accord. Je veux y aller », répondit Piangfa avec un sourire, avant de dire au revoir et de rentrer chez elle.

Le bruit des chaussures en cuir résonnait dans le couloir du dernier étage, puis s'arrêta devant la porte du bureau. Piangfa se tourna vers la porte, le cœur rempli d'attente, comme si elle attendait la propriétaire de la pièce. Celle-ci venait de rentrer d'une réunion de l'après-midi à laquelle elle n'avait pas le droit d'assister. Elle n'avait qu'à s'asseoir et attendre ici. Peut-être qu'elle était seule, mais pas sans rien. Tout était plus complet que la première fois où elle était venue. Un canapé, une table basse, un espace de détente qui avait été ajouté depuis qu'elle était là.

La porte s'entrouvrit et la silhouette de Klin se glissa à l'intérieur. La porte se referma. Klin s'avança, un doux sourire lumineux aux lèvres, vêtue d'une chemise blanche comme elle le devrait, ce que Piangfa préférait au noir de l'autre jour.

« Tu t'ennuyais toute seule ? »

« Non. » Piangfa se leva, répondant sans hésiter. Elle avait l'habitude de la solitude depuis bien trop longtemps.

« Tu t'ennuyais ? »

« Hmm... un peu. » Elle ne mentait pas. Rester inactive sans rien faire était ennuyeux. Si elle était chez elle, Piangfa aurait probablement lu un livre ou regardé un bon film avec un contenu suffisamment intéressant. Et ces trois jours de travail ici n'étaient pas aussi amusants qu'elle l'avait imaginé. L'atmosphère était sombre, sérieuse et constamment stressante. Et Klin elle-même se comportait souvent de la même manière, plongeant dans son fauteuil en cuir pour travailler en oubliant le monde. Quant à elle... elle ne savait pas trop pourquoi on l'avait engagée.

« Qu'est-ce que tu aimes faire d'habitude quand tu ne fais rien ? » demanda Klin. Des collations et des en-cas avaient été préparés, et il y avait des boissons. Il suffisait de demander et la femme de ménage s'empressait d'apporter le tout. Elle pouvait aussi s'allonger sur le canapé. Klin n'était pas sûre de ce qui manquait d'autre.

« Lire des livres », répondit Piangfa.

« Quel genre, Piangfa ? »

« Des romans, mais plutôt occidentaux ou japonais. Des histoires qui donnent beaucoup de matière à réflexion, avec des intrigues belles et étranges. » Difficile à expliquer, mais si elle donnait le nom d'un titre, cela serait sans doute plus compréhensible que ce qu'elle venait de dire.

Klin l'écouta, se dirigea vers son propre bureau, prit un livre gris, recouvert d'une veste beige, avec le titre imprimé en lettres bleues. Elle le regarda un instant, puis le leva pour demander à Piangfa :

« Tu as déjà lu celui-ci, Piangfa ? »

« Pas encore. » Mais il avait l'air intéressant. Piangfa se souvenait avoir voulu l'acheter un jour, mais elle était passée devant sans raison.

« Essaie de le lire en attendant que les autres arrivent », dit Klin, s'approcha pour lui tendre le livre, puis retourna s'asseoir à son siège pour s'occuper de son propre travail.

Piangfa s'intéressa au livre un moment, mais le posa sur le canapé et se dirigea vers Klin pour demander :

« Tu n'as rien à me faire faire ? Tu as dit que nous étions ici pour travailler. »

« C'est exact. Travailler. Qu'y a-t-il d'étrange ? » Celle qui était assise sur le fauteuil fronça légèrement les sourcils, demandant avec curiosité.

« Mais depuis trois jours, à part me donner quelques documents à lire, je n'ai rien fait d'autre. En quoi cela est-il lié aux études en gestion que j'ai faites, et pourquoi P'Klin a-t-elle voulu m'engager pour l'aider ? » Piangfa ne comprenait pas. N'importe qui aurait pu faire ça, il n'y avait pas besoin que ce soit elle. Sitang aurait pu le faire. La femme de ménage aussi. Il suffisait que Klin le leur demande.

« C'est lié », sourit Klin, parlant clairement. « C'est de la gestion émotionnelle. Je ne veux pas être seule, alors Piangfa est là pour m'aider à gérer et à effacer ce sentiment. Tu t'en sors très bien, j'aime beaucoup ça. »

Piangfa se tut. Il n'y avait rien de concret dans cette phrase d'explication, et cela ne correspondait pas à ce qu'elle avait imaginé. Elle voulait venir pour apprendre, mais au lieu de cela, elle apprenait à ne rien faire, à ne rien savoir. Les jours passaient, ennuyeux. Elle avait accepté de se rapprocher de Klin en pensant que ce serait une bonne chose, mais ce ne l'était pas.

Travailler dans une grande entreprise aurait dû lui permettre de beaucoup apprendre, mais elle s'était menti à elle-même. Elle continuait à être agacée contre elle-même, sans se rendre compte que son visage reflétait une humeur tendue que l'autre personne remarqua.

Klin balaya les dossiers vers le côté gauche de son bureau, libérant complètement l'espace. Elle regarda Piangfa et l'appela :

« Viens ici. »

Celle qui était appelée s'avança d'un pas, s'approchant si près qu'elle était presque contre le bord du bureau. Il n'y avait pas de deuxième chaise. Cette pièce n'avait qu'une seule place assise : le grand fauteuil en cuir noir de Klin, tandis que le canapé se trouvait de l'autre côté. Il était clair que personne n'était jamais venu discuter de travail dans cette pièce, à part Khachen, qui venait déposer des documents, faire un rapport sur des sujets importants et repartait sans jamais s'être assis.

« Viens ici, Piangfa », répéta Klin.

« Je suis au bout du chemin », dit Piangfa après s'être finalement avancée pour se tenir contre le bord. En face d'elle se trouvait Klin, assise à la regarder.

« Je veux dire, fais le tour. Tu ne voulais pas travailler ? Viens t'asseoir ici. »

Ayant reçu une autre instruction, elle comprit immédiatement et ne voulut pas s'y conformer, car ce n'était pas approprié. Cette chaise était l'espace personnel de la PDG, Klin. Personne d'autre n'y avait droit. Piangfa resta immobile un instant, ne bougeant pas.

« Viens ici. Immédiatement. » Elle prononça chaque mot, insistant avec force.

Finalement, elle accepta de faire le tour pour la rejoindre, avant d'ouvrir la bouche pour parler quand Klin se leva.

« Je peux retourner lire le livre ou les documents sur le canapé. »

« Reste tranquille », dit Klin en l'attirant vers elle, enlaçant le corps plus petit dans ses bras, avant de la soulever rapidement et de la placer sur le bureau. « Assieds-toi ici. Comme ça, je peux te voir plus clairement. »

Piangfa était encore sous le choc de la situation inattendue. Elle se préparait à sauter pour retrouver son ancienne place, mais la voix sérieuse de Klin, douce et tendre d'une manière à laquelle elle commençait à s'habituer, la fit se taire. Elle avait remarqué que Klin n'utilisait pas ce ton avec quelqu'un d'autre qu'elle.

« Ne descends surtout pas, ce serait un acte de désobéissance. »

Elle resta sagement assise, son cœur retrouvant un rythme normal. Piangfa eut un léger sourire en pensant à Khachen qui était à l'extérieur. Elle se souvenait qu'il était venu une fois pour remettre des documents et qu'il avait dû faire quelque chose qui n'avait pas plu à son patron. Elle se souvenait encore de la voix :

« Chen, qu'est-ce que j'ai dit ? C'est si difficile à comprendre ? »

Et d'autres phrases qui semblaient mécontentes et très sévères, au point que le grand secrétaire était visiblement abattu. Cependant, Klin ne l'avait jamais traitée de cette manière depuis qu'elles passaient du temps ensemble, à l'opposé de plusieurs mois auparavant, où ce n'était pas de la sévérité, mais de l'« humiliation ».

Le sourire s'effaça de son visage au souvenir.

« Et je pourrai descendre quand ? »

« Quand je te le dirai. » L'autre partie répondit sur le même ton.

Klin s'assit, croisa les jambes et commença à jouer sur son smartphone, laissant Piangfa assise comme ça. Mais elle ne tint pas longtemps. Se sentant mal à l'aise d'être autant regardée, elle se leva et dit : « Descends, et assieds-toi ici. »

Piangfa s'assit sur la chaise, sentant sa stabilité et sa douceur, et l'odeur de la PDG qui flottait dans l'air, l'odeur de Klin.

Une pile de feuilles A4 vierges fut posée devant elle, avec un stylo-plume qui avait l'air cher. Celle qui se tenait debout traça sa propre signature en guise d'exemple et dit à Piangfa : « Entraîne-toi à signer. Fais comme ça. »

Piangfa se tut... S'entraîner à falsifier une signature ?

« C'est une tâche ? » Si elle disait oui, elle le ferait.

« Oui, au cas où je voudrais que Piangfa signe à ma place plus tard. Essaie. »

Elle accepta l'ordre et se concentra sur la copie pendant près d'une heure. C'était difficile. La signature de Klin était unique, avec des traits trop particuliers. Au dernier moment, avant de s'avouer vaincue, Piangfa ne fit que poser le stylo désespérément et réussit. Un sourire naturel, sans effort, apparut au coin de sa bouche. Elle saisit rapidement la feuille et fit pivoter le fauteuil. Elle se leva et se dirigea vers Klin, qui se tenait debout en train d'admirer la vue depuis la fenêtre.

« P'Klin », l'appela-t-elle par inadvertance, souriant de joie pour ce qu'elle venait de faire. « Regarde ça. »

Klin se retourna, regarda la feuille, et après une brève inspection, elle l'a trouva et la félicita :

« Parfait. C'est très ressemblant, tu sais. »

Son cœur se gonfla en entendant ces compliments. Ce n'était pas comme quand les autres la complimentaient sans raison. Elle aimait simplement les recevoir de Klin. Piangfa sourit et regarda la vue devant elle, les immeubles hauts et bas s'alignant. En bas, c'était comme un gouffre. Elle le remarquait seulement aujourd'hui, alors qu'elle avait toujours pensé que c'était beau et fascinant.

Maintenant, non.

De plus, cela lui donnait un étrange sentiment de solitude.

La solitude la poussa à se tourner vers Klin. Piangfa ne pouvait s'empêcher de penser à ce jour-là, où l'autre l'avait serrée dans ses bras par-derrière. C'était chaud, doux, avec un goût sucré qui ne nécessitait pas d'être goûté mais qui l'envahissait profondément. Et même maintenant, elle voulait ressentir cette émotion à nouveau, mais Klin ne semblait pas avoir l'intention de le faire.

Elle soupira doucement et chassa cette pensée de sa tête. La personne à côté d'elle se tourna et demanda :

« Pourquoi tu secoues la tête ? »

« Ce n'est rien. J'ai juste eu un coup de froid », répondit-elle sans réfléchir.

Le froid la rongeait jusqu'aux os, non pas à cause de la température, mais à cause de quelque chose de beaucoup plus profond.

Klin posa la feuille sur le bureau, attrapa la veste de costume qui était posée sur la chaise et la tendit à Piangfa en disant doucement :

« Mets-la. »

« Merci. » Piangfa resserra la veste sur elle. Cela ne la réchauffait pas, mais elle avait la bonne odeur qu'elle aimait.

« Mais pourquoi tu me demandes de m'entraîner à falsifier une signature ? Tu n'as pas peur que je m'en serve pour faire quelque chose ? »

« Qu'est-ce que tu pourrais faire ? »

« Rien, mais ce n'est pas très prudent », dit Piangfa.

« Disons simplement que je te fais confiance. Si tu veux faire quelque chose, vas-y, essaie. » Klin afficha un visage impassible, cessa de regarder par la fenêtre, et alla s'asseoir sur le canapé, ouvrant un livre pour le lire.

Piangfa la suivit du regard, comprenant. Elle avait déjà perdu le côté blanc d'elle-même à cause de cela. Le mot « confiance » pouvait parfois causer plus de douleur que l'on ne le pensait, ou parfois, il était à la limite de la « stupidité ». Et quand quelqu'un vous trompait, vous disiez que c'était à cause de la confiance, sans admettre que vous aviez été trop stupide. Et oui... elle était une victime de ce genre de choses, et Klin méritait de vivre la même chose, ou peut-être même plus. Elle serait celle qui lui donnerait ce sentiment de revanche.

Elle rentra avant six heures du soir, se séparant de Klin à l'entrée de l'allée menant à sa maison, ne voulant pas que celle-ci s'approche plus pour ne pas éveiller les soupçons des voisins. Elle n'avait jamais prêté attention à ses voisins, mais elle n'aimait pas les commérages, Piangfa trouvait cela agaçant.

Elle raconta un peu à sa mère son expérience de la journée, puis se retira dans sa chambre, enleva ses vêtements et les serra contre son corps. Le parfum de la veste de costume qu'elle avait portée n'était toujours pas parti. Après plusieurs minutes, elle décida de la jeter dans le panier à linge. On verrait bien demain, de toute façon, elle reverrait Klin pendant plusieurs jours encore.

Elle enfila ses AirPods, lança « Make You Mine » en version acoustique et écouta attentivement, sans oublier d'appuyer sur la touche « répéter » une fois après l'avoir entendue plusieurs fois dans la voiture, parce que Klin n'écoutait que cette chanson en boucle, et Piangfa ne disait rien, se contentant d'écouter. Ce n'était pas qu'elle l'aimait aussi, mais les paroles étaient trop douces pour qu'elle s'en lasse.

« Well, I'll call you darlin' and everything will be okay

'Cause I know I am yours and you are mine

Doesn't matter anyway... »

Assise sur le lit, le regard fixé sur le mur, les paroles douces de la chanson continuaient de jouer. Mais Piangfa entendait le son des chaussures qui frappaient le sol, l'ouverture des dossiers, le froissement des pages, le bruit du stylo. Elle pensait au moment où ce corps se levait du seul fauteuil de la pièce pour s'approcher d'elle, l'emmener manger, et au milieu du vide, il semblait y avoir un mur entre elles deux.

Non seulement de son côté, mais aussi du côté de Klin. Comment appeler cet obstacle ? Pour elle, c'était le désir de se venger. Et pour Klin ? Elle n'en avait aucune idée, alors elle se contenta de souffler. La chanson arriva à ce vers :

« So kiss me 'till I'm sorry, babe, that you are gone and I'm a mess

And I'll hurt you and you'll hurt me and we'll say things we can't repeat »

... Elles se feraient du mal mutuellement, et un jour, elles se plaindraient de quelque chose qui ne pourrait plus revenir. Ce qui était impossible, car Piangfa le voulait ainsi. Elle ferait en sorte que Klin souffre, puis elle ne réclamerait rien en retour.

Elle changea de chanson et chassa les pensées de Klin de sa tête, se préparant à faire autre chose.

Le lendemain matin, au même endroit, à l'entrée de l'allée de la maison, la Jaguar arriva à l'heure, comme d'habitude. Piangfa ouvrit la portière, s'assit dans la voiture, la salua, et remarqua par hasard quelque chose d'inhabituel. Le siège était légèrement ajusté. Ce n'était pas l'angle auquel elle était habituée. Elle se tourna pour regarder par-dessus son épaule gauche, où des cheveux teints, d'une couleur différente des siens, étaient encore là en guise de preuve. Pas besoin d'imaginer.

Son cœur se mit à trembler sans raison. Klin avait amené quelqu'un d'autre.

Qui... qui aurait pu faire cela, qui aurait accepté de coucher avec Klin ?

Cela ne la concernait pas, mais une inexplicable frustration l'envahit. Son cœur s'emballa et elle devint nerveuse sans s'en rendre rendre compte, et c'était ainsi depuis qu'elle avait quitté la maison jusqu'à ce qu'elle arrive à l'entreprise. Elle entra dans le bureau et s'assit sur le canapé, comme c'était son devoir. Le livre de la veille qu'elle n'avait pas encore ouvert se trouvait à son emplacement habituel. Elle le prit et commença à le lire lentement, espérant que cela la mettrait de meilleure humeur.

Klin regarda Piangfa, étonnée par son comportement étrange. Elle n'était pas comme ça la veille. Maintenant, elle ne répondait que par des monosyllabes depuis qu'elles s'étaient rencontrées. Elle voulait savoir ce qui se passait, mais elle ne répondait pas.

« Piangfa, tu as apporté des serviettes hygiéniques ? » demanda-t-elle, s'informant pour savoir si elle avait ses règles.

« Pas encore », répondit Piangfa en levant les yeux. Elle vit que Klin n'était toujours pas assise à son bureau.

« Alors qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air de mauvaise humeur. Tu t'ennuies ? »

« Non, je vais bien. »

« Tu es sûre ? »

« Oui. » Elle répondit tout en sachant que son état émotionnel n'était pas normal, mais elle n'avait aucune explication, même pour elle-même.

« D'accord, alors je vais travailler. S'il y a quelque chose, n'hésite pas à m'appeler. »

« Oui », répondit-elle, puis baissa la tête, faisant semblant de continuer à lire. Elle jeta un coup d'œil à l'autre personne qui s'éloignait en silence, et de nombreuses questions lui vinrent à l'esprit. Elle voulait parler, obtenir une réponse qui aurait du sens, mais elle se tut, se concentrant sur les lettres qu'elle ne parvenait pas à lire, même si elles formaient de bonnes phrases, car elle n'était pas assez concentrée.

... Après deux heures, Piangfa s'avoua vaincue. Elle ne pourrait pas lire aujourd'hui si elle continuait à y penser. Le siège de la voiture, les cheveux. Elle avait analysé et elle était sûre que ce n'était pas Sitang. Piangfa pensait que c'était quelqu'un d'autre, mais et alors ? Ce n'était pas son affaire.

Elle se leva pour aller aux toilettes, qui n'étaient pas loin. Elle passa devant le bureau de Khachen et vit qu'il la regardait avec son indifférence habituelle. Piangfa continua son chemin sans y prêter attention jusqu'aux toilettes. Elle se tenait devant le lavabo, se regardant dans le miroir, et réfléchit.

Ce n'est pas correct. Klin ne devrait pas avoir d'autres personnes autour d'elle.

Parce que si c'était le cas, le fait qu'elle ait accepté de se rapprocher n'aurait aucun sens. Klin continuait à agir comme d'habitude, comme la vieille Klin qui n'avait besoin de personne à ses côtés. Cela ne devrait pas être comme ça.

Parce qu'elle... voulait être cette personne. La personne qui serait aux côtés de Klin d'une manière plus claire.

La seule personne que Klin aimerait...

Elle resta seule dans la salle de bain pendant environ dix minutes avant de revenir s'asseoir et de lire son livre. Il était presque midi. Dans quelques minutes, ce serait la pause. Peu de temps après, elle entendit un dossier se fermer et des pas s'approcher. Piangfa leva les yeux de ses lettres.

« Allons déjeuner. Qu'est-ce que tu veux manger aujourd'hui ? » demanda Klin.

« Je n'ai pas envie. » Elle n'avait pas l'humeur à partager un repas.

« Tu n'as pas encore faim ? »

« Pas encore. »

« D'accord, alors on y ira l'après-midi. Je retourne travailler. »

Piangfa se mordit la lèvre en regardant celle qui s'apprêtait à se retourner. Elle aurait dû dire quelque chose, mais elle hésitait encore. Le sentiment de ne pas oser prenait le dessus, comme chaque fois qu'elle n'agissait pas de manière radicale, se contentant toujours de prévoir deux options.

Finalement, elle décida de demander :

« Et toi, P'Klin, tu as faim ? Il est presque midi. »

« J'ai faim, mais je peux attendre. » Klin se retourna pour répondre.

« Ah... Pourquoi ne demanderais-tu pas à quelqu'un d'autre ? »

« Comment ça ? »

« À partir d'aujourd'hui, je vais déjeuner à la cafétéria du personnel. Parce que c'est moins cher, et je pourrai rencontrer d'autres collègues et aînés », expliqua Piangfa.

Celle qui l'écoutait croisa les bras et sourit étrangement, confuse. Piangfa ne semblait pas comprendre que venir travailler dans cette pièce, s'asseoir ici, et être avec elle, signifiait quelque chose.

« Si Piangfa veut manger à la cafétéria, je peux manger là-bas aussi. Mais je pense que ce n'est pas nécessaire de rencontrer d'autres aînés ou collègues. »

« Pourquoi ? L'humain est un animal social. »

« La société de Piangfa, d'après ce que je sais, ce ne sont que les gens de ta maison, Peach, et Sitang. »

« On peut en avoir d'autres. Le temps change, les gens changent. » Piangfa se leva, se disputant sans céder, même si elle détestait normalement les chamailleries. Mais avec Klin, elle pouvait le faire sans se lasser.

« Tu veux avoir des collègues, des aînés ou quelque chose comme ça, n'est-ce pas ? »

« Oui. » Piangfa mentit. Même si elle déjeunait avec quelqu'un tous les jours, elle l'oublierait avant de rentrer chez elle. Ce n'était pas ce qui l'intéressait. Elle disait ça juste pour être capricieuse avec Klin.

« Alors tu en as déjà un. »

« Qui ? » demanda-t-elle, la voix de plus en plus irritée. Depuis le premier jour de travail jusqu'à cette minute, elle n'avait pas eu l'occasion de connaître quelqu'un d'autre que Khachen et Klin. Et même si elle en avait eu l'occasion, Piangfa n'y serait pas allée.

« Moi ! » Klin arrêta de croiser les bras et pointa sa main vers elle-même. Sa voix s'éleva après avoir supporté l'humeur boudeuse de Piangfa depuis le matin, sans comprendre ce qui n'allait pas. « C'est moi, ton aînée, ta collègue avec qui Piangfa doit déjeuner ! Pourquoi t'intéresses-tu aux autres, hein ? »

« Et pourquoi tu ne demandes pas à la personne qui a couché avec toi la nuit dernière, hein ?! » Piangfa laissa échapper la question, car ce qu'elle voulait vraiment savoir se fraya un chemin. Tout s'arrêta. Son pouls s'accéléra, mais elle s'efforça de se contrôler.

« Je ne... je ne veux pas monter dans une voiture que tu as utilisée pour faire ce genre de choses. »

Elle n'avait rien fait de mal, mais elle avait l'impression d'avoir été prise la main dans le sac. Klin resta silencieuse un instant, puis demanda lentement : « Et comment Piangfa le sait ? »

« Je le sais, c'est tout. Et aujourd'hui, je ne rentrerai pas chez moi avec toi. » Elle changea de pronom sans le vouloir. Piangfa voulait s'évanouir.

« Tu es jalouse de la voiture ? Tu n'aimes pas que quelqu'un d'autre s'y asseye ? » Klin analysa le comportement de l'autre et devina que c'était ça. Klin n'avait jamais rencontré quelqu'un comme ça. Elle pensait que cela n'arrivait que dans les vieux films, et cela concernait un mari et sa femme, ce qui était complètement différent de sa relation avec Piangfa.

Les mots de l'autre la firent s'affaisser sur le canapé. Piangfa ne savait même plus pourquoi elle perdait son temps. Klin devait la prendre pour une folle. Mais plus elle voulait parler, plus elle devenait déraisonnable. Elle avait besoin de plus de temps pour réfléchir.

« Non, je ne suis pas jalouse de la voiture. » Mais de la personne... C'était la vérité. C'était quelque chose que Piangfa devait ramener chez elle, y réfléchir et y faire face. Elle ne savait même pas si un « enfant qui est jaloux de son jouet » se comportait comme elle.

« Tu es jalouse, c'est sûr. Alors, que dirais-tu de ça ? À partir de maintenant, je ne laisserai personne d'autre monter dans cette voiture, à part Sitang et Piangfa. » Klin comprit, et essaya de l'apaiser.

« Non, ce n'est pas la peine. Je ne suis pas jalouse de la voiture. Et nous ne sommes rien l'une pour l'autre. Tu n'as pas besoin de t'en soucier. Et... je suis désolée de m'être emportée. Je suis juste frustrée par un personnage dans le livre que je viens de lire. Disons qu'il ne me plaît pas trop. » Piangfa rejeta la faute sur un personnage du livre.

« C'est parce que je te trouve intéressante ? On doit être quelque chose l'une pour l'autre ? » Klin ne s'intéressa qu'à la première phrase, et demanda en souriant.

« Hein ? »

« Alors, devrions-nous sortir ensemble ? Comme ça, j'aurai le droit de me soucier de toi. » Klin posa la question sans attendre de réponse.

Piangfa baissa les yeux, évitant son regard. Bien que la situation soit exactement ce qu'elle désirait, comment pourrait-elle répondre « oui » aussi facilement ?

**Chapitre 18 : Pas Aujourd’hui**

Retour quatre heures plus tôt. Piangfa entendait encore clairement la conversation qui résonnait dans sa tête.

« Qu'est-ce que j'aurai à y gagner si nous sortons ensemble ? » avait-elle demandé.

« Tout ce que tu désires, Piangfa. »

« Alors... je dois y réfléchir. »

Elle parcourait des yeux toutes les lettres de la page jusqu'à ce qu'elle soit presque vide d'encre, un seul paragraphe, qu'elle avait relu plus de cinq fois. Elle ne parvenait pas à se concentrer sur le contenu, trop préoccupée à trouver une réponse pour Klin.

La réponse était bien « d'accord » ou « oui », bien sûr. Mais elle n'osait pas l'admettre directement ou montrer qu'elle était facile. Elle y réfléchissait tellement qu'elle en devenait folle, et Piangfa continuait d'y penser.

Sa main gauche referma le livre de deux cent vingt-trois pages, qu'elle posa sur la table basse. Ce n'était pas le moment. Quand il serait l'heure de le lire, elle le lirait. Elle leva la tête et regarda le bureau. La personne assise sur le fauteuil semblait sans vie.

Elle se leva du canapé et se dirigea vers l'endroit où Klin était assise, mais plus elle s'approchait, plus il semblait qu'elle s'éloignait de la vie. Piangfa ne sentait rien d'autre que l'air glacial qui les enveloppait, elle et ce corps. Klin était complètement immobile, le dos contre le dossier, la tête baissée, les yeux mi-clos, regardant fixement vers le bas. Pas de clignements de paupières, les lèvres silencieuses, sa poitrine ne se soulevait pas de respiration. Elle n'avait même pas remarqué son arrivée. Elle approcha sa main sous son nez et entendit le sol s'effondrer autour d'elle. Elle ne respirait pas. Klin était morte.

Sa bouche tremblait, son cœur était engourdi. Ses doigts n'avaient plus de sensation, et le reste de son corps non plus, mais ses yeux brûlaient. Son esprit fonctionnait toujours.

« P'Klin », l'appela Piangfa d'une voix rauque. Une larme chaude fit revivre les muscles de son visage avant que sa paupière ne se contracte et qu'elle se réveille en voyant le plafond du bureau au-dessus.

Ce n'était qu'un rêve ? Oui... juste un rêve. Et la larme n'avait pas vraiment coulé.

Elle se souvint d'être allée déjeuner, d'être revenue s'asseoir et de lire, et de s'être endormie à un moment donné sans s'en rendre compte. Mais en se redressant, elle trouva la belle veste de costume de Klin posée sur elle. Piangfa regarda le bureau et son corps frissonna.

C'était exactement comme dans son rêve !

Assise dans la même position, la tête baissée, les yeux mi-clos. D'après ce qu'elle voyait, elle se leva précipitamment et s'approcha une fois de plus. Pas de réaction. Pas de tête levée pour la saluer. Piangfa retint son cœur qui se brisait. Cette fois, elle n'approcha pas sa main pour vérifier si elle respirait, mais se pencha, baissa la tête, et approcha son oreille de sa poitrine. Son cœur battait normalement.

Est-ce un rêve dans un rêve ?

Avant qu'elle ne puisse se dire quoi que ce soit, elle fut légèrement surprise par le contact d'une main posée sur sa tête. Une voix douce et légère demanda :

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Piangfa leva la tête et regarda la personne qui lui avait posé la question, répondant d'une petite voix :

« Pardon, je pensais que P'Klin... »

« Était morte. »

Oui... l'état des lieux était suggestif. Un mauvais rêve avait fait croire que quelque chose était arrivé. Mais heureusement, ce n'était qu'un mensonge. Piangfa se redressa de toute sa hauteur, poussant un soupir de soulagement.

« Comment savais-tu que je pensais ça ? »

« Parce que Chen l'a déjà pensé avant », dit Klin en riant légèrement, puis elle continua. « Mais pourquoi es-tu venue me voir, Piangfa ? »

« Pour rien, juste pour voir. » Piangfa répondit, sans lui dire qu'elle venait d'être réveillée par un cauchemar.

« Ah bon ? Je pensais que tu avais déjà une réponse », en parlant de cette seule chose qui méritait une réponse sérieuse aujourd'hui. Bien qu'elle se soit dit qu'elle n'attendait rien, en vérité, Klin commençait à espérer.

« Pas encore. Laisse-moi y réfléchir à la maison. Je te le dirai demain. » Piangfa avait pris sa décision. Elle allait prolonger le délai jusqu'au lendemain pour ne pas paraître trop facile.

« D'accord. Je te le demanderai dès le matin. » Klin se leva et dit : « Je reviens tout de suite. Je vais discuter d'une affaire avec Chen. » Après avoir dit cela, elle passa devant Piangfa, la laissant la regarder d'un air incompréhensif.

Les autres personnes s'immobiliseraient-elles comme des mortes au point de faire croire que c'était vrai, comme Klin venait de le faire ? Sûrement pas, pensa Piangfa en secouant la tête. Tant mieux si ce n'était pas vrai.

Mais le sentiment de vide et de solitude qu'elle venait de ressentir était bien réel. Et il n'avait toujours pas disparu.

Khachen regarda son patron assise sur la table. Elle regardait le mur pendant de longues minutes. Il n'avait pas de question, il la laissait faire, pour qu'elle s'assoie jusqu'à ce qu'elle se sente mieux. Dans un instant, elle reviendrait à la normale.

Les analgésiques étaient préparés et posés pas loin de sa main, et l'eau était prête. Khachen regarda alternativement les médicaments et la personne assise sur son bureau. Il ne comprenait pas pourquoi Khun Klin avait de nouveau mal à la tête. Si elle avait ramené quelqu'un chez elle la nuit dernière, elle ne devrait pas être malade ou stressée aujourd'hui.

C'était étrange...

Il ne pouvait s'empêcher de penser à Piangfa. Depuis que cette femme s'était assise dans le bureau, les journées semblaient plus vivantes que d'habitude. Khun Klin parlait plus qu'avant. Elle était si silencieuse qu'on aurait dit qu'elle n'avait pas de cordes vocales, pas de mots à dire. Mais maintenant, beaucoup de choses avaient changé. Cependant... Khachen avait une profonde intuition.

Il n'aimait pas trop Piangfa. Quelque chose au fond de lui lui disait qu'elle était un danger sans signe avant-coureur pour sa Khun Klin. Mais il ne pouvait pas l'expliquer. Il le sentait juste, et un sentiment n'avait pas assez de poids pour qu'il puisse en avertir Khun Klin. Il fronça les sourcils en pensant à la rentrée des classes, souhaitant qu'elle arrive vite pour que Piangfa disparaisse d'ici.

« Prends tes médicaments avant que ce soit incontrôlable », dit-il en regardant sa montre.

Klin tendit la main, sortit la pilule de la plaquette et la tint entre ses lèvres. Elle baissa les yeux vers le sol, pensant à d'autres choses qu'elle ne devrait pas faire, avant de laisser la pilule glisser dans sa bouche et de la faire passer avec de l'eau, un geste habituel.

« Ça t'arrive souvent ces derniers temps. La nuit dernière, ça ne s'est pas bien passé ? » demanda Khachen.

« La nuit dernière ? » murmura Klin. Elle secoua la tête, épuisée. « Non. » Elle l'avait juste prise au point de rendez-vous et avait décidé de la déposer à la station de Skytrain, ne la ramenant pas pour passer la nuit comme elle le faisait d'habitude.

« Elle ne t'a pas plu ? » Khachen était confus. Depuis qu'il avait été puni pour son erreur précédente, il avait toujours fait de son mieux pour vérifier les moindres détails. Sûre, propre, et d'une beauté à couper le souffle. Il était impossible que Khun Klin ne l'aime pas. La dernière en date était une Métisse Thaï-Espagnole, dont le visage lui aurait permis de devenir facilement une star de série télé. Il ne pouvait pas croire que Khun Klin ne l'ait pas aimée.

« Elle est bien, mais je ne sais pas. Je suis juste... »

Khachen resta silencieux, attendant. C'était la première fois que Khun Klin refusait une femme. En réalité, elle ne le faisait jamais, car c'était une activité relaxante quand elle était très stressée. Si elle ne le faisait pas, elle redevenait comme ça, avec des maux de tête chroniques.

« Peux-tu en commander une nouvelle, Chen ? Pour aujourd'hui même. » Klin se leva de la table. Elle avait pris sa décision.

« Oui, je m'en occupe tout de suite », accepta-t-il avec plaisir. Khachen était toujours prêt à trouver ce qui rendait Khun Klin heureuse. Il n'hésitait jamais.

« Si c'est possible... la même que la nuit dernière. Elle est facile à vivre. » Elle exprima son désir sans gêne.

« D'accord. Je vais vérifier ça d'abord. »

Klin eut un léger sourire et retourna dans son bureau, soulagée. Elle se préparait à se laisser aller pour la « première fois » et la dernière, avant de n'en avoir plus l'occasion.

Et quand la soirée arriva, après avoir déposé Piangfa au même endroit, elle conduisit sa voiture jusqu'à l'entrée d'un centre commercial pas très loin et vit la même personne que la veille, qui n'avait pas encore eu de client. Mais après cette nuit, ce corps aurait vécu une expérience avec elle. Klin ne sourit pas. Elle se contenta de ralentir sa voiture, de se garer et de baisser la vitre. Un regard, un signe. La rencontre d'un soir allait commencer...

Elle regarda droit devant, écoutant le bruit de la portière qui s'ouvrait et se fermait. Du coin de l'œil, elle vit une silhouette s'installer. Elle se retourna et son cœur sursauta. Elle faillit s'enfuir de son siège, mais elle se reprit à temps. Klin ouvrit la bouche et prononça un nom.

« Piangfa. »

« Oui », répondit Piangfa, avec un sourire froid. La déception était clairement lisible dans ses yeux.

« J'ai juste oublié mon téléphone, alors j'ai pris un taxi pour te suivre. Heureusement, je suis arrivée à temps. »

À la fin de sa phrase, le klaxon d'une voiture derrière retentit. Klin s'empressa de redémarrer, laissant la personne qui venait de conclure un accord avec Khachen, se tenant là, confuse. Elle avait quelque chose de plus important à faire : faire demi-tour pour ramener Piangfa chez elle.

Pendant que la voiture roulait, Piangfa décida de lui demander :

« C'est la même personne que la nuit dernière ? »

C'était sûrement le cas. La couleur de ses cheveux était la bonne. Ce qu'elle avait entendu derrière la porte du bureau était clair. Oublier son téléphone cette fois-ci n'était pas un hasard. Piangfa était trop méticuleuse pour l'avoir laissé derrière elle, mais elle l'avait fait exprès. Et elle les avait pris sur le fait. Klin avait failli faire monter quelqu'un d'autre dans sa voiture, même si elle lui avait dit qu'elle ne le ferait pas. De plus, elle lui avait demandé de sortir avec elle avant la pause déjeuner, et elle se comportait déjà mal moins d'une journée après... C'était une mauvaise personne.

« Oui, c'est la même personne. » Klin n'avait pas de mensonge à la bouche. Si elle voulait la vérité, elle la lui donnerait.

« Tu m'as demandé de sortir avec toi, et pourtant... » Tu as pu faire ça. Piangfa ne pouvait rien dire de plus.

« Est-ce que nous sommes amoureuses pour que je ne puisse pas le faire ? Ou plutôt, est-ce que Piangfa m'aime pour m'empêcher de le faire ? » demanda Klin, sans se retourner pour la regarder. Elle était si stressée que ça se voyait sur son visage. Elle attendait une réponse de Piangfa et ne reçut que le silence. Elle accéléra, forçant un sourire. « Nous ne savons même pas ce que nous faisons. Ce que je fais, ce que Piangfa fait. Où est-ce que nous allons finir ? Je ne comprends rien, mais je le fais parce qu'il n'y a pas d'autre moyen, sauf... accepter. »

« P'Klin », dit Piangfa, alarmée par l'attitude étrange de Klin.

« Je ne veux pas rentrer à la maison. Allons nous asseoir quelque part. »

« N'y allons pas. Ta famille t'attend. »

« Ce n'est pas grave. Je dirai à ma mère que je suis avec une amie. » Elle ne fit pas que parler. Elle prit son téléphone et appela sa mère. En moins de deux minutes, tout fut réglé. Elle se tourna vers Klin avec un sourire.

« Tu vois ? Ce n'est pas si difficile. »

Cependant, le plus difficile fut de trouver un endroit où se poser, comme Piangfa l'avait demandé. Klin voulait juste rentrer se reposer. L'amour ne se ferait pas sur un lit. Il ne lui restait plus qu'à s'allonger dans son bain sans rien faire d'autre jusqu'à ce qu'elle ne soit plus fatiguée. Elles arrivèrent toutes les deux à un endroit où Klin se sentait heureuse, un bonheur temporaire. La solitude accumulée tout au long de sa vie serait oubliée un instant.

Elles prirent l'ascenseur jusqu'à l'étage et ouvrirent la porte de la chambre sombre. Elles allumèrent la lumière et virent l'intérieur, qui avait changé depuis la dernière fois. Piangfa fut prise de court par ce qu'elle voyait. C'était similaire, mais pas identique. C'était différent, mais restait le même. Ce qui était sûr, c'est que la statue sur la table était brisée. La propriétaire l'avait laissée en pièces sur place sans la jeter.

Klin alluma l'air conditionné et dit à Piangfa : « Les boissons sont dans le frigo, les snacks dans la cuisine. Sers-toi. Il y a une place assise sur le balcon, ou tu peux lire sur le canapé. Je vais prendre une douche d'abord. Quand j'aurai fini, je viendrai discuter avec toi. »

Piangfa comprit clairement ses mots et hocha la tête. Elle regarda la chambre avec un sentiment d'amertume. Si elle avait pu, elle n'aurait pas voulu y revenir une troisième fois dans sa vie. Elle espérait qu'il n'y aurait pas de quatrième.

Elle regarda Klin disparaître dans la salle de bain, puis suivit ses instructions. Elle s'assit sur le canapé individuel, attendant le retour de Klin. Elle tendit la main pour prendre un morceau de la statue brisée. Elle était creuse et blanche à l'intérieur. Ce n'était pas de l'argile comme elle l'avait cru. Elle était faite de quelque chose de beau, facile à briser, et c'était dommage.

L'humeur de Piangfa se bloqua. Elle réalisa ce qu'elle venait de penser. La statue était-elle tombée par accident, ou Klin l'avait-elle fait exprès ?

Elle ramassa un morceau avec des traces d'encre noire. Elle plissa les yeux et lut le message effacé :

« Il n'y a pas de lumière. »

La réponse était là. Klin l'avait fait elle-même, en conclut Piangfa. Elle avait fait des recherches après l'avoir vue la première fois et avait découvert que c'était une statue du dieu Apollon.

Mais pourquoi n'y avait-il pas de lumière ? Elle ne comprenait pas.

Après avoir quitté le travail, elle pensait à son père. Au fond, elle aurait voulu que ce ne soit qu'un mensonge, mais ce n'était pas le cas. Le monde entier s'effondrait lentement, l'ensevelissant. Elle n'arrivait plus à respirer et ne pouvait en parler à personne. À quoi bon avoir enduré ça pendant plus de cinq ans ?

Le désir d'avoir une vie libre et d'être heureuse semblait si difficile. Elle voulait le faire, mais ne le pouvait pas. Ce n'était jamais facile. Quand la souffrance qui l'entourait avait-elle commencé ? Depuis l'accident de son père, ou depuis le jour où elle avait ouvert les yeux pour la première fois ?

Elle n'avait jamais été heureuse... pas un seul jour.

Elle ferma les yeux et laissa son corps s'enfoncer dans le bain, laissant son humeur grise s'évaporer avec l'eau qui l'envahissait. Elle laissa sa respiration ne faire qu'un avec l'eau de la baignoire avant de s'étouffer et de se débattre pour revenir à sa position initiale. Elle se mit à penser au dernier moment de bonheur qu'elle avait eu. Elle ne le trouvait pas. Vingt-sept ans sans être aimée, cinq ans de solitude qui ne faisaient qu'intensifier son envie de ne plus être « Shaya Korn », mais il n'y avait pas d'échappatoire. Pas avant de mourir. Et elle n'avait jamais pensé au suicide. Elle voulait juste disparaître.

Elle laissa ses pensées vagabonder. Elle resta dans le bain pendant environ quarante-cinq minutes, puis se leva pour se sécher, essuya ses cheveux mouillés avec une serviette blanche, enfila une robe de chambre de la même couleur, et lissa ses cheveux vers l'arrière avant de sortir.

Elle fut surprise par l'obscurité. Quelqu'un avait éteint la lumière. Elle ne voyait qu'une petite flamme qui s'approchait d'elle, accompagnée d'une voix douce :

« S'il n'y a pas de lumière, Piangfa sera ta lumière, P'Klin. » C'était Piangfa. Après avoir réfléchi longuement, il était préférable de se maîtriser plutôt que de céder à l'émotion. Klin avait peut-être été sur le point d'avoir quelqu'un d'autre, mais elle ne l'avait pas fait la nuit dernière, ni aujourd'hui. C'était bien. Elle pensait qu'elles pourraient en discuter.

Klin frissonna. Elle se dépêcha de prendre une serviette pour essuyer ses larmes. Piangfa avait sûrement vu cette stupide note, mais elle ne voulait pas que quiconque la lise, même pas elle. Mais elle avait été négligente, le cerveau embrumé, et elle avait oublié qu'elle était là.

Elle se calma un instant et dit à Piangfa d'une voix sérieuse :

« Ne refais jamais ça. N'allume plus de bougies et ne dis plus que tu seras la lumière de quelqu'un d'autre. »

« Pourquoi ? Tu n'aimes pas ça ? » demanda Piangfa d'une petite voix. Elle faillit se vexer. Elle pensait que Klin aurait aimé.

« J'aime ça », dit Klin, tout en essuyant ses cheveux mouillés avec la serviette. Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse voir clairement. Elle ne voyait que Piangfa, dans la faible lumière de la bougie.

« Alors, si tu ne veux pas que je le fasse avec quelqu'un d'autre, c'est parce que tu es jalouse ? »

« Non. » Elle le dit et secoua la tête. Elle passa devant Piangfa. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

« J'ai failli penser que c'était une âme, et que mon père était venu me voir. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« J'ai cru que c'était un fantôme. »

« D'accord. »

Piangfa, vexée, souffla sur la bougie. Au même moment, Klin alluma la lumière et toute la pièce s'éclaira. La plus petite des deux regarda l'autre, frustrée par sa réponse. Elle avait commandé un dîner et demandé des bougies pour la réconforter après avoir vu la note, mais ce que Klin lui avait dit était complètement à côté de la plaque.

Un fantôme ? Elle y réfléchit et laissa échapper un rire forcé. Elle dit à Klin : « Alors, le fantôme te demande la permission de rentrer chez lui. Le dîner est sur la table sur le balcon. Tu peux manger si tu as faim. Ou si tu ne veux pas, le fantôme ira le ranger. Je suis désolée de l'avoir fait sans te demander la permission. »

« Le dîner ? » répéta Klin, commençant à comprendre, mais pas tout.

« Tu le manges ou pas ? Si tu ne le manges pas, je le range. »

« Si, je le mange. Reste et mange avec moi, Piangfa. Je te ramènerai quand on aura fini. »

« Non, je rentre chez moi. Le fantôme ira dans un endroit où il se sentira bien. » Piangfa était toujours en colère, et elle s'emportait.

« Facilement vexée. Tu te fâches pour si peu. Quelle femme », grommela Klin. Elle commençait à comprendre la raison du visage renfrogné de l'autre.

« Oui, c'est vrai. Je suis facilement vexée. Et j'aurais dû me vexer dès que tu as fait monter quelqu'un devant le centre commercial. Je n'aurais pas dû allumer de bougies ni préparer de dîner. C'est stupide. » Elle se plaignit en faisant la moue.

« Piangfa... j'aime ça », dit Klin précipitamment.

Celle qui l'écoutait eut le visage blême. Elle ne pensait pas que Klin oserait admettre elle-même qu'elle « aimait » ça. Cela faisait peut-être longtemps que c'était évident, mais c'était trop.

« Si tu aimes ça, va la voir. Va lui demander de sortir avec toi. Elle est très belle, je pensais que c'était une star de série télé. » Piangfa regarda Klin et se prépara à aller chercher son smartphone sur la table pour commander un taxi, mais avant qu'elle ne puisse l'atteindre, Klin s'interposa.

« Piangfa, je veux dire que j'aime ce que tu as fait. Et qu'est-ce que ça a à voir avec qui que ce soit d'autre ? » demanda Klin, soulevant sa main gauche pour arranger ses cheveux humides.

« Ça a à voir avec toi, P'Klin, parce que tu es une mauvaise personne. Tu me demandes de sortir avec toi, puis tu vas voir d'autres personnes. Alors pourquoi ne sors-tu pas avec quelqu'un d'autre ? » Elle s'emporta sur ce qu'il s'était passé avant, parce que, de toute façon, Piangfa voulait une réponse.

Sans se disputer, Klin ne fit qu'accepter son erreur et dit lentement : « Je suis désolée, mais je ne veux pas sortir avec quelqu'un d'autre. »

« Tu es désolée, mais tu le referas. Tu auras d'autres personnes. »

« Bien sûr que non », répondit-elle clairement, et elle était sûre de pouvoir tenir sa promesse.

« Je ne te crois pas », dit Piangfa, croisant les bras, avec un air détaché.

« Alors, on essaie ? Je peux être une bonne petite amie, moi aussi. » Elle n'était jamais sortie avec quelqu'un en tant qu'amoureuse, mais Klin pensait que ce ne serait pas trop difficile.

« Pourquoi devrions-nous essayer ? C'est déjà évident. »

« Si nous n'essayons pas, comment pourrions-nous le savoir ? »

« D'accord, essayons. » Piangfa n'hésita que quelques secondes avant de parler. Elle n'avait pas besoin d'attendre demain, elle avait déjà une réponse. Ses beaux yeux regardèrent Klin de la tête aux pieds, et elle aima immédiatement son état mouillé.

Elle avait l'air incroyablement bien dans son wet look.

C'était vrai. Depuis qu'elle était née, elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui, après une douche, pouvait rester aussi gracieuse. Piangfa n'était jamais sortie avec quelqu'un en tant qu'amoureuse, et sa première fois serait avec Klin, le seul soleil du clan Shaya Korn. C'était inattendu. Une personne ordinaire n'aurait jamais pu rêver de ça. Et pourtant... c'était la réalité.

Son cœur se serra un instant lorsque son esprit s'égara vers un jour encore à venir, qui ne devrait jamais arriver.

**Chapitre 19 : Le feu de l'amour dans le ciel**

Il est dix heures du matin, vendredi. Elle se lève, prend son petit-déjeuner, sa douche, s'occupe de ses affaires matinales, puis s'assoit pour siroter un thé Earl Grey dans le salon. L'air est frais, environ dix-neuf degrés, sans même avoir besoin d'allumer la climatisation. Il suffit d'ouvrir la fenêtre pour entendre le vent souffler. Elle prend un livre et en tourne les pages, lisant le chapitre où elle s'était arrêtée, le parcourant sans vraiment y prêter attention, juste pour tuer le temps.

Quinze minutes passent, puis quarante. L'ennui qui s'était insinué dans son humeur devient de plus en plus évident. Sitangsu pose le livre, se penche en arrière sur le canapé, prend son smartphone et parcourt les photos que les gens ont postées jusqu'à ce qu'elle voie une vue en plongée du bâtiment du siège de la compagnie Shaya Korn. C'est le bureau de sa sœur, bien sûr, et la personne qui a posté la photo est Piangfa.

La première petite amie de P'Klin...

Ce n'est pas surprenant. Piangfa est quelqu'un de calme et difficile à cerner. Son apparence extérieure est indifférente, elle a souvent l'air froide et sans émotion. Souvent, elle agit comme si elle laissait les gens à l'extérieur, fermant la porte pour s'enfoncer dans son monde solitaire. Pour cette raison, Sitangsu n'est pas surprise. Pas du tout.

C'est juste sa meilleure amie qui aime cacher ses pensées et qui est devenue une personne proche de sa sœur. C'est une bonne chose. Désormais, P'Klin ne se sentira plus seule. Piangfa ne s'approche pas d'elle pour des raisons de statut ou d'argent. Pra Paeng est une bonne amie et sera une bonne amoureuse pour P'Klin.

Sitangsu le pense.

Le compte de Piangfa est privé, seuls ses amis proches peuvent voir ses photos. Le nombre de « j'aime » est bas, proche de zéro, seulement deux. Un de Peeraya et l'autre de quelqu'un qu'elle reconnaît, la sœur de Piangfa :

« Paapwan » (Rêve imaginaire).

La curiosité la pousse à vouloir explorer le compte, qui est public. Elle parcourt les photos qui semblent ordinaires, des lieux de tous les jours en Australie. Pas de grands chichis, mais très classe. Le talent pour la photographie est excellent, la composition est digne d'un photographe professionnel.

Elle ne se presse pas, regardant les photos au hasard. Le meilleur, ce n'est pas le paysage, mais la propriétaire des photos, qui attire plus l'attention. Un beau visage, à l'idéal de la femme asiatique. Des yeux beaux, longs et bridés, avec une singularité élégante. Si elle revient en Thaïlande et qu'elle se promène dans les quartiers commerçants, Sitangsu se dit que beaucoup de gens se retourneraient pour la regarder, y compris elle-même.

Une photo de pinceaux et de couleurs aquarelles est taguée « Dakota ». Elle clique pour explorer le compte. Elle ne sait peut-être pas qui est Dakota, mais sa petite voix intérieure lui dit que c'est la même personne.

Dakota est un mot amérindien qui signifie « ami ». Paapwan, Dakota... L'analyse ne peut pas être fausse. Elle sourit et continue de faire défiler les photos. Des pinceaux, des palettes, des toiles, des œuvres d'art, des motifs au trait, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un dessin de femme nue, avec une légende :

« Belle en déshabillé. »

Son visage s'empourpre. Elle quitte immédiatement l'application. Elle était bizarre... pervertie.

.

.

Une semaine après avoir accepté de sortir ensemble, à la connaissance de leurs amis proches, mais pas de leurs familles, Piangfa s'assit pour travailler avec Klin, se sentant mieux qu'avant. C'est léger, chaleureux et étrangement familier à son cœur.

Ce n'était pas une erreur. Accepter était une bonne chose, et elle aime la façon dont cela se passe. Elle a Klin en sa possession, elle n'a plus à s'inquiéter de cette bataille épuisante. Il ne reste plus qu'à... se laisser aller, se laisser emporter par cette histoire d'amour qui pourrait aller dans n'importe quelle direction. Même si cela se termine douloureusement, ce n'est pas grave. Il suffit de faire confiance à son instinct et à sa propre analyse.

Klin aime porter des chemises blanches et des pantalons noirs, avec une veste de costume ou un blazer. Elle porte des chaussures en cuir de bonne qualité. Elle a deux parfums qu'elle utilise en alternance. Ils se trouvent dans le tiroir de son bureau.

Les noms des marques et des parfums sont gravés dans sa mémoire : Fucking Fabulous et Noir de Noir de Tom Ford. C'est clair, et cela lui donne envie d'en acheter pour les sentir chez elle, mais le prix est trop élevé pour qu'elle puisse se décider tout de suite. Piangfa retient son envie. Elle va attendre.

Il est à peine 13h30. Elle regarde l'heure, se lève du canapé et s'approche du bureau. Elle offre un doux sourire à celle qui signe des documents, l'air endormi, et demande :

« Veux-tu un café, kha ? »

« Oui, khra. Un Americano », répond Klin.

« Pra Paeng va te le chercher. »

« Tu peux appeler P'Chen, il y a la machine, kha. »

« Khra. » Piangfa s'approche du bureau et prend le téléphone sans fil pour appeler directement Khachen. Elle chuchote dans le micro :

« Khun Chen, P'Klin veut un Americano. Sers-le-lui. »

Elle termine l'ordre avec un sentiment de supériorité. Elle lève les yeux vers Klin, satisfaite, avec un petit sourire au coin des lèvres. Elle veut s'asseoir sur les genoux de sa petite amie avant que Khachen n'arrive, pour qu'il sache qu'il doit arrêter de la regarder avec suspicion.

Car la directrice générale suprême... est sienne.

« Qu'est-ce que tu regardes, kha ? Ce sourire est bien mystérieux », demande Klin, ne pouvant plus supporter le regard de l'autre.

« Pourquoi ne cherchons-nous pas une autre chaise, kha ? Pra Paeng s'ennuie sur le canapé. Je veux m'asseoir et te regarder travailler. »

« Mes genoux sont libres, kha. Je pense qu'une chaise ne sera pas nécessaire. »

Ce n'est qu'une plaisanterie, mais Piangfa sent son corps se raidir. C'est comme si Klin avait lu dans ses pensées, mais ce n'est probablement pas le cas. Ses mots n'avaient rien de secret.

« Non, kha. J'aurais peur d'être lourde. »

« Tu ne serais pas lourde. Viens t'asseoir. Le corps de Pra Paeng est tout léger. » Klin l'invite.

Celle qui se tenait de l'autre côté du bureau reste immobile à réfléchir pendant une minute. S'asseoir serait une bonne chose, mais il y a un sentiment de satisfaction qui l'accompagne, ce qui n'est pas bon du tout. Elle a pris l'habitude d'être trop proche de Klin, et ce n'est pas une bonne chose.

« Tu ne veux pas t'asseoir, kha ? »

« Je veux bien, kha. » Piangfa répond par réflexe, trop occupée à réfléchir. Elle sourit avec gêne, se rendant compte de ce qu'elle a dit.

« Alors viens, kha. »

Comme elle l'avait souhaité, Piangfa s'assoit sur les genoux de Klin. Le moment de pause arrive enfin lorsque Khachen entre avec un plateau pour servir le café. Il doit maintenant savoir clairement quel est son statut.

Et oui, Khachen le comprend très bien. Il regarde Piangfa avec désapprobation, mais ne peut rien faire, sauf sourire un peu à sa patronne. Il en conclut que la relation entre cette étudiante et Klin est plus qu'une simple amitié. Il ne s'est pas trompé du tout.

Il dit à Klin :

« L'Americano, khrap. »

« Pose-le ici », dit Klin doucement, posant son menton sur l'épaule de Piangfa, regardant son secrétaire pour lui faire comprendre leur statut.

« Khrap. » Il obéit, s'inclinant respectueusement, et quitte lentement la pièce. Khachen ne voit pas ce que Piangfa a de si spécial. C'est juste une fille qui semble ne se soucier que d'elle-même. Elle n'est pas du tout digne de Khun Klin, pense-t-il. Et c'est tout ce qu'il peut faire : penser. Il n'a pas le droit de dire un mot.

Piangfa regarde Khachen s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la porte fermée. Elle réalise quelque chose. Ce regard, cette émotion qu'il a transmise, est plus profond que celui d'un secrétaire pour sa patronne. Elle se tourne vers Klin, et son pouls s'emballe alors que son nez se retrouve pile sur la joue douce de l'autre. C'est chaud, doux, une odeur parfumée sur la peau. Elle se perd presque dans cet instant, mais se reprend vite, s'éloignant et disant :

« Je suis désolée, kha. Je ne l'ai pas fait exprès. Je voulais juste me retourner pour te parler. »

« Ce n'est rien, kha. Les petites amies font ça. C'est normal », dit Klin. Mais voyant le visage surpris de Piangfa, elle ajoute : « Ou tu veux que je te rende la pareille, kha ? On est à égalité. »

« Non, kha », Piangfa secoue rapidement la tête.

« Qu'est-ce que tu as en tête, kha ? Tu as l'air troublée. » Klin demande, détectant que quelque chose n'est pas normal chez la plus petite, dans ses expressions et ses émotions.

« Khun Khachen, kha », dit Piangfa honnêtement. Il n'est pas nécessaire de cacher sa curiosité.

« Pourquoi, kha ? »

« Est-ce qu'il t'est juste loyal, ou est-ce qu'il est secrètement amoureux de P'Klin ? » Elle en doutait depuis plusieurs jours, et aujourd'hui, c'est encore plus clair. Piangfa ne peut s'empêcher de demander.

« Hmm... Chen te rend nerveuse, kha ? » Klin termine en souriant.

« Tu es jalouse, ma chérie. » Elle prétend qu'elle a raison, même si ce n'est peut-être pas le cas.

« Et je n'ai pas le droit d'être jalouse, kha ? » Piangfa s'énerve un peu. Elle pense qu'elle ne s'est pas trompée, ce secrétaire a des sentiments pour Klin. Elle le voit dans ses yeux.

« Tu en as le droit, kha », dit Klin, puis elle demande : « Mais qu'est-ce qui est si digne d'être jaloux ? C'est juste mon secrétaire. »

« Je ne sais pas, kha. C'est parce que le corps de P'Klin sent bon. » Elle ne trouve pas d'explication. Ce n'est pas correct, mais au moins, elle est jalouse de cette odeur spéciale. Piangfa a essayé le parfum dans le tiroir, mais il n'est pas le même que celui sur la peau de Klin, peut-être à cause d'une réaction chimique corporelle qu'elle ne comprend pas.

« Le corps de Pra Paeng sent bon aussi, kha. »

« Mais P'Klin sent meilleur », argumente Piangfa. Leurs visages sont si proches qu'elle sent la respiration de l'autre.

« Pra Paeng sent le meilleur de tous. »

« Ce n'est pas vrai. Sens ici », Piangfa se tourne vers elle, assise dans une position confortable. Elle approche son visage et enfouit son nez dans le creux du cou de l'autre. Klin se parfume ici, elle s'en souvient.

C'est excitant, aguichant, et c'est aussi un danger auquel elle se laisse souvent aller.

Klin regarde la tasse de café, assise, tendue, sur sa chaise en cuir. La personne sur ses genoux veut le prouver trop fort, et elle la laisse faire. Elle n'ose même pas s'éloigner. Sa main ne peut même pas atteindre le café pour le boire. Son corps n'a pas de caféine, mais son cœur commence à battre au rythme de la respiration chaude de l'autre.

Quand est-ce que ça va s'arrêter... enfin ?

Avant qu'elle ne s'en rende compte, le bout de son nez glisse du creux du cou le long de sa mâchoire. La respiration chaude se fait lentement. Klin se tourne vers elle, fermant les yeux pour accepter les lèvres qui attendent d'être embrassées.

...

Piangfa s'éloigne, abandonnant les lèvres qui s'approchaient désespérément. Piangfa ne veut pas de ce baiser maintenant, alors elle se lève rapidement des genoux de Klin, se tenant debout en lissant sa jupe. Elle sourit, mal à l'aise, se réveillant d'un moment de transe impardonnable. Elle a failli se laisser aller juste parce qu'elle s'est perdue dans...

Quelque chose d'indescriptible.

« Je vais retourner m'asseoir là-bas, kha. » Elle ne lui laisse pas le temps de répondre, se détournant de Klin, la laissant seule avec un sentiment de désolation.

Cela ne devrait pas arriver, du moins pas maintenant.

... La pièce est silencieuse, l'air glacial, mais son corps est rempli de chaleur. Piangfa regarde le sol, n'osant pas lever les yeux vers le bureau. C'est trop dangereux. Et oui... trop intense.

Plusieurs minutes passent. Son bas-ventre est étrangement anormal. Entre ses jambes, au centre de son corps, elle ressent une sensation bizarre, comme si elle allait avoir ses règles, mais ce n'est pas ça. C'est fini depuis quelques jours.

C'est comme une excitation... mais non. Et cela la rend folle, troublée, au point de respirer difficilement, à bout de souffle. Elle est mal à l'aise. Elle se lève et fait les cents pas devant le canapé, espérant se débarrasser de cette émotion sans nom, mais c'est inutile.

L'odeur, la température, la chaleur... toute sa patience s'épuise.

Elle se tourne vers Klin, qui est assise, concentrée sur son travail, complètement différente d'elle. Elle est la seule à ressentir ça. Elle a posé sa tête dans son cou il y a quelques secondes, et cela a suffi à éveiller un sentiment qu'elle n'avait jamais ressenti.

L'incertitude et la gêne explosent en elle jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le supporter. Elle se dirige à nouveau vers Klin. Cette fois, elle doit être claire, elle ne ressent rien du tout. Il doit y avoir eu une erreur pendant ce moment. Mais en s'arrêtant près de Klin, Piangfa sait qu'elle a tort. Elle n'aurait pas dû venir ici. L'agitation dans son corps est plus forte que jamais.

En plus de ça, elle n'est pas restée de l'autre côté du bureau comme d'habitude. Elle s'est inconsciemment déplacée à côté de la chaise de Klin.

« Tu veux travailler avec moi, kha ? Assieds-toi. » Klin regarde Piangfa, et avec son pied, elle pousse sa chaise en arrière pour que la personne qui attend puisse s'asseoir facilement.

Piangfa reste immobile dans l'air, essayant de gérer ses sentiments. Son esprit peut l'arrêter, mais son corps ne l'écoute pas. C'est comme s'il était sur le point de libérer quelque chose. Elle a juste besoin de quelqu'un pour l'aider, et cette personne ne peut être que Klin.

« Pra Paeng ? »

La voix l'a ramenée à la réalité. Piangfa répond :

« Kha ? »

« Assieds-toi sur le bureau si tu ne veux pas t'asseoir sur mes genoux », dit Klin.

« Non, ça va. Je vais y aller... » Avant qu'elle ne puisse finir sa phrase, l'autre la coupe :

« Sur le bureau. Tout de suite. Et parlons calmement, kha. Je t'ai vue faire les cents pas là-bas depuis un bon moment. » Klin dit, désignant le canapé avec son stylo. Elle l'observait tout le temps, sans rien dire.

« Khra. » Piangfa s'assoit docilement sur le bureau.

Elle pose sa main gauche sur sa jupe, regardant Klin, qui est plus bas qu'elle, avec des yeux à la fois confus et pleins de désir.

« Pra Paeng, qu'est-ce qu'il y a, kha ? »

« Rien, kha. » Elle secoue légèrement la tête, sourit faiblement et ment. Il y a quelque chose en elle qu'elle ne comprend pas, et c'est beaucoup.

« Dis-moi, kha. Qu'est-ce que Pra Paeng veut ? » Elle écarte les dossiers de la table.

« Rien, kha. » Elle dit en serrant ses jambes. C'est une sensation étrange et vide.

Celle qui demande s'approche et pose sa main sur la jambe de Piangfa. Elle se lève, se penche vers elle et pose son autre main sur son épaule, ce qui la réchauffe à travers ses vêtements. Elle écoute la voix de la personne en face d'elle, tandis que son cœur s'accélère un peu. Elle aime ça.

Ce toucher doux.

« Qu'est-ce que tu veux, kha ? »

« ... » Piangfa déglutit. Elle sait maintenant. Elle veut Klin.

La main sur son épaule glisse le long de son dos pour s'arrêter sur la nuque de Piangfa. Klin commence à la masser lentement, ce qui la détend tellement qu'elle ferme les yeux. Elle sent les lèvres douces et chaudes qui se posent sur les siennes avant de s'en aller, la réveillant. Elle attrape immédiatement la chemise de Klin, et dit doucement :

« Ne pars pas, kha. »

En guise de réponse, Klin se penche et l'embrasse à nouveau, suçant doucement sa lèvre supérieure et inférieure. Elle prend les devants avec une émotion qui n'est pas différente de celle de Piangfa. Si l'autre le veut, elle est là pour elle.

Piangfa lève ses bras et encercle le cou de l'autre, retenant Klin... pour ne pas qu'elle parte.

Elle se sent beaucoup plus détendue, mais aussi troublée et agitée. Elle laisse échapper un petit gémissement dans sa gorge, satisfaite du baiser qu'elle reçoit. La main chaude de Klin qui était sur sa jambe au début commence à se rapprocher du centre. L'agitation se fait lente, comme si Piangfa l'attendait. Elle ne fait que continuer le baiser.

Elle sent le bout du doigt qui touche « là » à travers ses sous-vêtements. Elle serre ses jambes l'une contre l'autre, mais quand elle pense que cela pourrait s'arrêter, elle les écarte rapidement. Elle sent le doux mouvement circulaire et le jeu avec quelque chose, ce qui la fait se sentir encore mieux.

Elle s'arrête de l'embrasser et lâche un gémissement un peu plus fort. Elle ouvre les yeux, regardant le visage de Klin avec amour. Maintenant, tout est trop bien pour le laisser s'en aller. Mais elle attrape la main de l'autre, incertaine de ce qu'elle doit faire ensuite.

« Je suis désolée, kha », dit Klin en se sentant coupable. Elle retire lentement sa main.

Vide... Piangfa le veut encore. Elle tient la main de l'autre fermement. Mille mots lui traversent l'esprit, mais la voix de son cœur lui dit de continuer.

Elle le demande :

« Ne t'arrête pas, kha. Ne pars pas. »

« On y va, kha », dit Klin avec une voix douce. Elle bouge sa main à nouveau, tire ses sous-vêtements vers le bas sans difficulté.

« Lentement, kha. Je te promets que je vais bien le faire. »

La jupe et les chaussures sont le deuxième et le troisième élément à tomber par terre. Seul le bas de sa chemise cache ses parties intimes. La main douce de Klin écarte un peu ses jambes, car elle sait... qu'elles s'écarteront davantage au moment venu.

« N'aie pas peur », dit-elle, posant un bras et une main sur le bureau, se penchant et pressant son visage dans le creux de la fleur. Le bout de son nez repousse le bas de la chemise, et sa langue s'insinue lentement.

Piangfa se penche en arrière et s'appuie sur le bureau, écartant largement les jambes naturellement. Elle lève la tête vers le plafond, se sentant incroyablement excitée. Son corps tout entier tremble. Elle ne réfléchit pas. Elle veut juste ça, là.

Sa langue chaude et étrange la taquine. Elle laisse à nouveau échapper un gémissement, comme si elle était sur le point de se libérer, mais ce n'est toujours pas suffisant.

Elle déplace sa main libre pour caresser la belle courbe de ses hanches, tout en soulevant sa chemise. Elle souffle doucement sur sa peau délicate. Sa langue chaude continue de caresser la fleur de cerisier sucrée. Son passage secret se resserre en fonction de ses émotions. Des liquides s'en échappent alors que Klin goûte sa douceur.

« Mmm... » Piangfa gémit, la voix tremblante. Elle agrippe le bureau du bout des doigts pour se contenir. Au plus profond d'elle, elle en veut plus. Sa main se crispe et glisse sur la surface du bureau.

Elle lâche un autre cri :

« Mmm ! »

Le téléphone sans fil tombe sur le sol en même temps, car il a été poussé par accident. Son corps sursaute. Elle se prépare à regarder, avant que la personne en dessous d'elle ne s'éloigne de cette zone sensible et se lève pour la réconforter doucement :

« Tout va bien, kha. Tout va bien. » Elle dit en la serrant dans ses bras. Elle la soulève, se retourne et s'assied sur sa chaise en cuir, la faisant s'asseoir sur elle. Elle entend sa respiration haletante et se penche pour l'embrasser doucement, tandis que son autre main déboutonne lentement la chemise de Piangfa. Elle arrête le baiser à mi-chemin et demande doucement :

« Peux-tu me le donner, kha ? »

« P'Klin... ne t'arrête pas. » La plus petite s'énerve de l'agitation qui n'a pas encore été libérée et qui a été interrompue si souvent que cela la rend folle. Elle est sur le point de se fâcher.

« Je suis désolée, kha », Klin rit doucement, enfouissant son nez sur sa joue douce. Sa main déboutonne sa chemise jusqu'au dernier bouton. Son doigt se glisse vers le bas le long de la colline de la fleur et s'insère dans le noyau à nouveau, le frottant doucement. Elle trouve le liquide qui est toujours prêt à se libérer, avant de glisser doucement dans le passage humide qui est encore trop serré, n'ayant presque jamais été pénétré. Le souvenir douloureux lui revient à l'esprit. Elle ne devrait pas lui voler sa « première fois » par la force. Tout s'arrête, se laissant aller à une erreur qu'elle ne peut pas effacer.

« P'Klin », Piangfa pose sa tête sur le cou de sa bien-aimée. Une de ses mains froisse la chemise blanche de l'autre. Elle chuchote de sa voix la plus rauque :

« Ne t'arrête pas, kha. »

Cela ne devrait pas continuer, mais elle ne peut pas s'arrêter là. Klin respire profondément, et recommence à bouger ses doigts, s'ouvrant au passage qui est si étroit.

Elle chuchote :

« Si je te fais mal, dis-le-moi, kha. »

« P'Klin... doucement », dit-elle, l'air sur le point de pleurer.

« Monte et descends. Lentement, d'accord ? »

Piangfa suit ses instructions. Elle monte son corps, puis le descend, avec une nouvelle sensation d'étroitesse. C'est un peu douloureux, mais elle en a toujours envie.

Elle commence lentement, allant de plus en plus profondément. Elle passe de la lenteur à la vitesse, suivant un rythme tranquille et pressant. Un de ses bras serre son corps, et sa main agrippe la chemise de Klin au niveau de la poitrine. Elle lève ses lèvres, lâchant des sons et échangeant des baisers au hasard, sans se presser.

De haut... en bas. Leurs corps se balancent. Le tissu se resserre. Dans cette faiblesse, Klin sent le resserrement presque tout le temps. Piangfa est plus douce que jamais. Le liquide chaud et glissant couvre son doigt, ses émotions flottent. L'air de la pièce est froid et humide, mais la réaction de son corps au mouvement de son doigt la rend heureuse.

Les rires se mêlent aux gémissements, leurs corps enlacés. L'odeur douce ne disparaît pas. Tout est si doux qu'elle est sur le point d'exploser. Piangfa bouge son corps de plus en plus vite. Le bout du chemin émet une lumière blanche et brillante. Elle ferme les yeux, sentant, agrippant le tissu. Ses ongles grattent la peau douce et blanche à travers le tissu coûteux. Elle l'embrasse une dernière fois avant de se séparer pour laisser échapper son gémissement rauque final. L'apogée arrive. Son corps se secoue, elle se laisse tomber sur l'autre, son corps si mou que sa respiration est courte et rapide. Mais elle l'aime.

Et elle l'aime tellement. Son cœur bat à tout rompre, mais elle a l'impression que ce n'est pas encore suffisant. Elle en veut encore et encore et encore.

Elle sent... elle se sent bien. Elle aime cette personne.

Cette personne... est bien. Complètement parfaite, comme Piangfa l'a toujours cherchée.

Elle rapproche son visage de celui de Klin et embrasse ses lèvres doucement, parce que Klin est douce. L'odeur de Klin est aussi douce. Elle veut se soumettre... à cette seule personne.

Elle retire lentement son doigt de la masse de liquide chaud, traînant, ne voulant pas que ce moment se termine. Elle s'arrête de l'embrasser et serre Piangfa dans ses bras doucement, avec un petit sourire.

« Tu as aimé, kha ? »

« J'ai aimé, kha », répond Piangfa, la voix douce.

« Mais P'Klin est toute sale. »

Elle se rend compte que ce qu'elle a libéré a sali les doigts fins et le pantalon de l'autre.

« Ce n'est rien, kha. Tu veux voir la vue ? » Sans rien dire d'autre, Klin rassemble toutes ses forces et se lève, portant le corps léger de Piangfa, assise comme elle l'était.

Celle qui est portée l'enlace fermement, posant sa tête sur son cou, affectueusement.

Il n'y a plus d'inquiétude. Elles s'arrêtent au bord de la grande fenêtre en verre, dont les bords supérieur et inférieur touchent le plafond et le sol. La vue est immense, à plus de cent quatre-vingts degrés et la plus haute, la plus belle. Le regard et le souffle de Piangfa s'arrêtent.

Piangfa se déplace pour descendre des bras de celle qui la porte, s'appuyant contre elle. Sa main détache les boutons sans rien demander, du premier au dernier. Klin ne résiste pas.

Elle enlève sa chemise et son pantalon, laissant ses sous-vêtements et ses chaussures loin d'elles. Elle s'allonge sur le sol, prête à recommencer... ce qui vient de donner du bonheur à Piangfa.

La plus petite s'allonge, tandis que l'autre se penche sur elle lentement. Malgré l'air froid, leurs cœurs sont en feu. La langue chaude caresse l'endroit qu'elle connaît, goûtant à la douceur qu'elle aime. La fleur répond en libérant encore plus de liquide, avant qu'elle ne commence à la taquiner, faisant frissonner le corps.

Piangfa cambre ses hanches pour accepter cette nouvelle intrusion, poussant son dos et sa poitrine en même temps. Elle regarde à travers la fenêtre, voyant le ciel, les gratte-ciels. La lumière du soleil est éblouissante, mais pas aussi chaude et ardente que la personne qui s'approche d'elle.

Les deux collines de chair se touchent et se frottent, échangeant leur chaleur à travers leur peau douce. Leurs lèvres se touchent, leurs corps s'entremêlent. Klin s'appuie sur le sol avec ses mains, balançant son corps doucement. Les fleurs se rencontrent, et se frottent doucement, puis de plus en plus vite. L'excitation éveille tous ses sens, et une lumière brille au bout du chemin.

Son corps se secoue, elle lévite, et gémit. Elle sent tout, elle se sent bien.

**Chapitre 20 : Je n'aime pas ça**

Les jours s'écoulent et le temps passe vite, jusqu'au deuxième jour du semestre. C'est la pause déjeuner, et il ne reste plus que vingt minutes. Sur la table, chacun a son propre plateau devant soi. Peeraya est assise en face du couple, tandis que Sitangsu est assise en face de Piangfa. Elle la regarde, prend de la nourriture, mâche et avale, croisant son regard.

« P'Klin a dit qu'elle viendrait te chercher après les cours aujourd'hui, Pra Paeng », dit-elle à son amie, sans la moindre jalousie, car elle comprend bien ce que signifie le mot « couple » et comment ils se comportent l'un envers l'autre. Tout ce que sa sœur et son amie font est parfaitement normal.

« Elle m'a appelée ce matin pour me le dire, mais je peux rentrer seule en fait. » Piangfa répond, sachant à quel point son amie est possessive envers sa sœur. Ses yeux, ses mots, tout ce qu'elle exprime montre que si ce n'était pas elle, elle n'aurait pas pu sortir avec Klin si facilement. Sitangsu l'observe, mais en même temps, elle lui fait confiance en tant qu'amie proche.

« C'est mieux que vous rentriez ensemble, kha. P'Klin veut te raccompagner. De toute façon, j'ai mon chauffeur qui vient me chercher, donc on se verra à la maison. »

« Ah, merci kha », Piangfa sourit.

« Pra Paeng », l'appelle Sitangsu.

« Hmm, quoi ? »

« Merci aussi. »

« Pour quoi, kha ? » Celle qui écoute ne comprend pas pourquoi on la remercie.

« Pour P'Klin, bien sûr », Sitangsu explique brièvement. « Depuis qu'elle est ta petite amie, P'Klin a l'air si heureuse, kha. Elle rentre à la maison tous les jours. Elle n'est jamais restée dehors toute la nuit. » C'est ce qui la satisfait. C'est au moins un bon point.

Piangfa est silencieuse, puis elle sourit et dit lentement : « Qu'elle essaie de ne pas rentrer, et tu verras. »

Elle se met à réfléchir. S'il lui arrivait de ne pas rentrer de la nuit, il n'y aurait que quelques raisons. La seule et unique certitude, le seul endroit où elle pourrait trouver Klin, serait là-bas : l'appartement luxueux, avec quelqu'un qui y dormirait. Piangfa espère que cela n'arrivera jamais, tant que leur fidélité mutuelle perdurera.

« Si un jour elle ne rentre pas, je te demanderai de m'aider à t'en occuper », dit Sitangsu en riant, sans y penser.

« Waouh, en vous écoutant, je plains P'Klin. Elle a une petite amie et une sœur qui font peur », Peeraya se tourne vers elle et fait semblant de se plaindre à son vis-à-vis.

« Ça me donne des frissons », renchérit Pakphol.

« Et nous, dès que je dépose Peach à la maison, je rentre tout de suite. Je ne traîne jamais nulle part. »

« Trop mignon. C'est qui, ton petit ami ? » demande Peeraya.

« C'est le petit ami de Peach », dit-il.

Les deux autres qui sont assis un peu plus loin se regardent, se pincent les lèvres et haussent les épaules. Sitangsu intervient :

« Ça ne vous ennuie jamais d'être aussi mignons ? Vous flirtez tous les jours depuis avant les vacances. »

« Les gens amoureux sont comme ça. Sitangsu devrait essayer aussi, pour voir. »

« Je vous en prie, je ne veux pas savoir », dit Sitangsu.

« Je te surveille », dit Peeraya, changeant de sujet pour parler à Piangfa. « Pra Paeng, ta sœur aînée va bientôt avoir son diplôme, non ? Alors elle va bientôt rentrer en Thaïlande. »

« Bientôt, mais elle ne rentrera pas tout de suite. J'ai entendu dire qu'elle allait voyager autour du monde avec son meilleur ami pendant un an. »

« Je suis jalouse. Ça a l'air d'être un tour du monde », dit Peeraya.

« Je pense. Elle a dit à notre mère qu'elle allait étudier l'art ou quelque chose comme ça. » Piangfa acquiesce. Elle se souvient que sa sœur aînée a donné cette raison. L'art, les maisons d'artistes... Paapwan s'intéresse à ces choses-là plus que les autres. Ses parents ne comprennent peut-être pas, mais ils ne l'ont pas arrêtée.

Au milieu de la conversation, seule Sitangsu pense : *Un tour du monde pour des œuvres d'art nues*.

.

.

.

La matière d'économie est terminée dans l'après-midi. Elle se déplace de sa salle de cours pour s'asseoir sur un banc, attendant que la voiture familière vienne la chercher. Sitangsu est partie il y a dix minutes, et Peeraya est partie avec Pakphol dès qu'ils se sont séparés devant le bâtiment. Il ne reste plus qu'elle. Piangfa s'assoit seule au milieu d'une légère brise, regardant les feuilles s'envoler sur le sol. Sa peau est en contact avec l'air qui est parfaitement frais, environ vingt-deux degrés. Son esprit est plus calme que d'habitude.

Les discussions, les conversations, beaucoup de choses passent sous ses yeux et à ses oreilles, mais c'est le bruit léger des pas d'une seule personne qui la fait se retourner rapidement, car elle se souvient très bien de qui a ce genre de démarche.

« P'Klin », l'appelle-t-elle, regardant la personne qui porte un costume bordeaux. La chemise en dessous est d'un noir uni et simple, mais le fait de porter une veste et un pantalon de cette couleur est un peu trop. Elle ne peut pas nier que c'est beau, mais... « Pourquoi tu t'es habillée comme ça, kha ? » Ça attire l'attention. Les gens qui passent se retournent, ce qui est exaspérant. Elle est au centre de l'attention et ne peut l'éviter, et Piangfa n'aime pas ça.

« C'est parce que Pra Paeng m'a dit que le rouge m'allait bien », répond Klin.

« Ça te va, mais je n'ai pas dit que tu devais le porter comme ça », dit Piangfa d'une voix maussade. Elle fronce légèrement les sourcils. Le mécontentement remplit sa poitrine. « Et d'habitude, P'Klin porte une veste comme ça pour se promener, kha ? » Elle l'a seulement vue la porter sur le dossier de sa chaise ou pour aller à une réunion. Jamais autrement.

« Non, je voulais juste me vanter de toi, alors je l'ai mise en sortant de la voiture. Tu aimes, kha ? »

« Non, kha. » Plus elle écoute la raison, plus elle est irritée.

De plus, la conversation du groupe de personnes assises un peu plus loin la met de mauvaise humeur. Piangfa n'aime tout simplement pas ça, ces mots :

« C'est Khun Klin, la sœur de Sitangsu, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Elle est tellement belle, je la veux. »

Cela peut sembler ridicule, mais Piangfa est profondément en colère. Elle a envie d'aller leur demander ce qu'ils veulent dire par « je la veux ». Est-ce qu'ils parlent de la personne qui lui appartient, ou d'autre chose ?

Elle lève les yeux vers la personne qui aime attirer l'attention, se lève du banc et s'éloigne sans savoir où se trouve la voiture. Lorsque l'autre la rejoint, elle demande :

« Où est la voiture, kha ? »

Alors qu'elle aurait pu venir la chercher ici, elle est descendue pour que tout le monde la regarde et parle d'elle. Est-ce que c'est intentionnel, ou veut-elle vérifier sa cote de popularité ? Piangfa pense que c'est les deux.

« À côté de l'entrée du recteur. Je pensais t'emmener déjeuner dans un restaurant du coin, alors je n'ai pas conduit jusqu'ici. » Comme si elle savait ce que Piangfa pensait, Klin répond directement à son interrogation.

« Je ne veux pas manger, kha. » Elle n'a aucune envie. Elle n'a envie de rien.

« Une pâtisserie, kha ? Du café, un bingsu, ou tu veux aller au cinéma ? » Klin continue de demander.

« Non, kha. » Piangfa fait la moue. Elle n'a envie de rien. Elle veut juste faire monter la personne qui lui appartient dans la voiture, pour cacher Klin aux yeux des autres. Elle ne l'aime peut-être pas, mais elle ne veut pas que les autres se retournent pour la regarder.

Est-ce de la jalousie... C'est difficile à dire. Elle sait juste qu'elle n'aime pas ça.

Klin s'arrête sur le trottoir, observant son visage maussade qui lui rappelle le jour où elle l'a surprise avec d'autres personnes dans sa voiture. C'est de la « jalousie », c'est certain. Et elle, la coupable, n'a pas l'intention de la fâcher, alors elle se rachète en enlevant sa veste pour être moins intéressante. Elle l'accroche sur le bout de son épaule, le porte avec nonchalance, et marche tranquillement. Puis elle voit quelque chose sur le sol et se précipite pour s'arrêter devant elle. Et Piangfa se sent à nouveau de mauvaise humeur.

« Pourquoi tu as enlevé ta veste, kha ? » Elle regarde la personne qui porte un col roulé à manches courtes, et se dit que Klin n'est pas moins belle. Au contraire, on dirait qu'elle veut montrer son corps encore plus.

Elle tend la veste à la curieuse et répond : « Pour que je sois moins voyante, kha. Parce que Pra Paeng n'aime pas ça. » Puis elle s'accroupit, prend le lacet de chaussure qui traînait sur le sol et le refait comme il était. Si elle n'avait pas marché derrière elle, elle ne l'aurait pas remarqué.

Piangfa veut retirer son pied et lui dire que ce n'est pas la peine. La gêne la submerge. Il n'est pas nécessaire que quelqu'un se mette à genoux pour lui lacer ses chaussures, surtout pas Klin. Elles sont peut-être en couple, mais cela ne devrait pas être.

Alors qu'elle réfléchit à la situation, le vent souffle. Piangfa se souvient de la phrase que Klin a dite. Elle serre la veste bordeaux dans ses bras. Elle a une réponse dans son cœur, mais elle n'a pas l'intention de le dire à l'autre.

« Ce n'est pas que je n'aime pas ça, mais je ne veux pas que tout le monde à l'université t'aime aussi. »

.

.

Elle n'a aucune raison, elle se rend juste compte qu'elle est trop égoïste. Elle ne se sent peut-être pas coupable, mais elle est là, sans explication. Piangfa ne sait pas pourquoi elle devrait s'en soucier. Elle ne l'a jamais fait. Elle veut juste être une bonne petite amie, passer du temps ensemble, même si ce n'est qu'en dînant à la maison et en se regardant.

« En fait, Pra Paeng peut rester dormir ici. Comme ça, on pourra aller en cours ensemble demain », dit Sitangsu après le dîner. Elle vient de boire de l'eau et a posé son verre sur la table.

Aujourd'hui, Piangfa est leur invitée, alors qu'elle pensait que sa sœur et son amie seraient rassasiées en sortant.

« Je n'ai pas de vêtements. Je ne veux pas porter les mêmes. » Elle répond rapidement.

Sitangsu sourit et dit : « On porte la même taille. Tu peux emprunter les miens, kha. J'ai beaucoup de vêtements neufs, lavés et prêts, mais je ne les ai jamais portés. »

« Hmm... » Piangfa se tait.

... Et cela se termine par un appel à sa famille pour les vêtements. Pour dormir, cela n'a pas d'importance. Dans cette maison, elle a des centaines de choix. Normalement, elle ne veut jamais passer la nuit ailleurs avec quelqu'un, mais Klin n'est pas n'importe qui, elle est sa petite amie.

La personne qu'elle ne pensait pas aimer et qu'elle ne veut pas que quelqu'un d'autre aime. La personne qui s'est agenouillée pour lui lacer ses chaussures, mais dont l'action a touché la mince membrane qui entoure son cœur. Elle est allée plus loin, a ébranlé son esprit qui pensait qu'elle ne ressentirait jamais rien pour Klin.

Et maintenant, qu'est-ce qu'elle ressent ? Elle ne comprend pas du tout.

Son corps, son odeur, ses cheveux, ses baisers doux... Elle a envie de les sentir et de les recevoir tous les jours. Se serrer dans les bras le soir avant de se coucher, s'endormir et se réveiller en se voyant. Piangfa ne sait même pas pourquoi elle imagine de telles choses, mais elle sait qu'elle en a terriblement envie. Ce monde illogique la dévore lentement. Elle devient de plus en plus irrationnelle. Ce n'est pas bon.

« Tu es agaçante, Pra Paeng », se plaint-elle, debout dans la salle de bain depuis plusieurs minutes. L'espace est trop grand pour elle, elle se sent seule. La grande baignoire est dans un coin, la cabine de douche dans l'autre, et elle est ici, devant le miroir, vêtue d'un peignoir blanc. Elle ne fait pas un pas. Finalement, elle décide de sortir pour demander à l'autre.

« P'Klin, tu veux prendre ta douche la première ? »

« Hmm, tu es restée là-bas si longtemps. Qu'est-ce que tu fais, kha ? » Klin, assise sur le lit, la regarde, curieuse.

« Je ne sais pas, kha. Juste nerveuse, sans raison. » Elle lui dit la vérité et s'assoit à côté d'elle.

« Tu es de mauvaise humeur depuis le début de la soirée. »

« Je suis capricieuse, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas être comme ça », dit Piangfa. Elle n'aime pas ça non plus. Cette jalousie absurde affecte ses sentiments d'une manière qu'elle ne peut pas expliquer, ce qui la rend confuse.

« Attends-moi ici, kha. »

Klin dit et se lève, marchant indifféremment. Piangfa la regarde et fronce les sourcils, comme une enfant gâtée qui n'a pas l'attention qu'elle veut. Ce n'est pas qu'elle veut qu'on s'occupe d'elle, mais le fait de ne rien dire et de partir comme ça, ce n'est pas correct. Pas du tout. Cette personne a-t-elle déjà eu une petite amie ? Parce qu'elle ne sait pas comment réconforter ou calmer les autres quand ils sont confus.

... Et elle n'est pas n'importe qui.

... Elle est sa petite amie.

Elle réfléchit, traînant ses pieds sur le sol, soupirant plusieurs fois. Après un moment, Klin sort, son corps pas mouillé. Cette fois, c'est au tour de Piangfa.

« Tu es restée si longtemps, qu'est-ce que tu faisais, kha ? » Ce n'est pas comme si elle était agacée par elle et qu'elle se cachait.

« Je préparais le bain pour ma petite amie, kha. Ma petite amie était de mauvaise humeur. Je pensais que le bain ne serait pas suffisant », dit Klin, s'approchant de Piangfa avec un doux sourire. « Tu veux prendre un bain avec moi, kha ? Je te le ferai prendre. »

Piangfa n'a pas besoin de beaucoup de temps pour réfléchir. Elle prend sa décision immédiatement :

« Oui, kha. »

Elles finissent dans la baignoire, l'eau à la température parfaite. La mousse blanche flotte à la surface de l'eau, et l'eau a une couleur rose pâle, avec une odeur de fleur dont elle ne connaît pas le nom. Mais Piangfa l'aime. Elle aime tout ça. Si elle a accepté si vite, ce n'est pas parce qu'elle est facile ou qu'elle ne réfléchit pas. Elle veut juste regarder le corps de Klin de plus près, même si la mousse blanche le cache timidement. Mais il est toujours aussi beau. Il a toujours été beau. Elle a continué à le regarder, et elle veut le regarder pour toujours.

Elles s'assoient en face l'une de l'autre dans la baignoire, qui était autrefois trop large, car elle avait été commandée pour deux personnes, à cause de la taille de la femme qui était plus grande que la normale. Mais aujourd'hui, l'endroit est plus petit, de la bonne taille. C'est ce qu'elle a toujours voulu : être avec quelqu'un. Klin souffle, à moitié heureuse.

« Tu aimes ça, kha ? Tu te sens mieux ? » demande-t-elle à Piangfa avec tendresse. La main qui est sous l'eau cherche le pied de la personne en face d'elle, le trouve et le masse en silence.

« J'aime, kha. » Elle parle de tout. De la personne devant elle, de l'ambiance.

Piangfa se sent étrange, comme si l'air dans la salle de bain était suffisant, mais son corps n'en veut pas. Elle retient son souffle pendant un moment, ses yeux essayant de percer l'eau, fixant Klin pour se concentrer. Pendant tout ce temps, Klin n'a rien fait d'autre que de lui masser le pied, mais l'émotion dans son corps réclame quelque chose. Cette douceur, cette odeur qui est toujours dans ses poumons, et ce souvenir de ce jour-là dans le grand bâtiment. Un langage d'amour s'exprime par le corps. Parfois, elle en a secrètement envie, et aujourd'hui, c'est le cas.

La première fois, elle n'a peut-être pas compris, mais cette fois, elle peut sentir les chuchotements de l'agitation à l'intérieur de son corps. Elle l'entend dire que c'est du désir. Elle ne peut pas le nier.

Elle retire son pied impoliment et dit la vérité :

« Je ne me sens pas bien, kha. »

« Je suis trop forte, kha ? »

« Non, kha. » Pas trop fort, mais parce qu'elle ne fait rien du tout. Piangfa ne veut pas être la seule à désirer cette chose. Elle ne sait pas comment l'autre la gère quand elle est excitée, alors qu'elle n'a aucun moyen de le gérer. C'est trop difficile. Elle n'est pas douée pour ça.

« Et qu'est-ce qu'il y a, kha ? Tu as encore l'air de ne pas m'aimer. » Klin demande, comme si tout ce qu'elle faisait était mal.

« Mais non, kha. »

Peut-être que le fait de s'asseoir près de l'autre, de se toucher, fera disparaître l'envie en elle. Piangfa se déplace vers sa petite amie, en faisant la moue.

« Tu peux t'asseoir sur moi, kha, je t'embrasserai pour te calmer. » Elle le dit avant que Piangfa n'arrive, et l'autre obéit sans résister. Klin l'entoure de ses bras, la serre contre elle, pose son menton sur son épaule et demande doucement : « Tu es de mauvaise humeur toute la journée. Tu vas avoir tes règles, kha ? »

Il n'y a que quelques raisons pour qu'une femme soit de mauvaise humeur si longtemps. Si ce n'est pas parce qu'elle est malade, ou que quelque chose l'a affectée, c'est probablement ses règles. Parce que Piangfa n'est pas une femme irrationnelle, mais cela a duré si longtemps qu'elle ne peut s'empêcher de le penser.

« Je ne sais pas, kha », répond Piangfa, s'appuyant sur sa petite amie, se sentant détendue, mais pas complètement. Elle a libéré une partie d'elle-même en la touchant, mais plus de la moitié de son corps est toujours sur le point de se libérer. Ses lèvres magnifiques se bougent :

« Je ne suis pas de mauvaise humeur, kha. »

« Alors, qu'est-ce qu'il y a avec ma Pra Paeng, kha ? »

La plus petite penche sa tête sur le cou de Klin, se tournant vers elle, croisant son regard et disant doucement :

« Je suis peut-être juste excitée, kha. »

Elle le dit avec son cœur. Tout s'arrête dans l'air froid. Elle sent la main sous l'eau qui s'approche lentement de son point sensible, au centre, avant que Piangfa ne lève les yeux vers le plafond. C'est une décision dont elle n'est même pas sûre qu'elle a été la bonne.

« C'est bon ici, kha ? » Klin touche du bout des doigts et demande.

« C'est bon, kha. » Piangfa ferme les yeux. Son corps se secoue légèrement alors qu'elle reçoit ce dont elle a besoin. Elle laisse échapper un gémissement doux qui s'échappe de sa gorge. Elle ne veut pas que ça s'arrête... jusqu'à ce que ce soit suffisant.